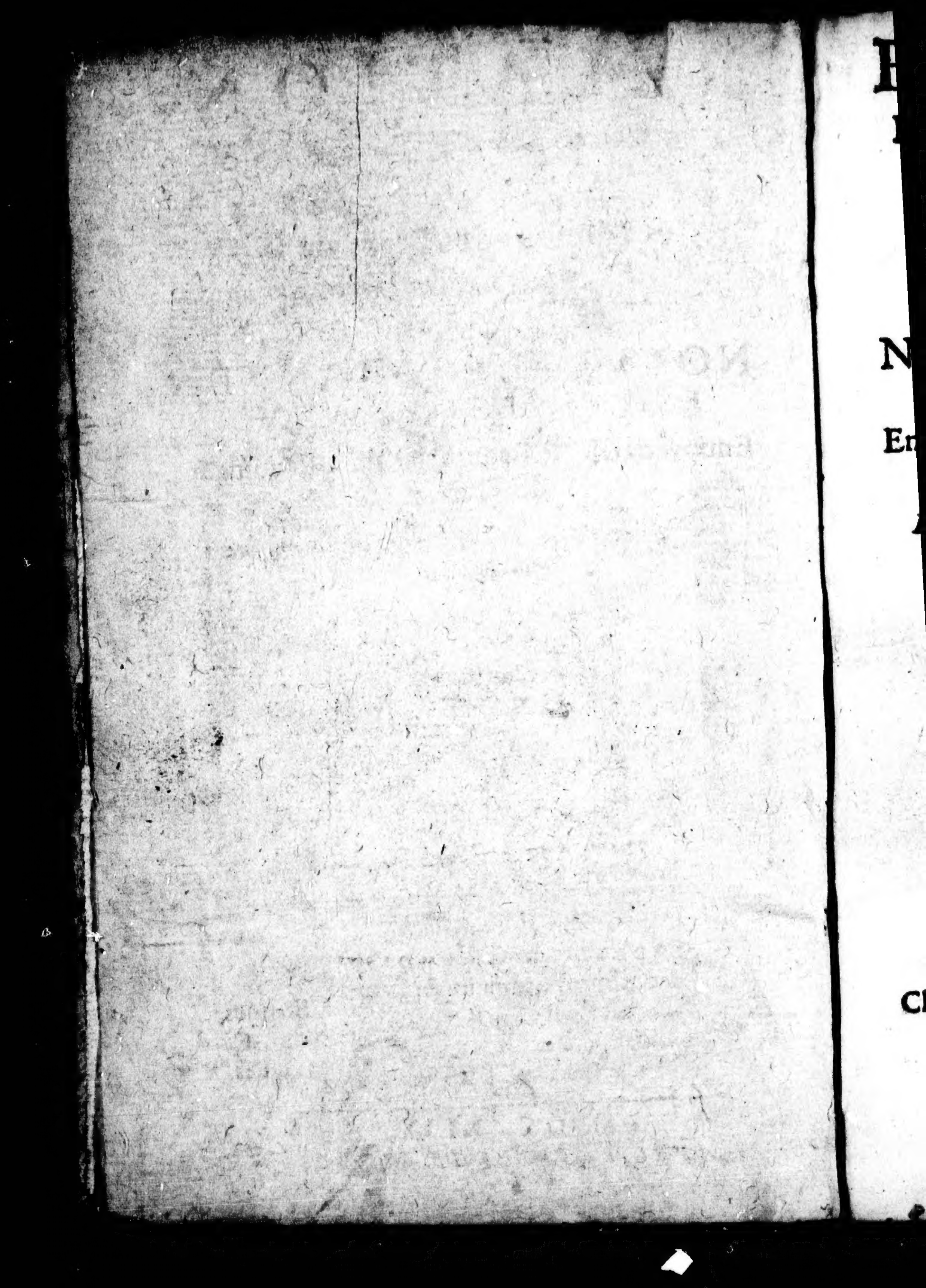


# RELATION
## DE CE QVI S'EST PASSÉ
### DE PLVS REMARQVABLE
és Missions des Peres de la Compagnie de IESVS,

EN LA
# NOVVELLE FRANCE,
ES ANNEES 1647. & 1648.

Enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France.

*Par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie.*






A PARIS,

Chez SEBASTIEN CRAMOISY, Imprimeur ordinaire du Roy, & de la Reyne Regente, ET GABRIEL CRAMOISY. rue S. Iacques, aux Cicognes.

M. DC. XLIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

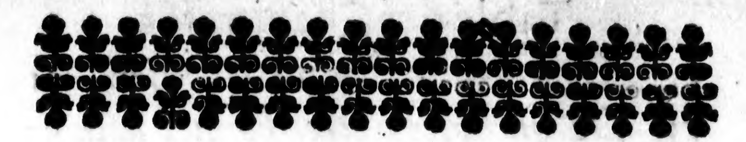
D

La
ran
CH

II.

III

IV



# TABLE DES CHAPITRES CONTENVS EN CE Liure.

---

## *Extraict du Priuilege du Roy.*

PAR grace & Priuilege du Roy, il est permis à SEBASTIEN CRAMOISY Marchand Libraire Iuré en l'Vniuersité de Paris, & Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente, Bourgeois & ancien Escheuin de cette Ville de Paris, d'imprimer ou faire imprimer vn Liure intitulé, *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable és Missions des Peres de la Compagnie de* IESVS, *en la Nouuelle France, és années* 1647. *&* 1648. *enuoyée au R. P. Prouincial de la Prouince de France, par le Superieur des Missions de la mesme Compagnie.* Et ce, pendant le temps & espace de dix années consecutiues, auec deffenses à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer ledit Liure, sous pretexte de déguisement ou changement qu'ils y pourroient faire, à peine de confiscation & de l'amende portée par ledit Priuilege. Donné à Paris en Decembre 1648.

Par le Roy en son Conseil,

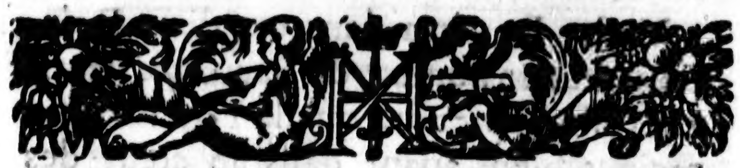
CRAMOISY.

## *Permiſſion du R. P. Prouincial.*

NOus Eſtienne Charlet Prouincial de la Compagnie de IESVS en la Prouince de France, auons accordé pour l'aduenir au ſieur Sebaſtien Cramoiſy Marchand Libraire, Imprimeur ordinaire du Roy & de la Reyne Regente, Bourgeois & ancien Eſcheuin de cette Ville de Paris, l'impreſſion des Relations de la Nouuelle France. Fait à Paris ce 30. Decembre 1648.

ESTIENNE CHARLET.

RELATION



# RELATION DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA NOVVELLE FRANCE SVR LE GRAND Fleuue de S. Laurent, en l'année mil six cens quarante-huit.

*AV R. P. ESTIENNE CHARLET Prouincial de la Compagnie de* IESVS, *en la Prouince de France.*



ON R. PERE,

Voicy nostre tribut annuel, vn petit plus gros que celuy de l'année passée; aussi l'auons-nous recueilly, non seulement des nations plus voisines, mais encores des plus éloignées.

Voſtre R. verra dans ces deux Relations vn bon nombre de Sauuages baptizez; elle apprendra que la Foy iette ſes racines bien auant dans le cœur des Croyans; que ceux qui l'ont embraſſée commencent à faire corps, & à reſiſter aux Payens qui l'attaquent, tantoſt à la ſourdine, tantoſt à découuert; qu'elle a triomphé puiſſamment dans les plus grands dangers; que les Hiroquois ennemis communs des François, & des Sauuages leurs alliez, ont plus perdu que gagné cette année; que mal-gré leurs embuſches, & leurs armes, nous auons fait paſſer du ſecours dans les contrées plus hautes; du moins croyons nous que quatre de nos Peres qui frappoient à la porte, depuis vn an ou deux, ſont entrez dans le pays des Hurons auec vne vingtaine de François; que ceux qui nous crioient à l'ayde, & que nous auons ſecouru autant que nous auons pû, pour ne pas perdre vne ſi belle occaſion que celle qui ſe preſentoit, attendoient vn plus grand nombre d'ouuriers Euangeliques: c'eſt la ſeule choſe qu'ils deſirent & ſouhaitent, & dont le manquement leur fera perdre les occaſions de s'eſtendre, auſſi

bien qu'à nous icy bas, de continuer quelques Missions que nous auions commencées.

Voila M. R. P. sommairement ce que vostre R. verra plus en détail dans ces Relations, reste que ie prie tres-humblement vostre R. & tous nos Peres & Freres, de nous auoir pour recommandez à leurs saincts Sacrifices & prieres, à ce que nous soyons soigneux de nous maintenir, dans la fidele correspondance de nostre part, aux desseins adorables, de la Diuine Majesté sur ces pauures peuples.

De Vostre Reuerence,

*De Quebec ce 15. d'Octobre 1648.*

Seruiteur tres-humble & tres-obeïssant en N. S.
HIEROSME LALEMANT.

## De l'arriuée des vaisseaux.

### Chapitre I.

IL fait beau voir deux personnes de merite & de vertu dans vn combat de deference, lors principalement qu'vne d'icelles met bas les interests qui le porteroient à s'en dispenser, s'il ne fortifioit son courage par quelque pensée plus haute & plus releuée que celles du commun. Si tost que Monsieur le Cheualier de Montmagny, eut connoissance des volontez du Roy, & de la Reyne, & qu'il eust appris par l'arriuée des vaisseaux, que leurs Majestez auoient pourueu Monsieur d'Ailleboust du Gouuernement du pays en toute l'estenduë du Fleuue de S. Laurent, non seulement il receust cét ordre auec honneur, & auec respect, mais de plus; il fit paroistre vne genereuse magnanimité, faisant disposer auec appareil, toutes les choses necessaires, pour la reception du nouueau Gouuerneur, qui fut en suite receu par tous les ordres du pays, qui le compli-

menterent, & les Sauuages mesmes voulurent estre de la partie, luy faisant vne petite harangue, par la bouche d'vn Religieux de nostre Compagnie, qui les conduisoit. Si l'vn emporte nos regrets, & nous laisse vne memoire eternelle de sa prudence, & de sa sagesse; l'autre, dont la vertu desia connuë, en ce nouueau monde, nous donne, ie ne diray pas seulement vne esperance, mais comme vne asseurance, que les fruits desia bien auancez meuriront, & que le Royaume de Dieu continuera de s'estendre, & de s'emplifier dans ces contrées. Il n'obmet rien pour rendre le reciproque à son Predecesseur, ne pouuant trouuer assez d'honneur pour reconnoistre le merite, & la vertu de ce braue Cheualier.

Mais pour ne m'écarter de mon discours, le premier vaisseau nous ayant consolé par le retour du Pere Barthelemy Vimont, & par la venuë de trois bonnes Religieuses Hospitalieres, qui resioüirent infiniment leur maison, nous attrista par le nombre des personnes malades, qu'on fit porter en cette maison de charité, & de misericorde. C'est chose rare que les maladies se iettent

dans les vaisseaux qui viennent en ce pays, si la trauersée est vn peu rude pour les mers, elle n'a pas coustume d'alterer la santé des corps. Quelque mauuais air pris en France, ou les grandes chaleurs qu'ils ressentirent approchans des Assores, ou la corruption des viures mal choisis, ou tout cela ensemble leur a causé ie ne sçay quelle epidimie, qui en a fait mourir quelques-vns, & en a tourmenté vn assez bon nombre. Monsieur de Repentigny fut enleué en moins de douze iours, mais auec vne benediction toute particuliere, sa mort, dit le Pere, qui l'a assisté iusque au dernier souspir, a esté pretieuse deuant Dieu, tant il estoit solidement resigné à ses volontez. La plus ieune des trois Religieuses, nommée la Mere Catherine de S. Augustin, fut iusques aux portes de la mort, ou plustost iusques aux portes du Paradis; mais son Epoux la voulãt éprouuer plus lõg-temps dans les souffrances luy rendit la santé, sa vocation en ce nouueau monde est assez remarquable, son ardeur luy faisoit souhaitter les Croix auec amour, & son pere craignant les hazards s'opposa si fortement à son depart qu'il presenta requeste

au Parlement de Roüen, pour l'empescher de sortir du Conuent de la Misericorde de Bayeux, où elle estoit Religieuse; cette pauure petite Colombe estant dans les gemissemens, & ses parens dans la resistance, il arriua que son pere iettant les yeux sur la Relation de l'an passé, fut si fortement touché en lisant les horribles tourmens que le bon Pere Isaac Iogues a souffert, que cela mesme qui sembloit le deuoir plus opiniatrement confirmer dans ses oppositions, luy fit lascher prise; Est-il vray, dit-il, qu'on souffre si genereusement pour Dieu, en ces contrées? Ie desire que mes deux filles y aillent, i'en refusois vne, & ie les donne toutes deux, c'est icy où il y eut du cõbat. Ces deux sœurs Religieuses en mesme maison, se vouloient toutes deux sacrifier, & il n'en falloit qu'vne, le S. Esprit fit tomber le sort, & la Croix sur la plus ieune, & les larmes, & les regrets sur l'aisnée.

Les deux autres Religieuses appellées la Mere Anne de l'Assomption, & la Mere Ieanne de saincte Agnes, sont parties l'vne de la Communauté des Meres Hospitalieres de la ville de Dieppe, qui est

la pepiniere des autres maisons, & qui nous a donné les premieres Religieuses de l'Hospital de Quebec; l'autre est venuë de l'Hostel Dieu de Vennes en Bretagne. Dieu a brisé tous les obstacles qui leur empeschoit le passage, & les a renduës saines & sauues dans leur petite maison, qui attendoit ce secours auec impatience.

Les nouuelles qui se debitent à la venuë des vaisseaux ressemblent assez souuent aux iours & aux années de Iacob, s'il y en a de bonnes, il y en a bien souuent de mauuaises, nous en auons appris vne tres-fauorable pour quantité de Sauuages des nations plus hautes. Madame la Princesse respandant les bontez de son cœur iusques aux derniers confins de ce nouueau monde, s'est declarée Mere & fondatrice de la Mission surnommée des Apostres, en la nation vulgairement appellée du Petun: elle veut contribuer à la conuersion de ces peuples, & pendant que son fils Monseigneur le Prince amplifie le Royaume de France, elle veut estendre les limites de l'Empire de Iesus-Christ.

Ie veux finir ce Chapitre par la mort

de deux ieunes François qui ont esté bien regrettez en ce pays, tant pour leur vertu que pour la cõnoissance qu'ils auoient des lãgues; l'vn desquels s'appelloit François Marguerie, & l'autre Iean Amiot, qui trauersans le grand Fleuue deuant les trois Riuieres dans vn canot de Sauuages furent noyez à la veuë des François, sans que iamais on les pust secourir. Ils estoiẽt tous deux vaillans & adroits, & ce qui est plus à priser que tout cela, ils menoient vne vie fort innocente au iugement de tout le pays. Vne tempeste s'estant éleuée leur canot d'ecorce qui ne valoit plus rien, s'entr'ouurit & leur fit perdre la vie.

Iean Amiot (c'est celuy qui prit l'an passé vn Hiroquois, lequel chantoit ces paroles dedans les feux, Antaiok (c'est ainsi que les Hiroquois & les Hurons le nommoient) est cause que ie vay au Ciel, i'en suis bien aise, ie luy en sçay bon gré) descendant à Quebec quelque temps deuant sa mort, pour obtenir congé de Monsieur le Gouuerneur, de mener vne escoüade de François contre les Hiroquois, il prouoqua tous les ieunes gens à la course, soit auec des raquettes aux

pieds, soit sans raquettes, quelques-vns descendirent en lice contre luy; mais il remporta la victoire, son humeur estoit si agreable, que les vaincus mesmes luy portoient de l'amour & du respect. Il estoit adroit à destourner les mauuais discours, & à reprendre auec grace ceux qui iuroient, ou qui se donnoient des imprecations, & par ce moyen empeschoit bien du mal, & n'offensoit personne: car son innocence, auec l'opinion qu'on auoit de son courage, le mettoit à couuert. Il auoit vne deuotion tres-particuliere & tres-constante à S. Ioseph, qu'il auoit prise en la maison de Sainte Marie aux Hurons, où il a esté éleué. Comme il se iettoit à toute heure dans les dangers, aux alarmes que nous donnoient les Hiroquois, il dit à vn de nos Peres, S'il arriue que ie meure, ie desire que ces bois & les autres materiaux que ie dispose pour me faire bastir vne maison, soient appliquez pour faire dresser vne petite Chappelle à l'honneur de S. Ioseph. Il auoit fait vœu de iamais ne rien refuser de tout ce qui luy seroit demandé au nom de ce grand Saint, il luy dedioit ses courses, ses voyages, ses combats, &

comme on parloit d'vn camp volant contre les Hiroquois : S'il m'estoit permis, disoit-il, de nommer cette petite armée, ie l'appellerois l'armée de S. Ioseph. Ce chaste Epoux de la Vierge auoit obtenu à ce ieune guerrier vne pureté Angelique, ceux qui l'ont connu plus particulierement asseurent que iamais il n'est tombé en aucune coulpe mortelle, il s'est trouué dans mille dangers, il a esté si fortement sollicité, qu'il luy a fallu laisser la robe, ou le manteau aussi bien que l'ancien Ioseph, Dieu l'a voulu mettre au rang des vierges. Il estoit sur le point de se marier quand il est mort, ses camarades s'estonnoient de sa retenuë : car il faisoit l'amour en Ange, pour ainsi dire.

Plusieurs ont creu que Dieu l'auoit rauy en sa ieunesse, afin que le credit & l'estime dans lequel il entroit par son courage & par son addresse n'alterassent son innocence, & ne fissent bresche à sa vertu.

Ie luy ay oüy raconter, qu'estant allé certain iour à la chasse, où il y auoit des Hiroquois en embuscade, il se sentit saisi d'vne grande frayeur, ce qui ne luy arriuoit iamais : car il estoit hardy au dernier

point, prudent neantmoins fondant ſon courage ſur l'appuy qu'il auoit en Dieu. Il s'efforça pluſieurs fois d'auancer, mais il ne faiſoit que tournoyer dans les bois, en ſorte qu'il ne pût iamais paſſer outre, il s'addreſſe à ſon Pere S. Ioſeph, & à meſme temps il dit à vn Huron qui l'accompagnoit, retirons-nous d'icy, il n'y fait pas bon : le lendemain quelques Algonquins allans en ce lieu meſme, tomberent dans l'embuſcade des Hiroquois. Pour concluſion, ce braue ſoldat de S. Ioſeph a fait vingt-cinq ou trente lieuës de chemin apres ſa mort, pour eſtre enterré en la reſidence de S. Ioſeph.

---

## *De ce qui s'eſt paſſé entre les François & les Sauuages leurs alliez, & les Hiroquois.*

### CHAPITRE II.

LE dix-huictiéme de May deux canots d'Hiroquois ayans trauerſé le grand Fleuue à la veuë du fort de Montreal, ſe vindrent froidement deſembar-

quer dedans l'Isle : & sans faire paroistre aucune apprehension, sept ou huit de leur bande tirerent droit au quartier des François. Monsieur de Maison-neufue Gouuerneur de cette Isle, fit auancer quelques soldats pour les reconnoistre, ces Barbares les ayant apperceus, firent alte, & demanderent par signe à parlementer, on leur enuoye deux Truchemés qui s'arresterent fort long-temps auec eux. Nous n'auons point de guerre auec les François, disoient-ils, nous n'en voulons qu'aux Algonquins, ceux-là seuls sont nos ennemis, oublions le passé, & renoüons la paix plus fortement que iamais. Nos Interpretes charmez par ces beaux discours, les asseurent reciproquement de la sincerité de nos pensées, & de la bonté de nos cœurs, bref ils vindrent iusques à ce point de confiance, que deux Hiroquois passerent dans l'escoüade des François, & l'vn des deux interpretes s'alla ioindre aux Hiroquois : car les vns & les autres ne se parloient que de loin. Monsieur de Maison-neufue craignant quelque surprise, se transporta auec quelques soldats au lieu ou se faisoit ce pour-parler, & ayant fait entendre à

l'Interprete qui estoit auec les Hiroquois, qu'il taschast d'euader la nuit suiuante, il emmena auec soy les deux Hiroquois auec dessein, quand l'Interprete se seroit sauué, de les enuoyer à Monsieur nostre Gouuerneur. Ce pour-parler estant rompu, chacun se retira en son quartier, l'Interprete passa la nuit auec les Hiroquois, & les deux Hiroquois auec les François, ce fut à s'enquerir de diuerses nouuelles. Les Hiroquois demandent qu'est deuenu vn de leurs soldats fait prisonnier des François l'Automne dernier, l'Interprete ne voulant pas leur declarer comme ce pauure miserable auoit esté bruslé, tascha de diuertir ce discours, & d'eluder cette demande : mais l'Hiroquois insistant, il repartit, dites nous vous autres, qu'est deuenu le Pere Iogues, & vn François qui estoit allé confidément en vostre pays sous la foy publique : les Hiroquois plus rusez, qu'ils ne paroissoient, changerent de notte à cette repartie : parlons de choses bonnes, replique l'vn des deux, vous verrez bien-tost à vos portes les plus anciens, & les plus considerables de nostre pays demander la paix aux François, & pour marque de leur sincerité, ils ame-

neront auec eux quelque Hollandois. Il faut auoüer, qu'il y a de la bonté, & de la simplicité parmy les François: on écoutoit ces discours, auec autant de plaisir que s'il fussent sortis d'vne bouche, & d'vn cœur innocent.

Le lendemain comme le Truchement ne s'estoit point sauué, soit que les moyens ne s'en fussent pas presentez, ou qu'il eust creu estre obligé de garder sa parole, à des gens qui n'en ont point, & qui font profession de nous surprendre: on fut contraint pour le degager, de rendre les deux ostages, dont nous estions saisis. Les Hiroquois ayans receu leurs gens, du retour desquels leur perfidie les faisoit douter, furent épris d'vne ioye si sensible, qu'ils s'approcherent sans armes de nos François, à la reserue d'vn seul, qui fut plus deffiant que les autres: or comme nous estions en plus grand nombre qu'eux, & bien armez, il estoit bien aysé de les prendre tous, si on eust voulu.

On nous a raconté qu'enuiron ce temps-là, vn François s'estant vn petit écarté de sa maison, vn Hiroquois qui estoit aux embusches, attendit qu'il eust

deschargé son arquebuse sur des tourterelles, qu'il poursuiuoit, & à mesme temps il vint fondre sur luy, mais le François s'en dégagea brauement; fiez-vous aux belles paroles de ces innocens. Pour conclusion, ils firent present de leur chasse, & Monsieur de Maison-neufue leur fit gouster du pain des François, & pour marque des bonnes volontez qu'ils auoient pour nous, ils déroberent les filets qu'on auoit tendu dans la riuiere, en vn lieu assez proche du fort, ce fut leur dernier adieu. Il ne faut pas attendre que les Hiroquois gardent iamais leur foy, s'ils ne sont retenus par quelque interest de crainte ou d'esperance, pource qu'ils n'ont point de Religion, & leur police n'est pas telle qu'vn particulier ayant tué vn François pour son plaisir, il en doiue apprehender aucun chastiment.

Si nous auions vn bon nombre d'Hiroquois entre nos mains, & qu'en les rendant on nous amenast les principaux enfans du pays, la crainte qu'auroient les grands, qu'on ne fit du mal aux petits, les empescheroient de nous attaquer mal à propos: mais tant qu'ils nous croiront incapables de leur faire aucun mal, ny de leur

leur procurer aucun bien d'importance, nostre bonté ne nous mettra pas à couuert de leurs trahisons, & de leurs cruautez. Continuons s'il vous plaist nostre route.

Le trentiéme du mesme mois de May quelques canots François, s'en allant visiter leurs filets tẽdus à l'autre bord du grãd Fleuue, vis à vis du fort des trois Riuieres, vn Hiroquois caché dans la forest, ayant apperceu leur chalouppe se iette à l'eau pour l'aborder : comme il estoit seul on le receut sans aucune deffiance, pendant qu'il fait tout son possible pour monstrer par gestes, qu'il est amy des François. Vn Huron deuenu Hiroquois dans sa captiuité parut en terre, criant qu'on l'emmenast auec son camarade : on l'aborde, on luy tend la main, on le fait entrer dans la chalouppe, où il caresse les François qui luy rendent le reciproque, mais auec vne bonté bien plus innocente. Sur ces complimens leur canot conduit par trois Hiroquois leurs compagnons, se fit voir : on leur parle, on leur monstre bon visage, on leur donne du poisson, on les inuite de venir visiter les François auec leurs camarades, mais ils se tinrent tousiours

ſur la deffiance. La chalouppe voyant cela ſe retire, reportant ces deux priſonniers volontaires à Monſieur de la Poterie Gouuerneur des trois Riuieres, qui les ayant mis en lieu d'aſſeurance, ordonne à ceux qui conduiſoient la chalouppe, de retourner au pluſtoſt auec du renfort, pour taſcher d'attirer les trois autres Hiroquois. On les trouua au meſme endroit qu'on les auoit quittez : or comme ils ne croyoient pas qu'il y eut des Sauuages auec nous, ils eſtoient quaſi ſur le point de nous ſuiure, quand vn Huron venant à parler les eſpouuenta ſi bien, qu'ils prirent la fuite. Deux Hurons & vn Algonquin qui s'eſtoient gliſſez parmy nos gens, coururent apres : l'Algonquin en attrape vn, qu'il voulut prendre vif, mais y trouuant trop de reſiſtance il le tuë, & luy enleue la cheuelure qu'il rapporte pour marque de ſa victoire, les deux autres ſe ſauuerent dedans les bois.

Or apres pluſieurs interrogations faites à ces deux priſonniers, le Huron a confeſſé, qu'ayans fait leur chaſſe proche de Richelieu, depuis le mois de Feurier iuſques alors, ils auoient pris reſolution deuant que de s'en retourner au pays, de

venir casser la teste à quelques Algonquins, s'ils en eussent rencontré. Ie croy qu'ils n'auroient non plus épargné les François, s'il en fut tombé quelques-vns entre leurs mains. Pour l'Hiroquois il a protesté qu'estant redeuable de sa vie aux François, parce qu'ayant esté pris par vn Capitaine Algonquin Monsieur le Cheualier de Montmagny l'auoit racheté, & fait mettre en liberté, dans le traité de la paix : Il a, dis-je, protesté que depuis ce temps-là, il auoit eu de l'amour & du respect pour Onontio & pour tous les François, & qu'il auoit receu vn coup au bras, dont il monstroit les marques, pour s'estre opposé à celuy qui malheureusement a massacré le Pere Isaac Iogues; & qu'apres la mort du Pere, il s'estoit rendu protecteur du François qui l'accompagnoit, qu'il luy auoit defendu de s'éloigner de luy, voyant bien que sa vie n'estoit pas en asseurance : mais ce ieune homme, disoit-il, s'estant écarté pour chercher ie ne sçay quoy qu'il auoit apporté, fut assommé d'vn coup de hache par ceux qui l'espioient. I'ay tousiours eu dessein, adioustoit-il, de vous donner aduis de cette trahison, ie ne l'ay pû faire

qu'à present que ie me suis ietté entre vos mains. Quoy qu'il en soit de celuy-cy qui paroist plus reconnoissant que les autres, il ne faut pas douter que les Hiroquois ne fissent gloire de nous massacrer, s'ils pouuoient, c'est l'vne de leurs ruses de guerre, quand ils font rencontre de quelques compagnies composées de plusieurs nations, de crier tout haut qu'ils n'en veulent qu'à l'vne de ces nations, & partant qu'ils supplient les autres de se tenir en repos pendant le combat: en vn mot ils joüent toutes sortes de personnages, pour prendre toutes sortes de personnes. Leur force est leur iustice: leur interest est leur fidelité, & leurs fourbes leurs gentillesses. Passons outre.

Le vingtiéme de Iuin deux canots d'Hiroquois ayãs trauersé le grand Fleuue en plein minuit, mirent pied à terre vn petit au dessous des trois Riuieres: quelques-vns des plus hardis s'approchans à la desrobée vindrent sonder doucement, s'ils pourroient entrer dans vn lieu ou logeoit vn François, lequel s'éueillant s'écria fortement qui va là? ces Hiroquois ayans peur se retirerent: mais comme ils n'estoient éloignez du fort

qu'enuiron la portée d'vn fusil, la sentinelle les découurist, & voyant qu'ils ne respondoient pas à ses cris, elle en donne aduis au Caporal, qui se doutant bien que c'estoient des Hiroquois, fait monter le prisonnier volõtaire sur vn bastion: celuy-cy parlant en sa langue fut entendu de ses compatriotes, Ie suis viuant, leur dit-il, les François me traitent en amy, il n'y a rien à craindre. A ces paroles ils demanderent qu'on leur enuoyast vne chalouppe, ce qui fut promptement executé, ils n'oserent pas neantmoins l'aborder de si pres; mais le chef de cette bande se ietta à l'eau pour se ioindre aux François, il fut amiablement receu & amené au fort auec son compatriote, lequel ayant les fers aux pieds, les cacha de peur de l'estonner à l'abord; quand ils furent tous deux dans le corps de garde, & qu'on les eut fait manger, alors ouurant sa robe, il descouurit les marques de sa captiuité; son camarade voyant ces iartieres de fer se sousrit, mais ce ne fut pas à mon aduis, du bon du cœur: on les laissa discourir à leur aise, ils ne nous dirent pas quelles furent les premices de leurs discours, mais en voicy

la conclusion. Nostre escoüade, dit le nouueau venu, est composée de cent hommes, dont il y en a quatre des anciens, & des plus notables de nostre pays, si vous voulez donner liberté à mon camarade, ou si vous le voulez conduire dans vne bonne chalouppe vers nos gens, il est pour en amener quelques-vns auec soy : on suiuit ses pensées. Ce prisonnier fut accompagné de deux chalouppes bien armées, & pour marque de nostre confiance, on luy permit d'entrer dans le camp de ses gens : d'où apres vn long pour-parler, il reuint accompagné de deux de ses compatriotes, qui l'ont volontairement suiuy iusques au fort des François. Nous voila donc saisis de quatre prisonniers volontaires, comme on les sonda plus à loisir, on reconnut qu'il y auoit de la fourberie en leurs paroles : car ils auoüerent, que cette bande n'estoit que de vingt-neuf hommes, dans lesquels il n'y auoit aucun ancien, ny aucun homme d'affaire; que le bruit de la venuë des anciens pour rechercher la paix estoit faux, & qu'il ne se falloit fier aux Hiroquois que de bõne sorte. On iugea neantmoins qu'il seroit à

propos que l'vn des quatre retournast en ſon pays, pour aduertir les principaux Hiroquois de la retention des trois autres, afin qu'ils ne fiſſent aucun mauuais coup ſur les François & ſur leurs alliez. Quand il fuſt queſtion de choiſir lequel des quatre ſeroit mis en liberté, ce fut à qui defereroit cét honneur à ſon compagnon, ils ſe procuroient tous cette faueur, & pas vn ne la vouloit accepter, chacun vouloit courre le riſque de ſa vie auec ſes camarades, qu'ils croyoient en danger parmy les François. Pour l'incertitude du ſuccez de cette affaire, enfin ils condamnerent le plus ieune à joüir de cette liberté: il s'embarque donc auec le premier priſonnier, pour eſtre conduit par nos François vers ſes compatriotes, qui le receurent à bras ouuerts: mais comme il vid ſon camarade retourner aux François, ſuiuant les paroles qu'il en auoit donné, il quitte ſes gens, & l'accompagne, diſant qu'il vouloit eſprouuer la meſme fortune de ceux auec leſquels il auoit commencé de riſquer. Qu'au reſte ceux qui retournoient au pays auoient des langues, & qu'ils pourroient parler auſſi bien comme luy. Voila

des gens adroits à surprendre des hommes aussi bien que des bestes : mais ils sont tombez dans leurs propres lacets.

Le troisiéme de Iuillet, le Huron qui s'estoit rendu aux François auec nostre premier prisonnier, comme nous auons remarqué cy-dessus, tesmoigna à quelques-vns de ses compatriotes, qu'il s'en alloit à Montreal pour retirer des castors mis en depost entre les mains des François. On fut bien ayse de cette occasion, afin de pouuoir donner aduis à Monsieur de Maison-neufue des courses de nos ennemis, & de la retention des quatres prisonniers; mais ce perfide n'alla pas loin sans rencontrer vne autre trouppe d'Hiroquois qu'il cherchoit, il leur fit entendre que les quatre prisonniers volontaires, estoient fort mal traitez par les François, & que c'estoit fait de leur vie, en suitte de ce mensonge si noir, & si perfide. Le lendemain quatriéme du mesme mois de Iuillet, vn Algonquin ayant descouuert la piste de l'ennemy, en donna aduis à Monsieur de la Poterie qui en fit aduertir les habitans par le toxin, & par vne volée de canon signal ordinaire pour se tenir sur ses gardes, cinq Hurons plus

proche du lieu où les ennemis estoiēt déja aux prises auec deux de nos François qui gardoient du bestial coururent aux voix & aux clameurs des combatans, ils se ioignent auec eux soustenant l'effort de plus de quatre-vingts hommes. A ce bruit on enuoye par eau deux chalouppes armées, mais deuant qu'elles arriuassent au lieu du combat, les Hiroquois auoient desia tué vn François & vn Huron, & pris deux prisonniers François & deux Hurons, ils estoient neantmoins si épouuantez, ayant veu tomber sur le carreau deux de leurs gens tuez par vn François, & quelques autres blessez, qu'ils s'enfuyoient quoy qu'ils fussent pour le moins dix cōtre vn. L'vn des deux prisonniers François, estoit nepueu de Monsieur de la Poterie, lequel s'estant vn petit trop esloigné pour la chasse, se trouua pris dans les filets sans sçauoir cōme il y estoit entré: le Huron tué estoit bon Chrestien, il s'estoit confessé le Dimanche precedent, comme aussi le François, les deux Hurons captifs ne sont pas baptisez, pour les Frāçois prisonniers on leur rend grand tesmoignage de leur bonne vie, ils sont neantmoins vn petit en faute pour s'estre trop exposé dans la

connoissance qu'ils auoient de l'ennemy: Nos quatre prisonniers volõtaires apprenant cette deffaite, iugeoient de leur vie comme ils auroient fait de la nostre en cas pareil. Expediez nous, disoient-ils, nous sommes morts, ne nous faites point languir : quelques-vns d'eux demanderent qu'on les instruisit deuant que de les mettre à mort, mais on leur fit entendre, que nous n'estions pas si precipitez dans nos pensées, & dans nos actions, comme font ordinairement les Sauuages : voicy vne autre alarme.

Le quatorziéme du mesme mois, iour de saint Bonauenture, parut vn homme à l'autre bord de la bourgade des trois Riuieres, faisant voltiger en l'air vne couuerte, en sorte qu'il sembloit demander qu'on l'allast secourir. On arme vne chalouppe, mais comme elle retardoit trop à son gré, il bastit vn petit caieul, se met dessus, & tire droit à ceux qu'il le venoiẽt reconnoistre, criant en langue Françoise, allons, allons, venez, venez, on creut à ces paroles, que s'estoit l'vn de nos deux prisonniers François qui s'estoit sauué, mais enfin on reconneust que c'estoit vn ieune Huron nommé Armand, qui pour

auoir esté nostre Seminariste se demesle vn petit, de la langue Françoise. Il auoit esté pris l'an passé & conduit au pays des Hiroquois, où il a souffert d'horribles tourmens. Comme il est bien connu des François, chacun le receut & l'embrassa auec amour, apres auoir satisfait briefuement aux demandes plus pressantes des François : menez moy, leur dit-il, en la maison de priere, & me faites venir vn Pere, i'ay grande enuie de me confesser, ie vous asseure qu'il estoit bien preparé: La Foy dans le dãger fait des merueilles; apres la Confession, & apres sa penitence qu'il voulut faire, deuant que de sortir de la Chapelle, il s'écria, comme s'il eut respiré de nouueau, c'est maintenant que ie suis libre, ah ! qu'il y a long-temps que ie desirois de me descharger du poids de mes offenses, ah ! que souuent ie pensois dans ma captiuité à la maison de Dieu ? Ie me recommandois aux prieres des Chrestiens qui sont icy, & de ceux qui sont en France. Et en suite changeant de ton, il dit d'vn accent tout gay, & tout ioyeux : puis que nous auons satisfait à l'esprit, pensons au corps. Si vous me voulez donner à disner, vous m'obligе-

rez, il y a vingt-quatre heures que ie n'ay mangé, Dieu sçait si on luy en donna de bon cœur. Or voicy les nouuelles qu'on a tiré de sa bouche.

1. Qu'il s'estoit sauué d'vne bande d'Hiroquois composée de cent hommes, & qu'ils tenoient les deux bords de la riuiere, trois lieuës au dessous de nostre fort.

2. Qu'ils auoient rencontré à deux iournées de leur pays, depuis enuiron quinze iours, les camarades de nos prisonniers volõtaires, que cette escoüade leur auoit dit, qu'ils alloient donner aduis au pays du bon traitement que nous faisions à quatre de leurs soldats, que nous auions entre nos mains, & que là-dessus ces nouuelles trouppes auoient changé leur dessein de guerre en vn desir d'empescher qu'on ne fit aucun mal à leurs camarades, & qu'à cét effet ils s'estoient cottisez entr'eux, iusques à la quantité de Porcelaine qu'il falloit pour remplir quatre coliers, qu'on deuoit presenter à ceux qui auoient les prisonniers entre leurs mains.

3. Que ce dessein s'estoit euanoüy par le rencontre qu'ils auoient fait depuis huit iours, de ceux qui emmenoient nos deux prisonniers Frãçois, que cette bãde estoit

animée contre nous, par la perfidie d'vn Huron renegat, dont ie viens de parler en ce Chapitre, ce desloyal asseuroit qu'il auoit receu cõmission de nos prisonniers d'aller donner aduis à leurs parens, qu'ils les tinssent au nombre des morts, tant ils estoient mal traitez des François. Armand ne se peut tenir de luy donner vn dementy : ie connois bien, dit-il, les François ils sont gens qui tiennent leur parole, & qui abhorrent la cruauté.

4. Il nous a rapporté que nos deux prisonniers, auoient encor leurs habits, quand il les a rencontrez, qu'on leur auoit seulement arraché quelques ongles, qu'il auoit demandé au plus grand, s'il vouloit rescrire aux trois Riuieres, & que luy-mesme luy auoit preparé de l'écorce qui sert de papier, & fait de l'ancre à sa mode, que le François rescriuit en effet & luy donna la lettre, mais que leur Capitaine la voulut auoir, de peur que le Huron ne prit de là occasion de se sauuer. Il adiousta que ceux qui conduisoient nos François, parloient de les conseruer si nous conseruions les Hiroquois, Dieu vueille qu'ils se souuiennent de cette parole, si tant est qu'elle soit sortie de leur bouche : car ils pren-

nent tant de plaisir à tourmenter les captifs, qu'il y a des recompenses pour ceux qui exercent plus de cruautez en leur endroit, en sorte que les plus grands bourreaux, sont les plus habiles gens & les mieux recompensez parmy eux.

Enfin ce bon ieune homme nous a appris que son escoüade deuoit descendre à Quebec à la sourdine, pour surprendre nos Sauuages Chrestiens, & qu'ils n'ont pas dessein d'espargner les François, s'ils en peuuent attrapper.

Apres le rapport de toutes ces nouuelles, les quatre prisonniers Hiroquois, demanderent à Monsieur de la Poterie qu'il fut permis à l'vn d'eux, d'aller voir ces nouueaux guerriers pour les desabuser des mauuaises impressions que ce miserable Huron renegat leur auoit donné, & que par ce moyen on empescheroit les actes d'hostilité qu'ils pourroient faire enuers les François, que si celuy qui estoit delegué ne retournoit pas, qu'on tuast les trois autres. Cette proposition ayant esté acceptée on donne vn canot au plus ancien des prisonniers, qui tire droit à ses gens, & apres leur auoir parlé s'en reuint la nuit crier deuant la porte de sa prison, où estant

entré, il dit que les Hiroquois l'ayant apperceu s'estoient mis aux deux costez de la riuiere pour le surprendre, & qu'ils l'auroient peut-estre offensé, s'il ne se fut fait connoistre par sa voix, par son nom & par ses chansons; m'ayant reconneu, disoit-il, l'estõnement les a saisis, mais ils ont esté bien plus surpris, quand ie les ay asseurez, que mes compagnons n'auoient non plus de mal que moy: alors ils ont tous inuectiué contre le Huron desloyal qui leur auoit donné de fausses idées de la bonté des François, les voyant dans cette bonne disposition ie leur ay dit, que le moyen de nous retirer de vos mains, estoit de bannir tous actes d'hostilité du quartier des François, & de ramener au plustost leurs prisonniers; enfin leur ayant fait entendre que ie m'estois engagé au retour, i'ay pris mon congé, eux m'ayans promis au prealable qu'ils garderoient fidellement les aduis que ie leur donnois. Au reste ils supplient le Capitaine des François de leur enuoyer des viures & de faire tirer vn coup de canon à mon entrée dans le fort, pour marque que ie suis en lieu d'asseurance, & que ie n'ay fait rencontre d'aucuns Algonquins à mon retour;

ils en auoient si grand peur, disoit ce negociateur, qu'ils m'ont donné vne arquebuse pour me defendre. Monsieur de la Poterie fit bien tirer vne volée de canon, mais il ne iugea pas à propos qu'on leur enuoyast des viures. Le lendemain deux canots s'estant destachez de leur gros, se presenterent deuant le fort, vn petit au delà de la portée du canon, demandant des viures, leurs camarades leur donnerent mille iniures du haut d'vn bastion, leurs reprochant qu'ils ne les aymoient gueres, puis qu'ils n'alloient pas requerir les deux prisonniers François, qui seuls les pouuoient mettre en liberté, d'asseurer que ces prisonniers volontaires, n'ayent pas eu quelque intelligence auec leurs gens, & quelque desir de nous faire tomber dans leurs embusches, c'est ce que ie ne puis faire, il est bien probable que leurs allées & leurs venuës, & leurs grands pour-parlers, n'estoient pas toûjours innocens, veu mesme qu'on nous escrit des Hurons que les Hiroquois pris en ces quartiers-là, auoient declaré que leur dessein estoit de surprendre cette année le fort des trois Riuieres, & que dans leurs chansons ils donnoient également des

imprecations

imprecations aux François & aux Algonquins. Quoy qu'il en soit, ils attendoient le mal-heur qu'ils ne preuoyoient pas, le Chapitre suiuant vous en donnera l'intelligence: mais auant que d'y entrer, ie coucheray vne nouuelle qu'on nous vient d'apporter.

Le vingt-huitiéme du mesme mois de Iuillet, douze ou treize Hiroquois estant en embuscade à Montreal au coing d'vn bois voisin d'vne prerie, où quelques faucheurs coupoient & amassoient du foin, & d'autres ouuriers abattoient des brossailles, on entendit soudain quelques coups d'arquebuses, qui ietterent par terre vn François, & en suite on vid les barbares iettans vn grand cry, courre à bride abatuë pour couper chemin aux autres: mais nos gens ne s'estõnant point, mettẽt la main aux armes, ils deschargent trois coups sur ceux qui paroissoient, en sorte qu'on en vid tomber vn ou deux, qui furent bien-tost retirez dãs le bois par leurs camarades. Cette prõpte resistance estonna si fort ces perfides, qu'ils disparurent en vn moment: ce pauure François qui fut tué, estoit l'vn des plus doux, & des plus hommes de bien de cette habitation.

Or iugez maintenant si ceux dont i'ay fait mention au commencement de ce Chapitre, estoient bien innocens, promettans merueille aux Interpretes de Montreal.

---

## *De l'arriuée des Hurons, & de la deffaite de quelques Hiroquois.*

### CHAPITRE III.

LE dix-septiéme iour de Iuillet de cette année 1648. vne centaine d'Hiroquois, dont ie viens de parler sur la fin du Chapitre precedent, n'ayant pas enuie de retourner en leur pays sans faire quelque notable expedition, s'approcherent à la portée du canon du fort des trois Riuieres; Quelques Hurons, de ceux qui restent en nos habitations pour la crainte de leurs ennemis, qui comme des lutins infestent les bois & les riuieres, se ioignirent auec nos François, & auec vn petit nombre d'Algonquins, s'en allerent à leur rencontre: les Hiroquois nous voyans auancer s'arresterent, faisans signe qu'ils vouloient communiquer auec nous à l'amiable, & à mesme temps quel-

ques-vns d'entr'eux s'auancerent entre les deux eſcoüades pour nous parler ; les noſtres à meſme nombre les abordent, ils demandent qu'on leur donne, ou qu'on leur vende des viures : on leur reſpond qu'ils aillent requerir nos priſonniers, & qu'on leur dõnera toute ſorte de contentement, ils faiſoient ſemblant d'eſtre preſſez de la faim ; & nous auons ſceu depuis que ces mines ne tendoient qu'à nous ſurprendre : car on a troué plus de quatre-vingts ſacs de bled d'Inde dedans leur fort. Nous voyans donc ſur nos gardes, ils ſe retirerent fort meſcontens, comme ils tournoient viſage, vn Huron captif de leur bande, ayant reconnu parmy nous vn ſien compatriote, s'auança doucement pour luy dire à l'oreille que nous eſtions perdus, & que dans vn iour ou deux on nous deuoit inuiter à vn pour-parler, & qu'on nous enuelopperoit de tous coſtez, que les Hiroquois diſpoſoient leurs armes pour ce ſujet, cét aduis donné on fait bonne garde ; ſur le ſoir le premier de nos priſonniers volontaires, qui auoit ſouuent liberté d'aller voir ſes compatriotes nos ennemis, retourna de leur camp, & nous dit de leur part que

nous ne nous arreſtaſſions point à certains faux bruits que quelques eſprits mal faits pourroient ſemer, cõme ils auoient entreueu leur Hurõ parler auec le noſtre, ils ſe doutoient que leur meſche ne fut découuerte : c'eſt pourquoy la voulant mieux cacher, ils promirẽt qu'ils enuoyeroient le lendemain deux de leurs gens dans noſtre fort pour traiter d'affaires, mais qu'ils ſupplioiẽt qu'on les renuoyaſt, quand on les auroit entendus : ils garderent à demy leur parole, noſtre premier priſõnier les eſtãt allé voir, retourna auec vn ſeul, qui ſe diſoit parent du ſieur Caiture, jadis captif au pays de ces barbares.

A meſme temps que ce nouuel entremetteur ſe diſpoſoit à ſon retour, parurent quelques canots voguans au Nord de la grande riuiere ſur les riues où ſont placez les François, & dans le meſme inſtant on vid ſur les bords qui ſont au coſté du Sud, les Hiroquois s'embarquans à la foule donner la chaſſe à grands coups de rames à ces deux canots. On ſonne le toxin, les François & les Sauuages ſont armez en vn moment, on court tãt qu'on peut au ſecours, mais quand nos gens furent proche du lieu où ils auoient veu ces

canots, ils entendirent tout à coup vne grande descharge de plusieurs arquebuses, sans pouuoir discerner si c'estoit vn veritable combat, ou vne feinte; car cela se passoit dans le bois. Se souuenans de l'aduis qu'on leur auoit donné, ils crûrent que c'estoit vne ruse, c'est pourquoy ils se retirerent sur leurs pas. A peine estoient-ils en leur poste, qu'on fit courre vn bruit que deux cens Hurons venoient d'estre deffaits, & que le chamaillis qu'on entendoit, prouenoit de ce combat. A ces nouuelles le sang se glaça dans les veines, chacun baissa la teste sans mot dire, on se croyoit quasi coupable de la mort de tant d'hommes, pour auoir creu qu'vne verité fut vne feinte ou vn songe. Pendant que la tristesse deuoroit le cœur des François, & des Sauuages, voila paroistre vn canot de Huron suiuy de deux canots Hiroquois, qui sembloient le poursuiure, chacun crie qu'on s'embarque pour donner secours à ces pauures Hurons, deux canots promptement equippez vont au deuant, quantité de monde se respand sur la greue, le canot Huron voyant venir contre soy ces deux canots, crût d'abord que c'estoit des Hiroquois, il ne laisse pas

d'auancer : enfin s'estans reconnus, ils s'entre-saluent, tirans de compagnie vers nos habitations; on trouua que ces deux canots d'Hiroquois, estoient deux canots pris sur l'ennemy, & conduits par des Hurons, & dãs le canot Huron on apperceut le Pere François Bressany, qui éleuant sa voix deuant vn grand monde qui accouroit pour apprendre des nouuelles, s'écria fortement: allons remercier Dieu, il nous vient de donner la victoire, nos Hurons ont deffaits les Hiroquois qui rodoient à l'entour de vos portes, plusieurs ennemis sont demeurez sur le carreau, dix-huit ou vingt prisonniers sont dans les liens, & les ieunes gens dõnent la chasse aux fuyards. La ioye de cette nouuelle épanoüit d'autant plus les cœurs, que la tristesse les auoit resserrez: on court à la Chapelle, on chante le *Te Deum*, on embrasse le Pere, qui nous declara comme la chose s'estoit passée.

Les Hurons, disoit-il, ne descendirent point l'an passé aux François pour la crainte des ennemis, qui d'vn costé menaçoient le pays, & de l'autre obsedoient tous les chemins: mais la necessité de haches & d'autres marchandises Françoises,

les contraignant de s'exposer à tous ces dangers, deux cent cinquante hommes conduits par cinq braues Capitaines, ont pris resolution de mourir ou de passer malgré toutes les resistances de l'ennemy. Il y a dans cette trouppe des Chrestiens & des Cathecumenes iusques au nombre de plus de 120. iamais ces bons Neophytes n'ont manqué de faire publiquement leurs prieres deux fois le iour tous ensemble en la face de tous les Payens. Les Hurons sont bien quelquefois descendus en plus grand nombre, mais iamais en si bon ordre, apres auoir fait plus de deux cens lieuës de chemin sans rien rencontrer, enfin s'approchans du fort des trois Riuieres, ils firent entrer leurs canots dans des iongs pour se metrre en bonne conche, afin de paroistre deuant les François ; c'est à dire qu'ils se peignoient la face de diuerses couleurs, ils oignoient leurs cheueux, en vn mot ils vouloient arriuer en bon ordre : quelques canots qui seruoient d'auant-garde s'estans mis au large vers l'eau, furent à mesme temps descouuerts des François & des ennemis: ceux-cy qui estoient à l'autre bord de la riuiere, s'embarquent d'vne vistesse nom-

pareille pour venir fondre sur ces canots, & les François courent tant qu'ils peuuent sur la greue pour les secourir, mais estans arriuez, comme i'ay desia dit pendant le combat qui se faisoit dans le bois, ils se retirerent pensans que ce fust vne feinte ; l'auant-garde des Hurons ayant apperceu l'ennemy, en donne promptement aduis aux Capitaines, qui quittent aussi-tost leurs huiles & leurs peintures pour prendre les armes : ils courent de toutes leurs forces vers l'endroit où les Hiroquois se deuoient desembarquer, mais estans arriuez trop tard, ils se rassemblent & se disposent en demy cercle ou en demy-lune, pour soustenir le premier choc de leurs ennemis, & pour les enfermer, en cas qu'on en vint aux mains & aux espées. Les Hiroquois s'en viennent de furie sans toutefois faire leurs cris & leurs huées ordinaires, qui seruent de trompettes & de tambours, pour oster la peur au soldat, & pour intimider l'ennemy; estans quasi à brusle-pourpoint, comme on dit, ils firent vne descharge de leurs arquebuses, que nos Hurons essuyerent se couchans par terre, la descharge faite ils approcherẽt la teste baissée, ne croyans

pas trouuer tant de resistances : mais les Hurõs se releuans, & faisans leurs grands cris, & salüans en mesme temps les ennemis à grands coups de fusils, ces pauures gens surpris s'enfuyrent de part & d'autre, excepté vne escoüade qui voulut joüer des cousteaux ; mais elle fut bientost enueloppée par nos gens, & si les Hurons qui faisoient le fond du demy cercle n'eussent point lasché le pied au premier bruit des arquebuses, pas vn n'en fut reschappé, mais les poltrons leur ouurirent vne porte par où plusieurs euaderent. Trois François se trouuerent en ce combat, le Pere Bressany qui couroit par tout donnant courage aux Hurons, & prenant garde si quelqu'vn n'auoit point besoin de son assistance, les deux autres combatirent vaillamment ; mais quand on vint à se mesler, ils demeurerent tout court, ne sçachans plus sur qui frapper : car ils ne distinguoient pas les Hiroquois d'auec les Hurõs. L'vn de ces deux François voyant vn Hiroquois épouuanté, il l'aborde, luy frappe sur l'espaule : courage mon frere, luy dit-il, combattons vaillamment, il le prenoit pour vne personne de nostre party, mais vn Huron suruenant se iette sur luy, & l'emmena, dequoy le François de-

meura estonné : ce prisonnier par apres chantoit qu'il auoit esté pris par vn François, s'imaginant que celuy qui luy auoit frappé sur l'espaule, luy auoit dit, tu es mon prisonnier. Le combat finy, les plus alegres suiuent les fugitifs, ils en prẽnent, ils en tuent, ils apportent des testes & des perruques; mais le desir de paroistre, & de se rafraischir aux trois Riuieres, apres les les fatigues d'vn chemin de plus de deux cens lieuës, les empescherent de poursuiure toute leur victoire : car vn grand nombre se sauua.

On nous a rescrit de Montreal, que l'vn de ces fuyards ayant couru iusques-là, & trauersé la riuiere, s'estoit allé rendre aux François : il entra iusques dans la cour de l'hospital, sans rencontrer autre personne que Madamoiselle de Boulogne sœur de Madamoiselle d'Ailleboust, à laquelle il tendist les bras : ceux qui sçauẽt que l'honnesteté & la pudeur de cette bonne Damoiselle luy donne vne crainte épouuentable de ces barbares, disoient par vn respect qu'ils portent à sa douceur & à sa vertu, qu'elle auoit pris vn Hiroquois, & qu'elle faisoit plus d'expedition par ses prieres & par son chapelet qu'elle recitoit pour lors, que les soldats par leurs

espées & par leurs mousquets.

Apres cette deffaite le Pere Bressany prit le deuant, cōme nous auons dit, pour apporter ces bonnes nouuelles à nos François: les Hurons suiuirent quelque temps apres en bon ordre amenans leurs prisonniers, & les faisans chanter & danser à leur façon. Il faisoit beau voir enuiron soixāte canots descendre doucement sur le grand Fleuue, & tous les Hurons grauement assis faire vne cadence auec leurs voix & auec leurs auirons aux chans & aux airs de leurs ennemis; mais c'estoit chose triste & lugubre de ietter les yeux sur ces victimes, qui seront peut-estre la pasture des flammes & des ventres de ces barbares.

Ils donnerent vn prisonnier aux Algonquins, qui l'expedierent bien-tost, disans qu'il falloit quitter leurs anciénes cruautez. Les Hurons voyant leur douceur tesmoignerent que bien-tost tout le monde se feroit baptizer en leur pays, & qu'ils prendroient pour lors les façons de faire des Chrestiens. Ils brûlerent vn Huron renegat pris entre les Hiroquois, i'apprends que la haine qu'ils conceurent contre luy prouenoit de ce qu'il auoit quitté la Foy parmy les ennemis, & que cela les fit resoudre à le traiter d'vne fa-

çon extremement cruelle.

Quand tout ce monde, se fut vn petit rafraischy, & que Monsieur le Cheualier de Montmagny fut arriué aux trois Riuieres, on commença à traiter d'affaires, les principaux s'estãs trouuez en vn cõseil porterent quatre paroles representées par cinq presens. Il faut remarquer en passant que la chose qui passe pour parole & pour present dans les assemblées publiques, doit estre vn petit considerable. Le premier de ces presens n'estoit qu'vn salut, & vn honneur qu'ils rendoient à Monsieur nostre Gouuerneur, & à tous nos François. Le second, vne priere d'ouurir les magazins pour le commerce. Le troisiéme, vne supplication de diminuer le prix des marchandises. Le quatriéme, & le cinquiéme, vne action de graces, de ce qu'on prenoit la peine de les aller instruire dans leur pays parmy tant de dangers, au trauers de tant d'ennemis, qui ne menacent que de feu & de flammes. Ils faisoient deux presens pour ce sujet: dautant, disoient-ils, que la chose estoit bien d'vne autre importance, que tout ce qui est sur la terre. Ils nous coniuroient de perseuerer constamment, faisant voir que le pays auoit de grandes affections pour

vne doctrine, qui promettoit vne vie aussi douce en ses delices que longue en sa durée.

Monsieur le Cheualier de Montmagny leur fit aussi des presens reciproques, vn entr'autres pour raffermir les esprits du pays, ébranlez pour le meurtre commis en la personne d'vn François. Les Hurons donnerent milles iniures aux meurtriers, si bien que Monsieur de Montmagny voyant qu'ils improuuoient ce forfait pour lequel ils auoient satisfait selon les loix de leur pays, il leur tesmoigna par ce present, que ce mort estoit resuscité dans son esprit; Il fit vn autre present pour les inuiter fortement à tenir la parole qu'ils auoient donnée, d'entendre volontiers les Predicateurs de l'Euangile. C'est chose estrange que les hômes ne se rendent à Dieu pour l'ordinaire que par des fleaux, depuis que les pestes, les guerres & les famines se sont iettez sur ces peuples, on a reconnu les predestinez d'auec les reprouuez: ceux-cy sont morts comme des bestes, les autres ont pressé d'estre faits enfans de Dieu, & vn grand nombre sont montez dans les Cieux.

Enfin toutes les affaires estât terminées, ces bonnes gens remonterent dans leurs

petits nauires d'écorces, emmenans auec eux outre le Pere Bressany quatre autres Peres de nostre Compagnie, & vn de nos Freres; sçauoir est le Pere Gabriel Lalemant, le P. Iacques Bonin, le P. Adrian Greslon, le P. Adrian d'Aran, & nostre F. Nicolas Noirclair, accompagnez de 25. ou 30. François. C'est vne grande benediction de voir le courage & le zele de ces bons Peres, le sang & la mort de ceux qui les ont precedez les animent, leur ioye paroissoit si grãde sur leurs visages, qu'on eust dit qu'ils s'en alloient tous prendre possession d'vne Couronne, & d'vn Empire; & ce qui me semble encore plus estonnant, c'est que dans ces rencontres il se trouue de ieunes gens qui portez par l'exemple de ces bõs Peres veulent entrer dans les mesmes risques, protestãs que l'amour du salut des ames, & nõ pas l'espoir d'vn lucre passager leur fait entreprendre vn voyage si long, si rude & si dangereux.

Nous auons appris depuis leur depart que cette petite armée de Hurons se trouuant vers la pointe de l'Isle de Montreal, s'estoit diuisée; les vns voulans passer par l'habitation des François qui sont dans cette Isle, comme ils l'auoient promis à Monsieur nostre Gouuerneur; les autres

voulans prendre l'autre costé pour estre le plus court, le plus facile, & le moins dangereux. Nous craignõs fort que cette separation ne soit cause de leur mal-heur: car les Hiroquois irritez par leur perte, ne se tiendront pas en repos, il leur sera facile de perdre ces pauures gens, s'ils les trouuent débandez: Ie prie Nostre Seigneur qu'il soit leur guide dans le destour des chemins, leur appuy dans les fatigues, & leur bras & leur force dãs les combats.

---

*De quelques bonnes actions & de quelques bons sentimens des Sauuages Chrestiens.*

## CHAPITRE IV.

IL y a quelque temps qu'vn Sauuage des nations plus hautes ayant esté baptizé en danger de mort, receut de la main de Dieu la vie du corps & la vie de l'ame, quasi tout ensemble: mais s'estant écarté du lieu où il deuoit prendre vne instruction plus particuliere & plus à loisir, il s'oublia bien fort de son deuoir, si bien que nous estant venu voir derechef il parut en assez mauuaise posture, mais la veuë des bons Chrestiens le toucha, & luy donna quelque enuie d'entrer en l'Eglise, dõt

luy-mesme se iugeoit fort indigne: vn bon Chrestien le voyant tout pensif luy dit, suis moy, & fais ce que tu me veras faire. Presente à Dieu la mesme priere que ie luy feray, là-dessus se iettant à genoux sur l'entrée de la Chapelle, qui estoit toute remplie de monde, il baisa plusieurs fois la terre demandant publiquement pardon à Dieu, & suppliant l'assemblée de ioindre leurs prieres auec les siennes pour obtenir la remission de ses offenses, & de celles de son camarade, auquel comme il le vid prosterné par terre, il addressa ces paroles: parle dans ton cœur, & reconnoist que tu n'es pas digne de baiser ny marcher sur la terre de cette maison. Fais toy ce reproche à toy mesme, & dis au profond de ton ame ; Ie suis vn vermisseau rampant dessus la terre qui ne merite pas que les hommes pensent à moy. Oseroy-ie donc me presenter deuant Dieu? mais puis qu'il est bon, & que i'ay regret de mes malices, il aura compassion de moy. Voila vne leçon bien preignante. Le bon fut dans cë rencontre, qu'vn Sauuage estranger amy du penitent voyant son camarade en cette posture crût qu'il estoit obligé de s'humilier aussi bien que les autres : cecy n'est

qu'vn

qu'vn petit eschantillon de ce qui se passe de temps en temps. Cette ferueur n'estant ny commandée ny contrainte, est loüable à l'occasion des Payens qui attribueroient au corps de l'Eglise les deffauts des membres ; mais parlons d'autres choses.

Vn Pere de nostre Compagnie arriué depuis vn an en ces contrées, escrit des trois Riuieres à Quebec, en ces termes: Ie voudrois pouuoir refermer icy vn eschātillon de la cōsolatiō que ie ressens actuellemēt voyant dans nostre habitation vne assemblée des cinq ou six principales natiōs de ce nouueau monde quasi tous Chrestiens chanter chacun en sa langue les loüanges du grand Maistre des Sauuages & de ceux qui ne le sont pas. I'ay leu & releu autresfois les Relations sur ce sujet, & tousiours auec admiratiō & auec satisfaction, mais donnez moy la liberté de vous dire que i'ay commencé à les moins estimer, tant les copies approchent peu de leur original, c'est vn des spectacles qui se conçoiuent mieux qui ne se descriuent.

Vn autre dit qu'il a pris vn souuerain plaisir dans vn combat, ou dans vne emulation qui s'est fait entre plusieurs Sauuages. Quantité d'estrangers estans venus à

S.Ioseph, faisoient parade de leurs chansons de guerre, on entẽdoit tous les iours leurs cabanes retentir de leurs voix, qui ne paroissoient respirer que Mars, & que ses armes: les Chrestiens voulans abaisser l'orgueil de ces fanfarons, se mirent à entonner leurs airs & leurs cantiques spirituels, auec tant de grace & tant de deuotion, qu'ils me charmoient, dit le Pere, & quoy qu'ils les reïterassent assez souuent, ils me paroissoient tous les iours plus beaux. Il ne faut pas attendre beaucoup de suite en ce Chapitre, les bõs sentimens ont plus d'amour que de Retorique.

Vn bon Neophyte s'estãt rencontré bien loin dans les bois auec vn mélange de Chrestiens & de Payens, les inuitoit tous les iours de venir aux prieres qu'il faisoit publiquemẽt en sa cabane, les auertissant des iours de Feste, pour les solenniser d'vne façon plus particuliere que les autres iours, recitãt tous ensemble leurs prieres, chantans des cantiques & disans leurs chapelets en vne cabane destinée pour cela, prestãt l'oreille aux anciens qui voudroient discourir en faueur de la Foy. Ce bon homme voyant que quelques-vns moins feruens ne l'escoutoiẽt qu'à demy,

leur disoit nettement leurs veritez: quand vous serez à S. Ioseph vous irez aux prieres comme les autres, on vous croira bien feruent & on sera trompé, à qui est-ce que vous croyez? est-ce à Dieu ou aux Peres qui nous enseignent? si vous croyez en Dieu, pourquoy ne le priez vous pas aussi bien parmy les arbres que parmy les hommes? C'est Dieu qui a fait les arbres aussi bien que les hōmes, il est par tout. Si vous croyez seulement aux hommes, vous n'irez pas au Ciel. Ces Peres sont des hommes comme nous, ils ne nous disent pas croyez en nous, mais ils nous disent croyez en Dieu, ils ne sont que des Interpretes, ils sont semblables à des gens qui racontent de veritables nouuelles.

Dans ces entrefaites, vn Payen s'estant glissé la nuit en la cabane de ce bon Neophyte pour rechercher vne fille ou vne femme selon leur ancienne coustume, cét homme vrayement Chrestien, le reprit auec vne liberté, & auec vn zele Apostolique; le Payen n'osant luy faire aucun mal, pource qu'il est homme d'authorité, se donna soy-mesme, par vne rage & par vne ie ne sçay quelle phrenesie, vn coup de couteau dans la cuisse, nostre Neophy-

te voyant le sang couler en abondance, luy dit : quoy donc mes paroles sont-elles changées en vn couteau? Adieu, ie m'en vay, ie voy bien que si ie vous parlois plus long-temps mes paroles deuiendroient vne espée qui vous tueroit ; & là-dessus il plie bagage & s'en va chasser en vn autre endroit, où sa femme & sa fille tomberent malades, luy qui portoit tousiours de l'eau benite auec soy, en donna vn petit à boire à sa femme, & en forma le signe de la Croix, sur le front & sur la poitrine de sa petite fille, leur disant portez vostre cœur à Dieu, & luy dites, guery moy, si tu me veux guerir, tu peu tout, si tu dis de moy, qu'elle guerise, ie gueriray. Si tu ne veux pas me guerir, suis ta pensée, ie ne crois pas en toy pour rauoir la santé. Ie me mis à genoux aupres d'elle, adioutoit-il, & ie dy à celuy qui a tout fait, elles sont malades, tu les vois bien, fais tout ce que tu voudras faire, si tu dis qu'elles guerissent, tu me feras plaisir. Si tu ne dis mot, ie ne diray que ces deux paroles, mene les au Ciel. Ie ne sçay pas, faisoit-il, ce que pense celuy qui a tout fait, mais ie sçay bien que l'vne guerit soudainement, & l'autre se porta mieux : aussi-tost, & incontinent

apres recouura sa pleine santé. Dieu s'entretient volontiers auec les simples.

Ce bon homme voulant retourner ce Printemps en la residence de S. Ioseph, quelques Sorciers, ou plustost quelques Charlatans de Gaspé, luy dirēt qu'il periroit dans les glaces, en effet la grande riuiere en charioit vn si grād nōbre qu'elle en paroissoit quasi toute couuerte : mais si tu veux, luy dirent ces Iongleurs, nous escarterons les glaces, inuoquons nostre Demon, par nos chants & par nos tambours. Vous estes bien trompez, leur respondit-il, le Demon a-il fait les glaces, pour en disposer ? ie m'en vay prier celuy qui les a fait tout deuant vous, & se mettant à genoux, il profere ces paroles, toy qui est bon, & qui a tout fait, tu determine de ces glaces aussi bien que de tout autre chose ; ce n'est point le meschant Manitou qui en determine, c'est toy qui est tout puissant, si tu veux que nous partions demain prend ces pensées que les glaces s'en aillent, & il n'y en aura plus : si tu ne veux pas que nous partions, nous dirons, il est le maistre, ne partons pas. Le lendemain, chose à la verité bien remarquable, soit que les glaces qu'on voyoit ce iour là,

fussent les dernieres, ou que Dieu par sa bonté, les eust destournées à l'autre bord de ce grand Fleuue : quoy que s'en soit, la riuiere parut toute libre, & nostre Chrestien se mocqua des Sorciers. Hé bien, disoit-il, vos chans & vos Manitous, sont-ils maistres des glaces ? parts si tu veux, luy repliquent-ils, mais si tu parts tu es perdu, car il en reuiendra d'autres, qui t'abismeront. Celuy qui les a destournées, respond-il, a-il perdu sa puissance ? ne peut-il pas empescher leur retour ? ils partirent, & enfin arriuerent à bon port.

Vne ieune fille aagée de 17. ou 18. ans, recherchée de quantité de personnes, pource qu'elle auoit le corps & l'esprit fort bien fait, tomba griefuement malade, se voyant en danger de mort, elle fit cette priere à Nostre Seigneur. Ie suis bien aise d'estre malade & de mourir deuant que d'auoir esté mariée, c'est toy que i'aime, ie n'aime pas les hommes. Determine de moy comme tu voudras, ie te remercie de ce que ie suis malade, & de ce que ie souffre, & de ce que ie mourray : car tu le veux, & i'en suis bien contente, la Vierge me presentera à toy apres ma mort. Quelque langueur qu'eust cette pauure enfant, elle se dressoit

plusieurs fois le iour en son seant pour offrir à Dieu ses prieres, & pour reciter son chapelet. Souuent on entendoit sortir ces paroles de sa bouche, ny la mort ny les maladies, ny les souffrances ne m'affligent point, mais ie suis triste de ce que ie ne puis aller en la maisõ de prieres auec les autres, n'auray-ie point cette consolation deuant mon trépas, d'y entrer pour receuoir celuy que ie verray bien-tost au Ciel? Elle auoit vn si grand soin de la pureté de son ame, qu'elle demandoit à se confesser tous les iours. Celuy qui l'a plus particulierement assistée, dit que iamais elle n'a commis aucune faute mortelle, que son cœur estoit veritablement innocent, elle ne prenoit plaisir qu'au discours de l'Eternité: quelque peu de temps deuant sa mort ayant receu tous les Sacremens de l'Eglise, elle fut tourmentée de deux ou trois conuulsions tres-violentes: puis reuenant à soy, elle s'adressa au Pere qui la veilloit & qui prioit aupres d'elle. Adieu mon Pere, luy dit-elle, d'vn iugement & d'vne parole aussi ferme que iamais. Adieu, vos prieres sont exaucées, retirez vous quand il vous plaira, voila Iesus mon Epoux qui m'emmene dans le Ciel, & là-dessus elle expira. La chair &

le ſang ne luy auoit pas donné ces ſentimens: car elle eſtoit fille d'vn tres-mauuais pere, que Dieu auoit exterminé de la terre par vn chaſtiment public, quelle rage à ce mauuais homme de voir du milieu des flammes ſon enfant au milieu de la gloire qu'il a perduë pour s'eſtre touſiours bandé contre la Foy & contre la verité, dont il auoit vne grande connoiſſance.

Les Religieuſes de l'Hoſpital qui ont touſiours eu quelques malades François, ont auſſi nourry tout l'hyuer vne petite cabane de Sauuages qui nous ont bien donné de l'edification: ces bonnes Meres ne manquoient point auec leur ferueur accouſtumée de les faire prier Dieu tous les iours en leur langue, faiſans la charité des deux mains & pour le corps & pour l'ame: ie me ſouuiens, qu'allant viſiter ces pauures gens, vne femme diſoit de temps en temps, mais mon Pere qui eſt au Ciel me pardõnera-il mes offenſes, ie me haïs moy-meſme, ie voudrois qu'on me deſchirât de ce que ie l'ay faſché. Ie ſuis ſouuent triſte, diſoit vne autre de ce que ie n'ay point d'eſprit, ie ne ſçaurois retenir les prieres qu'on nous fait faire tous les iours: quand on demãdoit à quelqu'vn d'eux s'il y auoit

long-temps qu'il ne s'estoit confessé, s'il auoit passé quinze iours sans le faire, il se plaignoit disant qu'on ne l'escoutoit pas assez souuent: il faut aduoüer que si les Hiroquois n'éloignoient point nos Neophytes de nos habitations, & si les estrangers ne se venoiēt point mesler auec eux, qu'on auroit des ames choisies pour leur candeur & pour leur simplicité. Le Capitaine de Tadoussac estant malade à S. Ioseph, fit paroistre que Dieu triomphe au milieu de la barbarie: le Pere qui a soin des Sauuages l'allant visiter, il luy dit: mon Pere, toute mon esperance est en Iesus: voila ce que ie luy dit fort souuēt, tu sçay tout, tu connois tout, me voila, dispose de moy. Estant porté à l'Hospital, le Pere luy tesmoignant vn grand desir qu'il retourna en santé, il luy dit monstrant vn Crucifix, qu'il auoit fait mettre deuant ses yeux: voila celuy qui determine, il le faut laisser faire: le lendemain il tesmoigna par quelques paroles qu'il eut bien voulu retourner en santé; mais voyāt que ce desir croissoit, il se douta que le Demon le vouloit tromper, il se cōfessa deux fois ce iour-là recherchant ses plus petites fautes auec autant de lumiere qu'en pourroit auoir vn Religieux; puis s'adressant au

Pere luy dit vn iour deuant sa mort, asseurement i'ay veu vn Demon, cela m'a espouuanté : mais ie luy ay dit, que ie croyois en celuy qui a tout fait que pour luy ie le mesprisois, il a disparu tout à coup, i'ay aussi esté troublé par quelques songes : mais ie me suis souuenu que ceux qui croyoient en Dieu ne croyoient plus en leurs songes, me voila pour le present dans vne grande paix, ie voy bien que celuy qui a tout fait veut que i'aille auec luy i'en suis content, c'est à luy d'en determiner. Tesmoigne aux Sauuages qui sont allez en guerre que ie suis fort aise d'aller au Ciel, c'est chose estrange que des hommes éleuez dans la barbarie meurent auec vne si grande confiance, qu'on diroit qu'ils voyent de leurs yeux le bien qu'ils vont posseder : on le fit prier Dieu pour Madame la Fondatrice de cét Hospital, ce qu'il fit les mains ioinctes & les yeux éleuez au Ciel dans vne posture qui faisoit voir qu'il estoit touché : ces bonnes gens ne philosophent point tant que nos Europeans, quand ils ont vne fois receu la Foy, & qu'ils croyent en suite que celuy qui obeïra aux volontez de Dieu sera sauué, & que s'il commet quelque offense elle luy sera pardonnée s'il est vraye-

ment contrit & confeſſé, ils s'attendent que Dieu fera infailliblemẽt de ſon coſté ce qu'il a promis,& en verité ils ont raiſon. Ie feray icy mention, pour concluſion de ce Chapitre, d'vne ceremonie des Sauuages qui nous a donné de la conſolation: car ils commencent de donner vn habit tout Chreſtien aux façons de faire indifferentes qu'ils ont tirées de leurs parens infideles. On a veu ſouuent dans les Relations precedentes que c'eſtoit la couſtume des Sauuages de reſuſciter les morts qui eſtoiẽt parmy eux ou gens de conſideration, ou qu'ils aymoient beaucoup pendant leur vie, cela ſe fait encor afin que les orphelins ne ſoient pas delaiſſez. Car celuy à qui on donne le nom de leur pere, ſe charge des enfans. Vn Capitaine Chreſtien de S. Ioſeph, voulant reſuſciter vn ſien parent fit vn feſtin, où ſe trouuerent enuiron 50. conuiez. C'eſt par parenteſe dans les feſtins & par des preſens qu'ils font la pluſpart de leurs affaires. Tout le mõde ayant pris ſa place qui eſt la premiere qu'il rencontre, ce Capitaine harangua en ces termes; ſi ie n'eſtois Chreſtien, & ſi ie n'auois la creance que nous deuons tous reſuſciter, i'aurois bien ſujet de m'attriſter dans la

perte que ie fis l'an passé de mon nepueu, sa mort affligeroit mon cœur, mais puis que la vie ne nous est ostée que pour nous estre renduë, puis que nous deuons nous reuoir & nous rencõtrer derechef, ce n'est pas vne mort, c'est vne absence, & par consequent ie prend cette resurrection que ie fais de mon nepueu pour marque de la veritable resurrection que nous attendons. C'est donc vn tel que i'adopte pour mon nepueu, & qui me fera souuenir que mon nepueu n'est pas mort. Là-dessus il fit vn beau present au nouuel adopté, lequel repartit fort à propos. Ce present qui me fait souuenir de l'article de nostre creance sur lequel est fondé la Foy de nostre resurrection, me remet aussi en memoire que ie suis Chrestien : ie le suis en effet, & ie tiens auec vous & auec tous ceux qui sont baptisez, qu'il ne faut point s'attrister de la mort de ceux qui doiuent reuiure vne autrefois, & partant resioüyssons nous, non pas du portraict de la resurrectiõ que nous exprimons par nostre ceremonie, mais de la veritable resurrection que nous attendons : apres les harangues il fallut chanter selon leur coustume, l'vn des plus considerables éleuant sa voix chanta vn de leurs

aîrs, dont voicy les paroles : celuy qui me doit resusciter, c'est celuy qui me console: voila toute sa chanson composée de diuers tons sur lesquels il appliquoit tousiours les mesmes paroles. Dieu vueille qu'ils changent ainsi d'eux-mesmes leurs anciennes coustumes, en des actions plaines de deuotion & de pieté.

---

## *Continuation du mesme sujet.*

### CHAPITRE V.

VN Capitaine Sauuage abordant vn Pere de nostre Compagnie, luy dit: ie te prie mon Pere de venir auec moy en la maison des filles vierges, qui enseignẽt nos enfans: le Pere lu respondit que ces bonnes filles l'entendroient, & qu'il n'auoit pas besoin d'interprete: ie leur veux, repartit il, cõmuniquer vne affaire d'importance. Comme ils estoient tous deux au parloir auec la Mere Superieure de ce petit Seminaire, ce bon Neophite tira vne petite croix de cuiure, qui se pouuoit ouurir & fermer, & leur dit, tout ce qui est sur la terre, n'est rien, ce qui regarde le Ciel est de prix & de valeur. Cette petite croix voudroit bien cõtenir vne parcelle

des os sacrez qu'on honore sur les Autels, dont les ames sont en Paradis : iugez tous deux si ie suis digne d'en porter, c'est vn grand affaire, il n'en sera que ce que vous aurez determiné. La Superieure bien edifiée de cette pieté, luy accorda sa demande, dont ce bon Neophite se sentoit autant obligé comme s'il eut fait rencontre d'vn grand thresor.

Ces bonnes Meres sont extremement charitables, les difficultez du pays ne les estonnent point, leur Seminaire ne refuse aucune Françoise ny aucune fille Sauuage, l'aumosne se fait chez elles en tout temps, leur cœur est plus grand que leurs biens. Les pensionaires en France ne greuent point les Monasteres où elles sont instruites, ce n'est pas de mesme en Canadas, il faut non seulement nourrir & instruire les petites seminaristes, mais il les faut habiller, & à leur depart leur faire de bonnes aumosnes, & souuent encor à leurs parens, tant ils sont pauures. Il n'y a pas long-temps, qu'vne petite Huronne sortant de cette sainte & charitable maison, pour estre reconduite en son pays, ces bonnes Meres non seulement l'habillerent de pied en cap, mais ils firent encor

des presens à ses parons, pour marque du contentement que cét enfant leur auoit donné. Ce n'est pas tout, il fallut fournir de viures pour elle & pour ceux qui la venoient querir : en vn mot, vous diriez qu'elles feroient volontiers tous les frais necessaires pour les mener & pour les conduire iusques en Paradis.

Vne autre Seminariste Algonquine, ayant esté nourrie, éleuée & entretenuë plusieurs années dedans ce Seminaire, ces bonnes Meres luy ont donné ses petits meubles pour son mariage, & leur charité passant au delà des mers, a obtenu son mariage d'vne Dame de merite, dont la pieté est peut-estre desia recompensée au centuple dessus la terre, & le sera vn iour dedans les Cieux. C'est vrayement rechercher la gloire de Nostre Seigneur, de pouruoir aux necessitez d'autruy, dans les besoins d'vne maison incommodée.

Elles nourrissoient vn Huron, dont la vertu a rauy tous ceux qui le cõnoissoient, quelque froid qu'il fit pendant tout l'hyuer il ne manquoit iamais de passer au trauers des neiges & des glaces, pour venir entendre vne Messe à la paroisse deuant le iour, nonobstant qu'il se trouuast par

apres à celle qui se dit tous les iours dans l'Eglise de ces bonnes Meres: cét homme passoit tous les iours vn temps si notable à genoux, que les François en demeuroient estonnez, & edifiez, il ne sçauoit que c'estoit de se mettre en colere, ses plus grãds mescontentemens estoient fondez sur ce qu'on ne luy parloit pas assez long-temps à son gré des veritez Eternelles: il est retourné cette année en son pays, nous esperons que sa ferueur profitera à ses compatriotes.

Quelques Sauuages s'accusoient vn iour d'auoir le cœur tout remply de malice, le Pere qui les escoutoit leur demanda si cette malice faisoit vn long seiour dedans leurs ames: non pas respondent-ils, mais cependãt elle ne laisse pas d'y entrer; mais encor, poursuit le Pere, que faites vous, quand vn si mauuais hoste vous viens visiter? pour moy, disoit l'vn, quand ie sens que la colere vient eschauffer mon cœur, ie dis à mon ame, ceux qui prient & qui croyent ne se mettent point en colere, & aussi-tost ce feu s'amortist, & quelquefois il s'esteint tout à coup. Ie suis plus meschant, disoit son compagnon; car il me vient des pensées de haine, des pensées sales,

sales, qui gastent tout mon cœur; mais que fais-tu dans ce rencontre, dit le Pere, i'ay peur, respondit-il, & ie me mets à prier Dieu, & tout cela s'en va, le saint Esprit est vn grand Maistre, il en fait plus en vn moment, quand il luy plaist, que les Docteurs en cent ans.

Si ie dis que des ieunes hommes sollicitez par de mauuaises creatures ont fait triompher la grace de la nature, i'vseray de redites, quoy que la chose soit toute nouuelle.

Vne personne malade au milieu de ces bois, se trouua dans des angoisses & dans des presses qui la iettoient à deux doigts du desespoir. Son pauure corps abattu voulant sommeiller, son ame apperceut vn Pere, qui s'approchant d'elle, l'instruisit sur le bon-heur des souffrances, & sur la cruauté de cette miserable vie, cette pauure creature fut si consolée, & si remplie de courage en vn instant, qu'elle deffioit toutes les afflictions de la terre & de l'Enfer.

Vn Capitaine Sauuage voyāt qu'vn ieune hōme sembloit mépriser les aduis d'vn Pere, sçais-tu bien que ce n'est point la crainte de la mort, ny le desir de la vie, ny

l'esperance d'aucun bien de la terre qui m'a fait embrasser la priere? depuis que i'ay la Foy, ie ne crains plus rien. Apprends donc que i'ay parlé au Capitaine des François, & que ie l'ay supplié de bannir tous ceux qui resistent à la verité, ou qui la quittent. Parle maintenant? que fais-tu? quel est ton dessein? c'est ton cœur & ta bouche qui te rendront coupable ou innocent? qui te retiendront, ou qui te chasseront d'icy?

Le mesme entrant dans vne cabane où il y auoit plusieurs Payens, leur fit ce petit discours; mais encor qui vous empesche d'ouurir les yeux à la verité? vos oreilles ne sont-elles pas percées? ce qu'on dit est-il si monstrueux qu'il n'y puisse entrer? si la priere est bonne que ne l'embrassez-vous? ie vois bien ce qui vous arreste. Vous craignez qu'apres vostre Baptesme, vous ne tombiez dans quelque yurognerie, si vous trouuez de la boisson? mais est-il possible que la seule pensée des dommages que ces boissons nous causent, ne vous puisse empescher d'en gouster? tenez ferme, vous surmonterez ce demon des estourdis & des fous.

Vn Nipisirinien se fit Predicateur au-

pres d'vn Capitaine de sa nation nouuellement arriué à S. Ioseph : comme il eut apperceu que ce Capitaine prestoit l'oreille aux discours que luy tenoit vn de nos Peres, il luy dit apres que le Pere fut sorty de sa cabane : ces gens sont admirables, ils quittent leur pays, & s'en viennent du bout du monde pour nous apprendre le chemin du Ciel, iamais ils ne demandent rien, mais ils donnent, & par tout où ils sont, ils font la mesme chose, ce que l'vn l'enseigne l'autre l'enseigne, pour moy i'ay trouué leur doctrine si iuste & si raisonnable, que ie l'ay embrassée, ie les ayme, & ie les honore comme mes plus proches parens. Ce bon Neophyte iettoit dans cette ame, la premiere couche sur laquelle on a depuis tiré de beaux portraits.

Vn autre Abnaquiois de nation, se trouuant aupres d'vn Ethechemin fort malade, voyant que ses camarades auoiēt quelque dessein de le chanter & de le souffler à leur mode, luy dit : mon cher amy, c'est en vain que tu auras recours aux sorceleries, ou plustost aux badineries de ton pays, le Dieu que les Chrestiens honorent, t'a creé, luy seul te peut

guerir. Ces paroles dites en son temps, le toucherent si bien que ses gens le voulans medicamenter à leur façon, c'est à dire par des cris & par des tintamarres, dont ils se seruent pour chasser le demon qui fait mourir les hommes, iamais le malade n'y voulut obeïr; c'est à celuy qu'on adore en ce lieu cy, qu'il faut auoir recours, disoit-il, le demon ne me sçauroit guerir, ses parens s'addresserent à nos Peres, & leur dirent, nous vous abandonnons nostre pauure camarade, vous connoissez celuy qui a tout fait, dites luy qu'il le guerisse, & l'asseurez que nous croirons en luy. Ie ne sçay pas si ces pauures abandonnez tiendront leur parole en leur pays, mais ie sçay bien que Dieu a guery leur compatriote contre leur attente.

Vn François allant de Quebec à Saint Ioseph, apperceut de loin vn Sauuage, qui le deuançoit, c'estoit vn Chrestien, qui ne pensoit estre veu que de l'œil, duquel on ne se peut cacher, il leuoit les yeux au Ciel, s'entretenant auec Dieu, tenant son chapelet en main, & se mettant à genoux auec vne deuotion qui penetrois non seulement le cœur du Fran-

çois, mais qui ſans doute gagnoit celuy qui ne peut reſiſter à l'amour.

Il n'eſt pas iuſques aux enfans qu'ils ne teſmoignent par fois quelques ſentimens de deuotion, vn petit garçon aagé de 8. à 9. ans, a dit pluſieurs fois ces paroles à ſa mere voyant qu'elle ne preſſoit point ſon baptesme. Ma mere, cela n'eſt pas biẽ que vous ne ſoyez pas baptiſée, elle ira au feu ma mere dit mon cœur, & là-deſſus ie ſuis triſte, cette femme racontoit cela de ſon fils, adiouſtant qu'elle ne pouuoit ſçauoir où il auoit appris toutes les prieres qu'il recitoit tous les matins & tous les ſoirs, ſans que perſonne luy commandaſt. Le pauure petit ramaſſant par fois des fleurs auec ſon camarade, les venoit preſenter à vn de nos Peres pour eſtre miſes deſſus l'Autel. Le Pere agreant cette petite deuotion, les faiſoit entrer dans l'Egliſe où ces petits Anges offroient & leurs prieres & leur preſent à Noſtre Seigneur.

Vne petite Seminariſte des Meres Vrſulines, preſſant fort qu'on la fit communier deuant que d'eſtre renduë à ſes parens, prit en cachete vn petit *Agnus* appartenant à l'vne de ſes compagnes, ſa maiſtreſſe l'ayant ſurpriſe la tança ; vous eſtes

indigne de la communion, luy dit-elle, allez, confessez vous, vous deuriez ieusner pour vn si gros peché: cette pauure enfant l'ayant fait contre l'attente de sa bonne maistresse, luy vint dire, i'ay fait ce que vous m'auiez ordonné, que faut-il faire encore afin que ie ne sois point priuée de la communion. Ce n'est pas vn petit courage à vn enfant de ieusner, & notammẽt à vn enfant Sauuage, qui tient de ses parens, lesquels ont autant de pante au manger que les yurongnes au boire.

Les enfans des Sauuages sont de petits singes, aussi bien que les enfans de l'Europe, ils imitent tout ce qu'ils voyent faire. Il est croyable que depuis que les fondemens de ce nouueau monde sont iettez, ils n'auoient iamais representé aucune procession, mais comme ils en voyent de temps en temps, ils ont commencé d'en faire à leur mode: il y a peu de iours qu'vne bande de ces petits innocens fut veuë marcher en ordre, l'vn portoit vne Croix, l'autre portoit vne banniere, d'autres des chandeliers faits à la Sauuage ou à la naturelle, quelques-vns chantoient & d'autres suiuoient deux à deux, comme ils auoient veu faire, tout cela nous apprend

que le Christianisme se fonde, & s'establit parmy ces peuples. Les Hiroquois gastent tout, ils escarrent les oüailles de leur bercail, ils les éloignent de leurs Pasteurs, ils les bãnissent de leur petite Eglise, en vn mot ce fleau est bien rude. Dieu soit beny en tout temps & en tous lieux, il se faut soumettre à ses ordres, il permet que son Eglise soit affligée: mais il voudroit bien que ceux qui ont le pouuoir de la secourir leuassent l'estendard pour sa gloire. Changeons de propos.

On demanda à vn ieune Sauuage, qui parloit de la grande perfidie des Hiroquois, & de l'horrible carnage qu'ils ont fait de ceux de sa nation, quel sentiment il auoit de ces mal-heureux. Ie prie souuent Dieu pour eux, respondit-il, & ie dis dans mon cœur, ie voudrois qu'ils fussent baptisez, ils auroient de l'esprit, ils iroient au Ciel: voila mon sentiment. Ces pensées ne sont pas communes à tous les Sauuages, ils sont vindicatifs au dernier point enuers leurs ennemis, aussi est-il vray, qu'il n'est pas possible de les aimer hors de Dieu.

Ce Sauuage a bien monstré qu'vn esprit plus puissant que celuy du monde, &

de la chair residoit en son cœur. Puisque nous pouuons, disoit-il, témoigner à Nostre Seigneur l'amour & l'honneur que nous luy portons par nos souffrances, il me semble que c'est vne chose bonne de souffrir, & souuent mon ame en a des desirs. Le Pere qui a soin de sa conscience venant de voir vn malade, luy dit vn iour, ie suis triste voyant cette personne que i'ayme, & que tu ayme aussi, souffrir si rudement, & si long-temps. Et moy, repart ce Sauuage, ie m'en resioüy, ne m'as-tu pas enseigné, adiousta-il, que ceux qui souffrent sont aymez de Dieu? pourquoy donc s'affliger d'estre aymé de celuy qui est tant aymable. Le Pere luy accorda qu'il auoit raison, & confessa au fond de son cœur que le Sauuage auoit agy par grace, & luy par vn mouuement de compassion naturelle.

Vn ieune garçon voyant que ses gens retournoient de la chasse, s'écria voila qui va bien, ie mangeray auiourd'huy de la viande fraische. Sçais tu bien, luy dit quelqu'vn, que les Chrestiens n'en mangent point auiourd'huy. Tu as raison, respondit-il, non seulement, ie n'en mangeray point, mais ie ne veux pas seule-

ment la regarder. Ayant sceu que les Chrestiens ieusnoient les Quatre Temps & le Caresme, il vouloit à toute force les imiter, on luy respondit qu'il n'auoit point encor l'aage qui porte cette obligation. Si ie n'y suis pas obligé, repart-il, aussi ne m'est-il pas defendu : on luy permit ce qui estoit raisonnable conformément à ses forces & à sa façon de vie. S'estant couché certain iour sans souper, il se leua auec vn grand appetit, l'ayant tesmoigné à quelqu'vn de nos Peres, il luy fit donner du pain, il le prit mais il n'y toucha pas, comme on luy en eut demandé la raison, ie n'ay pas encor fait-il entendu la Messe, oüy, mais on la dira bien tard ? hé bien ie n'en mouray pas pour cela, respondit-il ; estant allé sur le soir visiter quelques Hurons en leur cabane, ils luy presenterent à manger : or comme il ieusnoit, & que d'ailleurs c'est mépriser vn Sauuage de refuser ce qu'il vous donne, il mangea mais si peu qu'il n'outrepassa point ce qu'on peut prendre en vne colation, ses hostes s'en apperceuant luy representerent qu'vn bon courage ne se deuoit pas rendre si tost, que le manger estoit naturel & important à l'homme, à

cela point de repartie, ſinon qu'il ne falloit pas le preſſer de manger dauantage.

Il n'eſt demeuré qu'vn ſeul Sauuage cette année à Montreal, & encor eſtoit-il aueugle; mais en recompenſe il auoit de la vertu pour vingt-cinq : ah ! que ſouuent, diſoit-il, ie benis Dieu de ce qu'il m'a rauy les yeux, ſans cela i'aurois eſté toute ma vie vn orgueilleux, & vn ſuperbe, i'aurois meſpriſé la priere, & les Hiroquois m'auroient mangé.

Comme il auoit pris reſolution de ne point petuner le iour qu'il cõmunieroit, ce qui eſt aſſez difficile à vn Sauuage qui prefere le tabac au boire & au manger, le Pere qui en auoit ſoin luy dit vn iour qu'il le pourroit bien tromper & contreuenir en cachete à ſes reſolutiõs, il repartit fort gentiment, tromperois-ie Dieu ſi ie trompois vn homme? Ce n'eſt pas à toy mon Pere à qui i'ay fait cette promeſſe, c'eſt Dieu qui ne peut eſtre trompé. Et c'eſt pour cela, fit-il, que ie ne vay pas viſiter les ſoldats François le iour que i'ay communié, pource qu'ils m'inuiteroient à petuner.

Le Pere le menant vn iour à l'Hoſpital dans vn temps qu'il neigeoit, & qu'il

faiſoit fort froid, il prit ſon bonnet d'vne main & ſon chapelet d'vne autre, diſons, fit-il au Pere noſtre chapelet, puis que nous ſommes enſemble, cette deuotion attendrit le Pere. Eſtant vne autre fois aupres du Pere qui recitoit ſes Heures Canoniales, il demeura vn aſſez long-temps ſans ſe mouuoir; le Pere ayant bien exercé ſa patience, luy demanda à quoy il auoit appliqué ſon eſprit, pendant tout ce temps-là. Ie me reſioüiſſois en mon cœur, de ce que tu beniſſoit celuy qui a tout fait, mon ame luy diſoit, ie ſuis bien aiſe que ceux qui te connoiſſent te loüent & te reſpectent. Mais quelquesfois ie ſuis ſi triſte de ce que ie l'ay faſché, & de ce que ie ne ſçaurois le loüer, comme vous autres que mon cœur en eſt malade, & mon ame ne ſçait de quel coſté ſe tourner. Il me ſemble par fois qu'vne perſonne me parle au fond du cœur, & cependant elle ne profere aucune parole; m'entends-tu bien, diſoit-il au Pere? conçois-tu bien ce que ie veux dire, lors que i'entends cette parole dans mon cœur, adiouſtoit-il, qui n'eſt pas pourtant vne parole, mon ame eſt toute triſte d'auoir faſché

Dieu, & mes yeux se mettent à pleurer, sans que i'y prenne garde, d'autresfois ie suis tout ioyeux, & mes yeux ne laissent pas de ietter des larmes, cela ne m'arriuoit point deuant mon Baptesme.

Le Pere ne luy voulant pas permettre si souuent la Communion, il s'en plaignoit amoureusement : tu ne sçais pas mon Pere combien mon ame est triste, si tu le sçauois tu luy donnerois ce qu'elle demande. Vn François luy ayant rompu le baston dont il se seruoit pour se conduire, son cœur fut émeu, & il se retira en sa cabane sans mot dire, mais il s'en reuint bien-tost trouuer le Pere. Ie n'ay pas d'esprit, luy fit-il, ie me suis fasché, ie m'en vay à l'Eglise prier pour celuy qui a rompu mon baston. Et toy mon Pere prie pour moy, car ie suis plus coupable que luy. Mais tu me deuois aduertir, quand tu as veu que ie me voulois fascher, ie te prie mon Pere, ne t'en oublie pas vne autre fois. Ce bon garçon s'ennuyant d'estre tout seul de sa nation à Montreal, a voulu descendre aux trois Riuieres, il est croyable qu'il payera en bonne monnoye la petite consolation qu'il espere de ses gens.

Il y a peu de iours qu'vne femme s'estant sauuée du pays des Hiroquois, nous vint dire qu'vn demon la tourmentoit, & qu'on la mit pour quelque temps auec les Vrsulines, qu'elle esperoit trouuer sa deliurance parmy ces bonnes ames. Ie me confesseray & me communieray, elles prieront pour moy, disoit-elle, & ie seray guerie : son regard, tant ses yeux estoient effarez, faisoit peur. Les Meres s'en chargerent auec benediction, au bout de quelques iours cette pauure creature nous vint dire qu'elle estoit toute libre, & que Dieu l'auoit guerie en la maison des vierges. Ie m'en rapporte à ce qui en est.

Nous auons vn malade à S. Ioseph, il sera au Ciel comme nous esperõs, quand on lira ce Chapitre en France. Il faut confesser que Dieu fait des misericordes à qui bon luy semble, cét homme d'vn naturel brusque & violent, a fait quelques escapades depuis sa naissance en l'Eglise. Il nous a tesmoigné que iamais il n'en a fait qu'aussi-tost il n'ait ressenty les effets de la Iustice de Dieu : voicy, dit-il, le dernier coup que i'ay peché, i'ay scandalisé les Chrestiens, i'ay repris mes superstitions anciennes, plustost pour contenter

quelques personnes que pour aucune creance que i'aye en ces badineries, mais Dieu enfin m'a terrassé, il m'a remply de douleurs, depuis les pieds iusques au sommet de la teste; Il luy addresse souuent ces paroles, ô qu'il est raisonnable que ie soufre! ie ne m'en fasche point. Toy qui as tout fait determine du temps, & de la grandeur de mes maux. Ie n'ay qu'vne pensée: i'ay peché, ie veux souffrir. Ne fais qu'vne souffrance des tiennes & des miennes, peijkoutour, peijkoutour, n'en fais qu'vne, n'en fais qu'vne, & tire le payement que ie te dois pour mes offenses. Comme nous luy portasmes le Viatique en sa cabane, & que nous luy donnasmes l'Extreme-Onction, il s'addressa à ses gens, & leur dit, ie n'ay plus de forces pour parler, mais i'ay encor assez de cœur pour pleurer le scandale que ie vous ay donné, ne retenez aucunes pensées de mes mauuais exemples. Ie ne suis pas triste de mes souffrances, mais ie le suis bien fort d'auoir fasché Dieu, & d'auoir esté meschant parmy les hommes. Ie pardonne à ceux qui m'ont pressé de reprendre mes anciennes chansons, dont ie me seruois pour parler

au demon? pardonnez-moy aussi tant de mauuaises paroles, & tant de mauuaises actions que i'ay commises, & dont vous auez connoissance, ie n'en puis plus, la parole me manque, priez Dieu pour moy, mon cœur me dit que i'iray au Ciel, puisque Dieu est bon; Ie me souuiendray de vous autres, mais chassez du milieu de vos cabanes les meschans, de peur qu'ils ne vous peruertissent. Ie ne doute pas que le Ciel ne se resioüisse de la conuersion de cét homme, & que le sein d'Abraham ne soit ouuert à ce pauure Lazare, ou ce pauure Iob couuert de playes & de douleur.

---

## *De quelques autres bonnes actions des Sauuages.*

## CHAPITRE VI.

IE ne fais aucune distinction, entre les Sauuages de saint Ioseph, & les Sauuages des trois Riuieres. Ce n'est pas que les vns & les autres n'ayent de l'affection, pour les lieux, où ils ont choisi leur demeure; mais leurs ennemis les poursuiuent de si pres, qu'ils se iettent comme des pigeons effarez, dans le premier, & le plus asseuré colombier qu'ils

rencontrent; Quelques familles voyans ce debris, s'arresterent aux trois Riuieres auec resolution de viure constamment à la Françoise. Le plus apparent d'entr'eux, dit à l'vn de nos Peres au despart de ses compatriotes; Ie pourrois m'enfuir aussi bien que les autres, & viure comme eux de chasse & de pesche: mais mon ame m'est plus chere que mon corps. Ie vois bien que ie souffriray, & que n'ayant rien que du bled, qu'il me faudra semer & recueillir auec beaucoup de peine, ie meneray vne vie fort maigre; mais il n'importe, pendant que mon corps ieusnera, mon ame s'engressera mangeant le pain de vie, dont ie serois plus long temps priué, si ie m'escartois de vos habitations. Ces bonnes gens ont esté benis en toutes façons, la terre & les forests, & les eaux, leurs ont fourny des viures par dessus leurs attentes, & le Ciel les a comblez de ses richesses. Leur Capitaine dicta le Printemps deux lettres à vn Truchement, pour estre enuoyées à Quebec, à vn Pere de nostre Compagnie, dans lesquelles ce bon Neophyte protestoit, qu'il n'auoit rien tant à cœur que de viure selon les loix, & selon les volontez de son Dieu,

Comme

Comme ils demeurent au milieu des François, il arriua qu'vn ieune homme les allant visiter pendant leur repas, ils luy presenterent vn morceau de chair de castor, celuy-cy le prit & le mãgeast sans donner la benediction, vne femme s'en estant apperceuë, luy dit, si mon petit fils ne prioit pas Dieu deuant que de manger, ie le chastierois, ce François tout honteux, se voulut excuser, mais dans son cœur il se condamnoit soy-mesme.

Vne autrefois vn Pere entrant dans leurs cabanes, trouua vne ieune femme toute esplorée, luy en ayant demandé la raison, mon nepueu fit-elle, est mort, voila le suiet de mes larmes. Quoy dõc, repart le Pere, croyois-tu que son corps fut immortel? ce n'est pas de son corps que ie m'attriste, c'est son ame qui cause mes douleurs & mes regrets, comme il est mort sans confession, ie crains qu'il ne soit dans les enfers. Quitte cette apprehension, & prie pour luy, dit le Pere, car comme il auoit receu le Baptesme, & qu'il craignoit d'offenser celuy qui a tout faict, il est croyable qu'il n'est pas damné, mais qu'il pourroit bien

F

estre en Purgatoire. I'ay bien eu repart-elle, cette pensée, i'ay desia prié pour luy, i'ay recité trois fois mon chappellet, i'ay inuoqué les Saincts qui sont au Ciel, i'ay imploré le secours des petits enfans morts apres leur baptesme, i'ay prié ceux de nostre nation qui sont en Paradis, mais tout cela est peu de chose. Dis-moy, mon Pere, ce que ie puis faire selon ma condition pour le soulagement de cette ame, & ie le feray de bon cœur.

Vn Huron estant descendu à Kebec, & s'en allant à la chasse, fut blessé à la iambe d'vn coup d'arquebuse desbãdé par mesgarde par vn sien compagnon, on le porta aussi-tost à l'hospital, où il fut promptement pensé, mais ce coup estoit si fascheux, qu'il luy fallut coupper la iambe: or comme il vit qu'on luy accordoit le baptesme, pource qu'il estoit en danger de mort, il s'escria, que ce coup est fauorable qui m'ouure les portes de la vie, les Hiroquois, si ie n'eusse point esté blessé, m'auroient peut-estre ietté dans les enfers, & ce coup me porte en Paradis? les Meres le consolant sur l'esperance de recouurer

ſa ſanté, vous faites, leur dit-il, voſtre poſſible, mais ie ſens bien que ie ſuis mort, ie ne crains plus ce paſſage, puis que ie ſuis baptiſé, ie m'en vay au ciel, ou ie prieray pour vous, & pour la perſonne qui vous a faict venir en ce païs icy. Ces bonnes Filles n'oublient pas leur bonne Mere, il n'y entre aucun malade en leur maiſon, il n'en part aucun, qui ne ſoit chargé de prier Dieu pour elle. Ce braue Neophite qui mourut le 18. de Ianuier, ne s'oubliera pas au ciel de la parolle qu'il a donnée ſur terre.

L'Hoſpital a eſté fort chargé cette année, notamment depuis la venuë des vaiſſeaux, il faut confeſſer que ces bonnes Filles, ne ſont iamais plus contẽtes, que lors qu'elles exercent les fonctions de leur Inſtitut par des charitez veritablement heroïques; Si a-il fallu éconduire quelques malades à la venuë des Nauires, le lieu ny leurs forces ne pouuant ſuffir à tout. Mais ne nous éloignons point des Sauuages.

Voicy vne loüange d'autant plus aſſeurée qu'elle eſt ſortie de la bouche d'vn ennemy. Quelqu'vn diſant aux

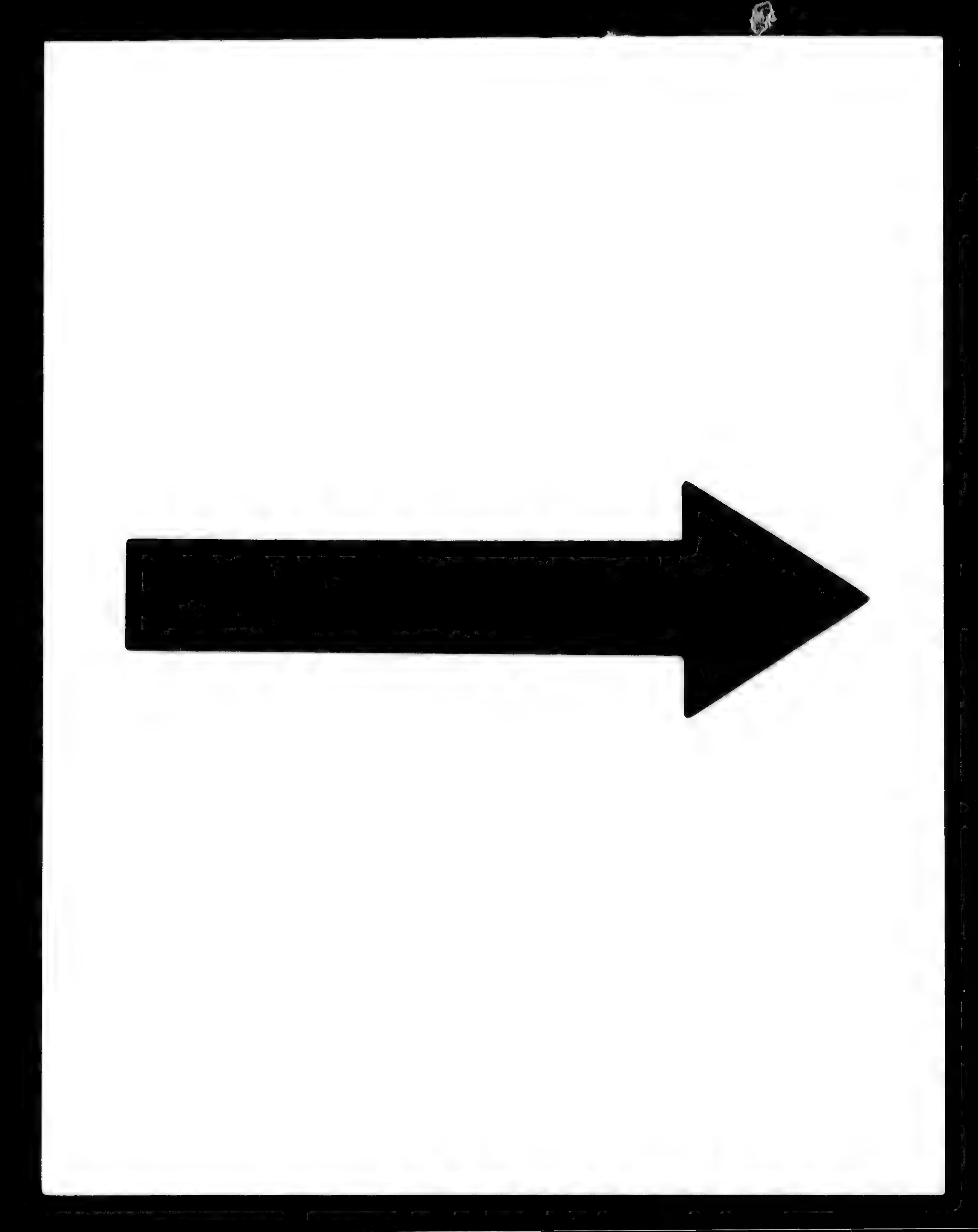
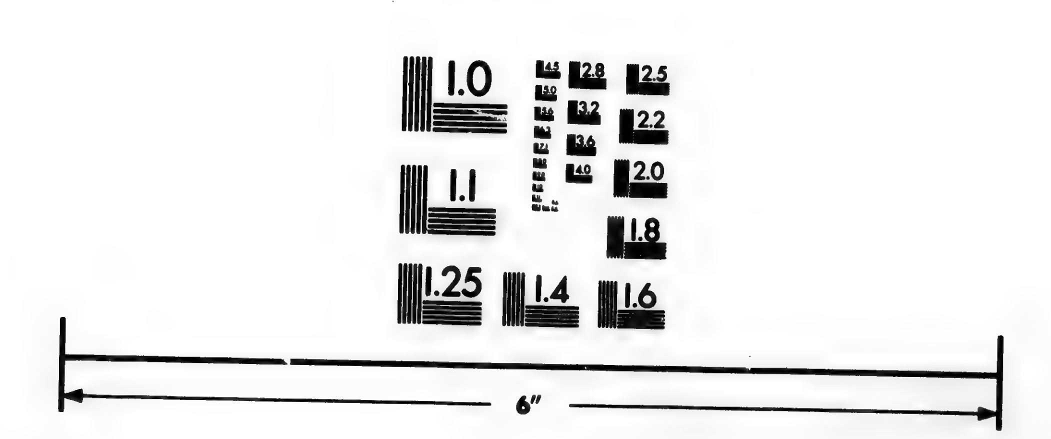


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Hiroquois prisonniers, que si nous ne tirions aucune vengeance de leur perfidie, cela ne prouenoit pas d'vn deffaut de courage, mais d'vn desir que nous auions de leur ouurir les yeux pour l'eternité. Qu'au reste ceux qui cognoissoient Dieu, ne craignēt point la mort, puis qu'elle leur ouure la porte à vne vie bien plus agreable que celle-cy. Tu as raison, dit l'vn des Hiroquois, nous en auons veu l'experience de nos yeux en la personne d'Oudesson, c'est ainsi qu'ils appelloient le Pere Isaac Ioques, & mesme encore en plusieurs Algonquins que nous auons bruslez, ils se moquoient des tourmens & de la mort. Et depuis vn an, nous auons admiré le courage, & la resolution d'vn nommé d'Apmangȣch, c'estoit vn braue Chrestien appellé Bernard en son baptesme. Ie me trouuay, adiouste l'Hiroquois, au combat, où il fut mis à mort. L'vn de mes camarades l'ayant recogneu luy dit, qu'on luy donneroit la vie, s'il se vouloit rendre, comme il estoit d'vne nation alliée des Hiroquois Agneronons, on luy auroit tenu parolle. Mais il respondit d'vne voix forte & d'vn ac-

cent courageux, ie ne puis me rendre à des perfides & à des poltrons qui ne se fient qu'à leur nombre & à leurs surprises. Ie ne veux point de la vie. Si quelqu'vn d'entre vous a du cœur, qu'il auãce, & qu'il donne des preuues de son courage contre moy. Vn de nos guerriers, que nous tenions pour vn Demon part aussi-tost pour luy porter vn coup d'espée: mais Bernard l'ayant esquiué, le transperce en vn moment, & comme il tomboit à rerre, il luy fend la teste d'vne hache d'armes. Nos gens enragez, disoit l'Hiroquois, luy tirerent vn coup de fusil à la cuisse, & le percerent par le costé d'vn coup de fleche, se sentant blessé il s'escrie en langue Hiroquoise, treue, de grace, pour vn moment. Donnez-moy vn petit de loisir, laissez-moy parler à celuy qui a tout fait, ie m'en vay auec luy au Ciel; pour vous autres qui ne le cognoissez pas, vous serez precipitez dans des flammes au fond des abismes. A ces parolles tout le monde fait alte, luy se met à genoux, il éleue ses mains & ses yeux vers le Ciel, parlant hautement, mais en langue Algonquine que nous n'entendiõs

pas, nous estions tous dans l'estonnement, enfin sa priere acheuée, qui dura assez long temps, il nous enuisage d'vn regard asseuré, faites ce que vous voudrez, nous dit il, ie n'ay point de regret de souffrir vne mort qui me donne la vie. Ils le transpercerent de quelques coups d'espées sur la place. Voila de verité vn sainct & genereux courage.

Vn Pere de nostre Compagnie rencontrant vne femme Sauuage fort infirme, qui venoit à la Messe parmy les neiges, lui dit qu'elle ne seroit pas obligée mesme vn iour de Feste, de sortir de sa cabane dans vn temps si rude, & auec vne si grande infirmité: helas, respõdit-elle, n'est-il pas raisonnable, que tant que i'auray vn peu de force, pour me traisner en la maison de priere, ie vienne honorer Dieu: il me reste si peu de vie, que ie ne la sçaurois mieux employer, qu'à seruir vn si bon Maistre: oüy mais, luy dit le Pere, tu augmenteras tellemẽt ta maladie que tu en pourrois bien mourir. I'ay eu autrefois, respondit-elle, de grandes craintes de la mort, mais depuis que i'ay eu cognoissance d'vne vie bien plus heureuse, que

celle que nous menons sur la terre, & que mon ame a esté lauée des eaux du baptesme, i'ay perdu cette apprehension, car il me semble que si i'auois peur de la mort, i'aurois peur d'entrer dans les ioyes de l'autre vie. I'ay cette croyãce & cette attente qu'en obeyssant à Dieu, & en luy demandant pardon de mes offenses, ie le verray au Ciel, Dieu a donné vne grande benedictiõ à cette famille, non seulement cette femme est en santé, mais elle est respectée des François & des Sauuages pour sa grande modestie, & pour sa charité, on regarde son mary comme l'exemple des croyans, tant il est ferme en la Foy.

Ie ne m'estonne point, si ceux qui n'entendent pas les Sauuages, & qui ne sçauroient penetrer dans leur cœur, ne leur portent pas de respect: car en verité ils n'ont aucuns attraits agreables à la nature, ils sont libres & independans au dernier point, ils n'ont ny politesse, ny entretien, ny ciuilité parmy les François, les huilles dont ils se graissent, blessent les narines, & la pauureté de leurs habits & de leurs cabanes choque la veuë. Il n'y a que la pure grace

que Dieu respand sur eux qui les rend aymables; or cette grace n'est ordinairement cogneuë qu'à ceux qui voyent la face de leur interieur, ceux mesmes qui les entendent, ont parfois de la peine à les supporter, tant leurs façons de faire sont esloignées des nostres: mais quand ils prestent l'oreille à leurs Confessions, & à la descharge de leur cœur, ils sentent pour eux des tendresses, & des affections toutes cordiales, voyant l'Esprit de Dieu agir en Pere, en Maistre, en Amy & en Espoux dās des ames qui ne respiroient que la barbarie. L'empressement que nous apportent les Vaisseaux, ne me permettent pas de reuoir ce Chapitre, où i'ay parlé de la maladie d'vn second Iob pour sa patience; il me faut coucher icy quelques sentimens dont Dieu l'a beny à sa mort, cét homme n'estant depuis quelques années aucunement aymé de ses compatriotes se vid delaissé de tout le monde, Au milieu de ses afflictions nous estions quasi seuls qui le visitions, aussi nous disoit-il que nous estions son vnique consolatiō dessus la terre, apres auoir long temps souffert vn Purgatoi-

re aſſez rude , apres auoir enduré en penitent, il entra dans ie ne ſçay quelle angoiſſe amoureuſe, en ſorte qu'il ne paroiſſoit plus auoir de peine que de l'abſence de ſon Dieu. Quand te verray-ie, luy diſoit-il fort ſouuent, Kiƙȣirȣmir: Ie ſuis en peine de toy, ton abſence m'afflige ; ah fut-il ainſi que ie fuſſe auec toy ? ie ne me faſche point de mes ſouffrances: mais ie ne puis ſupporter ton abſence. Ie l'ayme, & ie ne le voy point ! parle vn peu de moy, ô mon Dieu, & dis ces parolles, qu'il vienne, qu'il me voye, & ie ſeray content, car ie ſeray auec toy. Pour moy i'ay la croyãce, que ſi vn Athée, ou vn libertin auoit cogneu cét homme dans ſa ſanté, en ſa maladie & en ſa mort, qu'il ſeroit contraint d'auoüer qu'il n'y a qu'vn Dieu, qui puiſſe transformer vn cœur ſi doucement & ſi fortement, & qui puiſſe meſler les ioyes du Ciel auec ces amertumes de la terre. Apres tout, il n'y a que le Ciel, & vn homme ou deux ſur la terre, qui ait eu cognoiſſance de ces operations, le reſte du mõde, ny Grec, ny François, ny Barbare, n'ont rien veu de ce qui ſe paſſoit dans le ſecret de cette ame.

Combien de fois auons nous veu des personnes éplorées, nous aborder auec ces parolles, mon cœur est triste, & ie ne puis dormir en repos, de ce que ma fille se veut marier auec vne personne qui n'est pas encore baptisée. Ie sens autant de douleurs voyant mes gens s'esloigner du baptesme, comme si ie m'esloignois de mon païs, & de ma propre vie. Autrefois ie m'imaginois que la mort estoit le plus grand de tous ces maux, & ie la trouuerois maintenant agreable. Ie n'ay qu'vne tristesse au monde, c'est que ie ne sçaurois retenir ces prieres, & que ie ne sçay ce qu'il faut dire à Dieu: il me semble que mon cœur luy parle, mais ma bouche ne sçauroit prononcer ce qu'il dit: ces fruicts ne viennent pas du crû de la nature, ils ne se treuuent & ne se cüeillent qu'au iardin de la grace.

Ce nouueau monde est de mesme nature que l'ancien, il a ses biens & ses maux aussi bien que l'Europe. Ceux-cy predominoient en l'Amerique, aussi bien qu'és autres parties de l'Vniuers. Ie ne sçay ou la guerre, les maladies & les autres fleaux ont pris leur premiere

origine, mais ie ſçay bien qu'ils affligẽt ces Sauuages auſſi bien que les François. Depuis que la Foy s'eſt venuë loger parmy ces peuples, tout ce qui fait mourir les hommes s'eſt trouué dans ces contrées? quoy qu'ils n'ayent pas eu le deſſous cette année dans leurs guerres, ils n'ont pas pourtant ioüy de la paix. Les maladies ont partagé leurs iours auec la ſanté, mais Dieu dans ces viciſſitudes s'eſt touſiours monſtré leur Pere, la petite verolle qui fit vn carnage eſtrange il y a neuf ans, a fait du bien à quelques ames en affligeant leurs corps, autrefois on n'entendoit que des tambours, des cris, des hurlemens, on ne voyoit que des feſtins & des furries dans ces cabanes, où eſtoiẽt les malades, on ne ſçait quaſi plus, és endroits ou reſident les Chreſtiens, que ſont deuenus ces chanſons & ces tintamarres, nos malades ont eu recours à Dieu, mais auec tant de confiance, que cette contagion mortelle aux perſonnes âgées pour l'ordinaire, n'en a emporté pas vn, elles attribuent ce bõheur à celuy qui a la vie & la mort entre ſes mains.

Il ne faut pas finir ce Chapitre sans faire mention d'vne petite fille, qui a demeuré deux ans au seminaire des Meres Vrsulines, le pere de cét enfant ayant apris que sa fille faisoit des merueilles pour son âge, se mit en chemin pour la venir voir, ayant fait plus de cent lieuës de chemin, il fut rencontré & mis à mort par les Hiroquois, c'est enfant en ayant oüy le vent, paya le tribut que la nature exige en ces occasions, mais comme on luy eust dit, que son pere s'estoit fait baptiser depuis qu'elle ne l'auoit veu, & qu'il estoit au Ciel, cette nouuelle se changea si fort en vn moment, qu'elle n'eust plus que des ioyes pour son salut. ses parens réchapés du combat l'ont emmenée, & depuis son depart quelques femmes sauuages venans voir les Meres Vrsulines, leur ont dit que cét enfant les auoit instruites, & leur auoit apris a reciter leur Chapelet, Dieu sçait si ces bonnes filles goustoient auec delices les fruits de cette ieune plante cultiué de leurs mains.

Parlant hier à vne femme qui a languy fort long-temps à S. Ioseph dans

vne maladie quelle croyoit mortelle, ie luy demanday si ses douleurs, & sa pauureté ne luy auoient pas bien causé de la tristesse. & si la crainte de la mort n'auoit pas bien souuent troublé son ame, elle ne me respondit rien sur la pauureté, parce que nous l'auions vn petit secouruë, mais elle me dit ces parolles, d'vn accent qui faisoit voir, que sa bouche s'accordoit auec son cœur. Ie t'asseure, mon Pere, que ie n'ay eu aucune tristesse en mon ame, dans toute ma maladie, il me semble que i'estois bien aise de souffrir pour la mort, tant s'en faut que i'en eusse aucune aprehēsion, qu'au contraire elle me paroissoit agreable. Ie disois en mon cœur, Ie suis aupres de la maison de prieres, ie suis aupres des Peres qui ont soin de mon ame, & si ie meurs dans les bois ie seray priuée de leurs secours, cette pensée me dõnoit des desirs de la mort, mais nostre Seigneur ne l'a pas voulu; elle disoit cela dans l'Eglise, où elle se venoit confesser & communier, pour se presenter à celuy qu'elle aime en verité, afin qu'il disposast de tout ce quelle est selon sa tres-saincte volonté.

Cette petite Eglise bastie en la residẽce de sainct Ioseph, donne bien de la consolation à ces bons Neophites, & auec raison, car ils ont leur Seigneur aupres d'eux, & la structure en est assez gentille, quoy que les vitres, pour ainsi dire ne soient que de toille, & qu'elle n'ait encore ny Sacristie ny clocher, elle ne laisse pas de contenter la veuë, & de donner de la deuotion à tous ceux qui la voyent, Dieu benisse les personnes qui ont contribué à sa fabrique, & qui ont part à ses petits ornemens, nos bons Chrestiens ne les oublieront pas deuant Dieu.

---

*De l'Iuernement du Pere Gabriel Druilletes auec les Sauuages.*

## CHAPITRE VII.

VOICY le troisiesme Hyuer que le Pere Gabriel Druilletes a passé auec les Sauuages, dans des trauaux capables à la verité, de terrasser le corps d'vn Geant, mais tres propres & tres-auantageux pour esleuer vn esprit qui

a de l'amour pour la Croix. Les Hiroquois Agneronons qui n'aiment guere les François, qui haïssent les Hurons, & qui sont enragez contre les Algonquins, contraignent ces derniers, de s'écarter bien loin de nos habitations pour faire leurs grandes chasses : mais cõme la plus-part, de ceux qui demeurent aupres de nous, sont Chrestiens; ils demandent ordinairement à leur depart, que quelqu'vn des Peres qui entendent leur langue, les accõpagne, pour n'estre priuez, dans leurs longues fatigues, des principaux exercices de la Religion Chrestiẽne, qu'ils ont nouuellement embrassée. Le Pere Gabriel leur ayant esté accordé, huict chalouppes & plusieurs canots, tous remplis de Sauuages, nous l'enleuerent le 22. de Septembre de l'an passé 1647. pour le conduire à quatre-vingt, ou à cẽt lieuës de Kebec, dans le païs des Ombres, pour ainsi parler, c'est à dire dans des montagnes affreuses, & parmy des forests ou le Soleil ne regarde iamais la terre qu'à la dérobée.

Cette petite Armée s'estant répanduë, qui deçà qui delà sur le grand fleu-

ue, se r'allia bien tost apres vers Tadoussac, proche d'vne petite riuiere nommée des Sauuages Kȣabahiganan. Le Pere voyant son troupeau reüny luy distribuë le pain de la parolle, & de la doctrine de nostre Seigneur, en sorte que la ferueur s'estant iettée parmy ses oüailles, quelques-vnes qui pour s'estre trop écartées du Bercail, auoiẽt perdu la saueur & le goust des choses saintes, rentrerent en appetit, voyant l'auidité de ceux qu'on ne pouuoit assouuir, tant ils prenoient de plaisir és discours de la vie eternelle.

Vne femme Payenne qui s'estoit sauuée depuis peu du païs & de la captiuité des Hiroquois, s'alla ietter à ses pieds, le suppliant de la baptiser deuãt que de s'engager plus auant dans vn si fascheux voyage. Le Pere qui sçauoit bien qu'elle auoit esté instruite, & que son orgueil l'auoit empesché d'embrasser vne creance, qui fait profession de l'humilité, luy demanda d'où prouenoit ce changement si soudain; l'affliction, répondit-elle, m'a donné de l'esprit. Si tost que ie me vis entre les mains de nos ennemis, ie pensay en

mon

mon cœur, il me chastie, Celuy qui a tout fait, pource que i'ay bouché mes oreilles à sa parolle; & au plus fort de mes tourmens, ie luy disois: Aye pitié de moi, ie n'ay point d'esprit de t'auoir fasché, fais que ie reuoye la terre des Croyans, afin que ie sois baptisée. Nostre Seigneur ayant exaucé sa priere, le Pere luy donna tout sur l'heure l'accomplissement de son desir.

Le 8. d'Octobre ils se mirent tous en priere, demandans à Dieu vn temps fauorable, pour trauerser la grande riuiere, qui est large de huict à dix lieuës en cét endroit; cette grace leur fut accordée, ils se separent vne autrefois pour se trouuer dãs quelque temps au rendez-vous qu'ils s'estoient donnez. Le Pere fit rencontre en ce rendez-vous, de quelques Sauuages qui estoiẽt partis dés le commencement de Septembre, il leur administre les Sacremens de la Penitence, & de l'Eucharistie auec vne ioye, & vne satisfaction reciproque de part & d'autre. Les meres apportoient leurs petits enfans, les vns pour les baptiser, les autres qui l'estoient desia, pour les veoir dans leurs

maladies : or quoy que quelques vns paruſſent moribons, entr'autres vn hydropique, duquel on n'attendoit que la mort: Si eſt-ce que le Pere leur ayant donné de l'eau benite, & recité ſur eux quelques prieres de l'Egliſe, noſtre Seigneur les gerit tous auec l'eſtonnement de ces bons Neophytes.

Ayans faict peu de ſeiour en cét endroit, ils tirent tous vers vne riuiere appellée en Sauuage Kaparipataouangak, c'eſt à dire, terre percée, parce que l'embouchure par où elle ſe iette dans le grand fleuue, ne paroiſt qu'vne petite ouuerture de terre, & cependãt cette riuiere eſt fort large & fort belle au delà de ce détroit. Ce fut és enuirõs de cette Riuiere, que cette petite armée ſe ietta dans les terres, qui d'vn coſté qui d'autre pour aller declarer la guerre aux Caſtors, aux Elans & aux Ours, habitans de ces grandes foreſts.

L'Eſcouade qui emmena le Pere, compoſée de cinquante bouches, ſans conter les plus petits enfãs, laiſſa deux Chalouppes ſur les riues de cette Riuiere, que nous croions eſtre celle que nos François appellent la Riuiere de

Mantane, & suiuans les bords du grand fleuue, ils marcherent quatre iournées par vn chemin, plus fortement paué, que celuy de Paris à Orleans, mais non pas si plat, & si vny, c'estoient des roches posées par les mains de la Nature, qui se plaist à la varieté, les vnes étoient tranchantes, les autres emoussées, il y en auoit de rondes & de quarrées, de hautes & de basses; en vn mot c'étoit vn chemin de fer, & apres tout, il falloit porter sur son dos, les maisons où on vouloit loger, & les viures qu'on vouloit manger, pour les licts on les trouue par tout, celuy qui a fait la terre, les roches, & les bois, a basty les matelas & les trauersains, dont on se sert en la suitte des Sauuages.

Enfin le 7. de Nouembre, cette petite trouppe fait alte, pour prendre vn peu de repos, deuant que d'entrer dans ces grandes forests, où leurs trauaux deuoient redoubler, ceux qui portoient la batterie de cuisine, composée de quelques chaudieres, s'arrestent, les viuandiers, qui n'auoient plus qu'vn peu de pois, & vn peu de bled d'Inde au fond de leurs sacs le produisent, les

femmes font la cuisine sans beurre, sans viande, sans gresse, sans huile, sans sel & sans vinaigre, l'appetit supplée à tous les ragouts, il passe deuant toutes les sauces & deuant tous les saupiquets des meilleures tables de la France. On disna sãs pain & sãs vin: pour le souper, il y auoit desia long-temps qu'on n'en parloit plus. Au milieu de ce festin vn Capitaine s'écrie, prenés courage, c'est pour la derniere fois que nous nous seruirons de nos chaudieres, il n'y a point icy de porcs-Epics, les Castors y sont rares, la neige n'est pas assés haute pour prendre l'Elan, il se faut resoudre à la faim, ayés l'ame forte & dure, resistés au trauail; Apres cette harangue tous les Chrétiens preuoians les peines & les fatigues où ils s'alloient engager, non seulement ils les accepterent de bon cœur, mais en outre ils les offrirẽt à nostre Seigneur, afin qu'il lui plût arrester la fureur des Hiroquois qui les bannissent d'auprés de sa maison, c'est à dire, d'auprés de l'Eglise qu'on leur a bastie, ils reitererent cette méme priere au iour de la naissance, & au iour de la mort de nostre Sauueur.

Enuiron ce temps-là deux Hurons & vn Algonquin craignans d'estre égorgés par la famine, se débanderent, tirans vers Kebec; mais ils n'arriuerent pas tous trois à bon port, l'Algonquin mourut en chemin; les deux autres nous aiãs abordés le 26. de Nouembre, nous dirẽt que la faim & la maladie faisoient mourir ces pauures gens; On leur demanda si le Pere n'auoit point récrit, ils répondirẽt qu'ils ne l'auoient point veu à leur depart, en effet, ils auoient pris l'occasion de son absence, pour luy derober vn peu de pruneaux, & vn peu de resain, dont il soulageoit les malades.

Tous ceux qui viennẽt en la Nouuelle France cognoissent assés les Monts de nostre-Dame, pource que les Pilotes & les Mattelots estans arriués à l'endroit du grand fleuue, qui répond à ces hautes montagnes, baptisent ordinairement par recreation les nouueaux passagers, s'ils ne détournent par quelque present l'innondation de ce baptéme, qu'on fait couler en abõdance dessus leurs testes. C'est parmy ces grands precipices, où le Pere, & toute sa ban-

de, marchoient, grimpoient, rouloient cherchans au païs de la mort les moiens de soûtenir leur vie.

Tout le monde étant dans l'effroy, le pauure Pere a recours à Dieu, il fait prier les Chrétiens, il les exhorte à se confier en la bonté de celuy, qui se donnant en nourriture à ses enfans, ne leur refusera pas la vie, & la conseruation de leurs corps; en effet ils trouuerent tous les iours non pas dequoy viure, mais dequoy ne pas mourir, qui apportoit vne gelinotte, qui vn lieure, qui vn porc-Epic: bref, il n'y eut aucun iour que Dieu ne leur donnât quelque petite chose; or comme l'hyuer s'auançoit fort ils se trouuerent bien en peine, ne sçachant pas cõme ils pourroient marcher sur les neiges, n'ayans point de peaux dõt ils fõt les raquettes, qui leur seruẽt à cét vsage. Il arriua par bõ-heur que Noël Negabamat aiãt oüy la sainte messe le iour de Saint François Xauier, voulut faire vn essay de son agilité & de ses forces anciennes il prend son cartier pour la chasse aussi bien que les ieunes gens, Dieu luy fit rencontrer vn grand Orignac, il le poursuit, il l'attrap-

pe, il le tuë, & apres auoir remercié nostre Seigneur de cette grace, il donne la chair aux plus necessiteux, & la peau aux femmes pour faire des raquettes, ce qui réjouit merueilleusement tous les chasseurs.

La feste de l'Enfant nouueau né s'approchant ils bâtirent vne petite Eglise, où ils se confesserent tous, & se communierent à la messe de minuit, auec vne ioie & vne cõsolation de leur ame, qui fut bien-tost suiuie d'vne allegresse de leurs sens : car il tomba tant de neige, qu'ils en eurent suffisamment pour tuër leurs grandes bestes, mais comme ils en trouuoient peu, ils furent contraints de se separer en deux bandes, Georges Etouet Capitaine de Tadoussac, donna le quartier plus abondant en chasse à Noel Negabamat, par vne charité vraiement Chrétienne, & par vne coûtume qui n'a rien de barbare au milieu de la Barbarie, c'est que les Capitaines d'vn païs, donnent toûjours l'auantage aux Capitaines des autres nations, qui viennent chasser en leur distric.

Ce Capitaine prie le Pere de l'ac-

compagner dãs ses souffrances, ie sçay bien, mon Pere, luy disoit-il, que tu pâtiras auec moy: car il n'y a quasi point d'animaux au lieu où nous allons, tous les bons endroits sont remplis de chasseurs, il ne reste en ce quartier-cy, que cette vallée, où peut estre nous trouuerons la mort, mais personne ne la craint en ta compagnie, le Pere n'auoit garde de reculer en cette occasion, il le suit, & sans preuoir le futur, il le dispose par ses entretiens à vne sainte mort, qu'il a trouuée au milieu de l'Eté, dans l'Hôpital de Kebec, où il se fit apporter deux ou trois iours deuant son trépas.

Mais pour ne m'écarter de mon chemin, comme les Chasseurs de ce Capitaine trouuoient de quoy viure passablement, quatre cabanes d'vn autre quartier se vindrent ietter entre leurs bras, crians à la faim, pource qu'il n'y auoit ny Elans ny Castors, disoient ils, dans leur distric, Georges Etouet leur fit vn festin de tabac, c'est à dire, qu'il leur presenta dequoy petuner, n'aiant pas de viures suffisamment pour tant de monde. Il n'est pas croiable combien les Sauuages sont charitables en

ces rencontres, on ne tança point ces bonnes gens, de ce qu'ils courroient sur les marches d'autruy, on leur fait part de tout ce qu'il y a dans les cabanes, ce bon Capitaine leur dit, courage, mes freres, courrons mesmes risques, souffrons & mourrons tous de compagnie, nostre consolation est que nous auons nostre Pere auec nous. Sa charité l'oblige à souffrir, & l'engage à la mort aussi bien que nous.

Le Pere les anima, leur racontant plusieurs miracles que le Fils de Dieu auoit fait, comme la multiplication des pains, vous estes baptisés en son Nom, leur disoit-il, vous estes ses enfans, il est Tout puissant, confiés-vous en luy, il nous tirera tous de ce danger. Ces bons Neophytes animés par les parolles de leur Pere, prennent courage, ils trauaillent tous les iours depuis le matin iusques au soir, chassans de tous costés, Dieu les assista pardessus leur attente, ils eurent tousiours dequoy entretenir leurs forces, auec l'étonnemẽt de ceux qui chassoient és endroits plus abondans; Quelques Paiens se confians en leur Manitou, furent quatre iours

ſans manger, & à peine trouuerent ils dequoy traiſner leur pauure & miſerable vie, ils confeſſerent tous au Printẽps que la bande du Pere auoit moins ſouffert que les autres, quoy qu'elle eut eu ſon depart és endroits les plus ſterils de toutes ces contrées.

Enfin apres auoir bien rodé par ces monts affreux, ils deſcendirent vers la ſource de la Riuiere de Mantane, dont i'ay fait mention au commencement de ce Chapitre; ils cheminerent ſur ce fleuue glacé iuſques au 3. de Mars, qu'ils arriuerent à ſon emboucheure, où ils auoient laiſſé leurs Chalouppes, ils s'attendirent les vns les autres iuſques au 14. d'Auril, iour auquel ils s'embarquerent pour tirer droit à Tadouſſac, où ils moüillerent l'ancre le dernier du meſme mois, & en partirent le 7. May, comme leur Egliſe ſituée en lance de Saint Ioſeph eſt dediée au glorieux Archãge Saint Michel, ils auoient demandé à noſtre Seigneur de s'y pouuoir trouuer le iour de ſa feſte, la choſe ſembloit quaſi impoſſible: car il falloit faire en vn iour & demy quarante lieuës, ce qui ne ſe fait pas quelquefois en vn

mois, mais le vent les fauorisa tellement, qu'ils eurent l'accomplissement de leurs souhaits. Lors qu'ils aborderent deuãt Kebec, le Pere qui les auoit accompagnés, prenant vn Crucifix en main, éleua sa voix & leur fit rendre graces à Dieu à la veuë de nos François, qui voiãs ce pauure Pere les pieds nuds, & le corps entouré d'vne couuerture à la façon des Sauuages, & entendans les prieres de ces bons Neophytes, furent touchés si sensiblemẽt, que quelques-vns en pleuroiẽt à chaudes larmes. Dieu soit beny pour vn iamais, si les peines à la poursuitte de ces pauures peuples sont grãdes, les consolations ne sont pas petites, qui à iamais donné quoy que ce soit auec amour, qui n'ait receu le centuple, de celuy qui nous fait trop d'honneur d'agréer nos petits trauaux?

Ce bon Pere s'étant vn petit rafraichy nous consola par ses discours, les Sauuages auec lesquels i'ay hyuerné, disoit-il, ne sont plus enfans en la Foy. I'ay trouué en eux vne fermeté & vne confiance entiere dans les dangers. Ils sont bien plus deuots enuers le saint

Sacrifice de la Messe que les années precedentes, ils se sont mônstrés plus doux & plus courtois en mon endroit qu'ils n'auoient iamais fait, aussi faut-il confesser que Dieu leur a seruy de Pere, d'vne façon toute particuliere & toute aimable.

Vn Sauuage accablé d'vn abçés qui le mettoit à deux doigts de la mort, eut recours à Dieu par cette priere bien courte, mais bien cordiale. Toy qui as tant souffert pour nous, tu peux tout, ie ne te dy pas gueris moy, c'est à toy d'en determiner, si tu le fais, ie t'en remerciray en la communion; si tu ne le fais pas, ie ne laisseray pour cela de croire en toy. Et toy Marie, Mere de Iesus, si tu dis à ton Fils, gueris-le; j'iray plãter vne Croix en son honneur, au sommet de ces hautes montagnes. Il fut guery dans l'octaue de son immaculée Conception.

Sa petite fille étant fort malade, sa femme promit à sainte Terese, dont elle portoit le nom, de cõmunier le iour de la feste, qui estoit bien proche, à mesme temps que la mere communioit la fille guerit soudainement.

La fille de Noël Negabamat, nommée Marie Magdelaine, fut atteinte d'vn mal qui ressembloit à vne possession plustost qu'à vne maladie, ses agitations donnoient de l'épouuante aux Sauuages; le pere & la mere l'offrirent à nostre Seigneur. Tu m'auois donné quantité d'enfans, disoit ce bon Neophyte, tu me les as ostés, si tu veux prendre celle-cy, elle est à toy, on dit qu'elle est morte, mais tu la peux resusciter, fais tout ce que tu voudras. Le pere voiant cet enfant âgée d'enuiron huit ans, dans de grandes souffrances, exhorte ses parens d'entēdre neuf fois la Sainte Messe, & de communier vne fois dans cette neufuaine pour le soulagement de leur fille, il plût à Dieu que sa pauure enfant fut soulagée de ses grandes douleurs, & quelque temps aprés leur retour auprés de leur maison de priere, elle guerit de toutes ses maladies, qui sembloient estre enracinées iusques dans la moële de ses os.

Vne femme fut deux iours en trauail d'enfant, chose extraordinaire aux femmes Sauuages, qui accouchent assez souuent toutes seules, comme il est

encore arriué cette année, car vne catecumene arriuant la premiere à S. Ioseph, se deliura de son fruit, & l'accommoda & l'emmaillota toute seule, le portant elle mesme en sa cabane, celle cy dont ie fais mention, souffroit d'vne façon si estrange, que tout le mõde la tenant pour morte, elle fit son festin d'adieu; mais le Pere ayant appellé les Sauuages, pour offrir à Dieu le sacrifice de son fils, à ce qu'il eust pitié de cette pauure creature, le iour n'estoit pas passé que l'Enfãt estoit né, & la mere sans douleur & sans maladie.

Le Pere auoit porté vn peu d'onguẽt contre les brûlures, les bonnes gens s'en seruoient contre les engeleures, & guerissoient si promptement qu'ils en estoient estonnés. Les femmes âgées se voyans en vn païs si affreux, ne croioient pas iamais pouuoir grimper au sommet des montagnes par où il falloit passer, mais se recommandans à leurs bons Anges, elles asseuroient que leurs ames en ressentoiẽt de la ioye, & leurs corps du soulagement notable.

Il arriua vne chose agreable au sommet de l'vn de ces grands monts, vne

femme toute racourcie de vieillesse ; s'estant traisnée iusques là, les Chasseurs se voulant recréer l'apellerent au festin, & luy dirent, nostre Mere, nous nous estonnons comme tu as peu surmonter tant de difficultés, Nipimiasehik Nit'Angelin, respondit elle, c'est mon bon Ange qui m'a fait marcher, & qui m'a conseruée dans les froids, dans les fatigues & dans la famine, cela est vray, dirent-ils, & c'est pour cela qu'il faut que tu change de nom auec cette grande mõtagne, vous estes tous deux de mesme âge, d'oresnauant tu t'appelleras Ouabaik, c'est le nom de cette montagne, & tous ceux qui entendrõt parler de toy, s'estonneront comme en ton âge tu aye pû venir de Kebec iusques aux monts de nostre Dame.

Ie serois trop long si ie voulois remarquer toutes les autres particularités qui se sont rencontrées en ce voyage, ie concluds ce Chapitre auec ces deux mots, qu'il falloit veritablemẽt que Iesus Christ souffrit pour sauuer les ames, car s'il les eût racheptées par des delices, qui est-ce qui iamais les seroit venu chercher iusques dans le sin

fond de la barbarie, au païs des neiges & des glaces, de la faim & de la mort mesme.

---

## Des peuples nommez les Attiguamegues.

## CHAPITRE VIII.

IL semble que l'innocence bannie de la plus-part des Empires & des Royaumes de l'Vniuers, s'est retirée dans les grands bois où habitent ces peuples, leur nature a ie ne sçay quoy des bontez du Paradis Terrestre deuāt que le peché y entrât: leurs exercices n'ont rien du faste, ny de l'ambition, ny de l'auarice, ny des plaisirs, qui corrompent nos villes. Depuis que le Baptesme les a faits disciples du Sainct Esprit, ce Docteur se plaît auec eux, il les enseigne hors du bruit des barreaux, & des Louures, il les fait plus sçauans sans liures, que n'ont iamais esté tous les Aristotes auec leurs grands volumes.

Ils sont descendus cette année en

trois

trois bandes, la derniere estoit de quarante Canots. Ils rencontrerent aux trois Riuieres enuiron quatre cens Sauuages, qui leur firent vne salüe gentille de quantité d'arquebusades. Ces bons Neophites leur ayant respondu par vne riposte bien adroite, entrerent tous dans la Chapelle; ce fut leur premiere visite, & là par vn gros cart d'heure, ils rendirent graces à Dieu de ce qu'il les auoit amenés iusques dans sa maison. Ils auoient cependant abandōné leurs canots & tout leur petit bagage au bort du grand fleuue, se comportans comme ils font dans leurs grandes forests, où iamais aucun larron n'a esté ny reconnu ny pris, ny pendu. Ils se trouuerent enuironnés d'vn grand nōbre de Hurons, & neantmoins quoy que ces peuples ne laissent ordinairement que ce qu'ils ne peuuent emporter, ces bons Neophites ne recognurent pas qu'on leur eut pour lors rien derobé.

Aians salüé nostre Seigneur ils vindrent voir le Pere qui a coutume de les instruire depuis vn long-temps, chacun luy apportoit son petit present, qui vn

petit plat de bois, qui vne petite écuelle d'écorce, qui vn morceau de chair boucaneé, vn mercier ne seroit ny riche ny chargé de toutes leurs petites denrées, desquelles on accommode d'autres Sauuages, pource que rien de tout cela n'est à l'vsage des François.

Il arriua vne chose agreable dans ces petites offrandes. Vne femme voiant que quelques François portoient des galands à leurs chapeaux s'addresse au Pere auec ces paroles : Mon Pere voila bien des François qui n'ont pas tant d'esprit que toy, qui sont chargés de braueries par la teste, ie ne sçaurois souffrir que tu n'en porte pas aussi bien que les autres, en voicy à nostre mode, que ma fille te presente : & là dessus elle prend le chapeau du Pere sans autre ceremonie, pour y mettre vne bande de leurs ouurages de porc épic teint en fort belle écarlatte. Le Pere souriant voulut retirer son chapeau, mais elle tint ferme : de bonne fortune ce passement fait à la Sauuage se trouua trop court pour entourrer son chapeau, elle vouloit à toute force le faire alonger, le Pere l'ayant remerciée, luy fit voir

que ce n'estoit pas vn mespris de son present, mais vne bien-sceance pour luy, de ne s'en pas seruir.

Ces offrandes faites le Pere pour les regaler, & pour les bien veigner leur donna du bled d'Inde pour faire vn petit festin à leur façon; celuy qui le receut dit aux autres, remercions Dieu de ce qu'il a produit ce bled, & de ce qu'il a dõné la volonté au Pere de nous en faire part, & sur le champ, ils firent vne petite oraison qu'ils prononcerent tout haut, d'vne voix & d'vn accent tout plain de modestie & de deuotion.

Pendant que quelques-vns preparoient le festin, les autres bastissoient leurs maisons ou leurs cabanes, & dans trois ou quatre heures, ils furent tous logez, & le banquet tout fait dressé & accomply.

Cela fait, chacun vint rendre compte de sa conscience, ie ne sçay si dans les Monasteres les plus reformez, il se trouue beaucoup de personnes plus sinceres, & plus candides que ces bonnes gens, qui n'ont de commerce qu'auec Dieu & auec les animaux de leurs grands bois; l'innocence qui se lit sur

leur visage, & qu'on remarque en leurs actions, donne de la ioye & de la confusion à ceux qui en ont connoissance.

Le Pere en les communiquant fit trois remarques, qui donnent vn bel argument de leur deuotion, & de la vigueur de leur foy. Pas vn deux, dans le cours de huit & ou neuf mois, n'auoit perdu son chapelet, quoy qu'ils eussent couru en diuers endroits comme des pescheurs, & de s chasseurs qui sont en action perpetuelle, & que d'ailleurs, pour n'estre attachés à aucune chose d'icy bas, ils oublient d'ordinare quelque piece de leur bagage en tous les endroits où ils cabanent. Ie dis bien dauantage, les meres demandoient des chappelets pour leurs petits enfans, leur pendant au col comme vne Relique, leur faisant baiser, & le recitant de fois à autres pour ces petits innocens, afin qu'ils ne fussent pas priués de la benediction de cette priere.

Secondement ils n'ont iamais oublié les iours de festes, qu'on leur a marqués dans leur petit calendrier, faisant le matin, à midy, & au soir vne petite assemblée, pour offrir à Dieu leurs de-

uotions, leurs prieres, & pour entonner leurs Cantiques d'vn mesme accord & d'vn mesme cœur.

En troisiesme lieu, en tous les endroits, & en toutes les compagnies où ils se sont rencontrés, ils ont publiquement professé la creance qu'ils ont en Iesus-Christ, en telle façon que les Hurons qui ont esté en traite, c'est à dire en marchandise dans leur païs, sont retournés si edifiés & si étonnés, que nos Peres qui sont en leurs Bourgades, nous en ont rendu des tesmoignages pleins de consolation. Ce n'est pas tout, ils preschent la foy si fortement dans les nations errantes qui habitent au Nord, que ces peuples attirés à l'odeur des verités Chétiennes, les suiuent, & nous viennent voir pour boire comme en la source, ce qu'ils ont goûté dans les ruisseaux. Cette année nous en auons baptisé quelques-vns comme Saint Philippe baptisa l'Eunuque de la Reine de Candace apres vne seule communication, tant ils estoient solidement instruits, & saintement disposés, par ces nouueaux predicateurs de l'Euangile; & ce qui semble assés estonnant, les

femmes ne cedent point aux hommes en cét office: comme elles sont naturellement affectueuses, & plus pressantes, elles ont moins de respects humains dans ces nouueautés si saintes, & si vtiles à ces peuples, qui croupissoient depuis tant de siecles dans les ombres de la mort.

Quelques-vns de leurs disciples ont si plainement satisfait à nos Peres, & ont demandé de si bonne grace, & auec tant d'instance le baptesme, qu'ils l'ont emporté auec vne ioye de leur cœur, qui se peut bien sentir, mais non pas exprimer, & auec vne telle édification de quelques-vns de nos François, qu'ils en estoient rauis; vn de nos Peres qui n'auoit point encore veu ce spectacle, s'écria ie n'eusse iamais creu en France ce que ie voy de mes yeux en Canada. Quand tous les trauaux de nos Peres n'auroient produit que ce fruit d'vne année, ie les trouuerois recompensés au centuple.

Vn François ayant logé vne famille de ces bons Sauuages en sa maison, dit quelques temps apres à vn de nos Peres, qu'il ne voudroit pas pour la moitié

de son bien n'auoir donné le couuert à ces hostes. Quand on me racomptoit qu'ils prioient Dieu les matins & les soirs, qu'ils donnoient la benediction deuãt leurs repas, qu'ils faisoient d'autres exercices de deuotion, i'écoutois cela comme des comptes fais à plaisir: mais les aiant tenus quelques iours en ma maisõ, mes yeux ont veu ce que mes oreilles ne pouuoient croire; ie confesse que i'ay esté edifié, confus, & étonné, ils emploioient plus de la quatriesme partie d'vne heure en leurs prieres du soir, auec vne paix & vne modestie rauissante, les meres faisoient le signe de la Croix sur leurs petits enfans, en les leuans, & en les couchans: bref ie dis auec étonnement, que l'Esprit de Dieu les instruit dans les bois, au delà de tout ce que i'aurois peu penser: mais considerons en détail, quelques-vnes de leurs actions.

Vn Chrétien aagé de trente ans, se voiant priué de sa femme, chargé de trois enfans, se remaria dans les bois à vne Chrétienne, sans en donner aduis aux anciens qui n'estoient pas éloignés de son cartier, le Dimanche ensuiuant,

il se transporte en la cabane qui seruoit de chappelle, s'estant mis à genoux deuant vn Crucifix qui paroissoit au milieu de cette Eglise décorce, le plus considerable des Chrestiens prit la parole au nom de toute l'assemblée, & luy dit qu'il auoit fait vne faute notable de se marier sans en donner aduis à l'Eglise, qu'il auoit fort scandalisé tous les creans, & par consequent qu'il estoit indigne de se trouuer en leur compagnie; qu'il pouuoit prier Dieu en son particulier; mais que sa faute ne seroit point expiée, que par vne bonne confession qu'il feroit, lors qu'ils iroient aux trois Riuieres. Ce pauure hõme se retira sans mot dire, & quelques mois apres estant descendu vers les Frãçois, il se vint presenter pour receuoir telle penitence qu'il plairoit au Pere de luy imposer, il vouloit se fustiger soy-mesme deuant tous ceux de sa nation, mais on luy permit seulement de leur demander pardon. Ses Compatriotes le voiant dans cette humiliation, luy dirent, c'est maintenant que tu as satisfait à Dieu, & à son Eglise, & que tu pouras prier auec nous. Plaise à nostre

Seigneur que ce feu ne s'éteigne iamais, & que celuy qui doit brusler le monde, le trouue encore en sa vigueur.

L'Esté precedent on auoit baptisé vne ieune femme, qui estant de retour en son païs, tomba dans vne grande maladie, voiant qu'elle perdoit ses forces, elle fut saisie d'vne grande angoisse, croiant qu'elle s'en alloit mourir sans confession, iamais, disoit-elle, ie ne me suis encore confessée, si Dieu m'eut pris incontinent apres mon baptesme, ie serois consolée: mais ie ne me puis resoudre à la mort sans m'estre purifiée dans le Sacrement de penitence. Dieu ne me fera t'il point cette grace, de voir encore vne fois sa maison, & de m'y confesser: vne sienne amie luy dit qu'elle se confessast à nostre Seigneur. Ie l'ay desia fait, repondit-elle, mais ie ne seray point cõtente, que ie ne quitte mes offẽces aupres de ceux que Dieu a establis en son Eglise pour nous absoudre de sa part. Elle & son mary redoublerent leurs voix, & leurs prieres, pour obtenir cette grace. Nostre Seigneur est veritablement tout puissant, mais l'humilité, la confiance & l'amour peu-

uẽt tout sur sa bõté, cette femme s'est si biẽ traisnée qu'en fin elle est venuë aux trois Riuieres, & lors qu'elle entra dans nostre chapelle, vous eussiez dit qu'elle commençoit de respirer, c'est maintenãt, s'écria-elle, que ie suis contẽte, ô toy qui es tout bon, ie te remercie de m'auoir conseruée iusques à ce moment, ie ne te demande plus la vie, laisse moy confesser, & puis fais ce que tu voudras; le Pere qui luy presta l'oreille, assure qu'à peine trouua-il en cette ame aucun suiet de luy donner l'absolution, non qu'elle ne se cognut, & qu'elle ne s'expliquast fort nettement, mais pour l'innocence de sa vie. Traitant par apres auec elle en discours familier la voiant si pure & si candide il prit plaisir de luy faire quelques questiõs, ne crains-tu point la mort luy dit-il? Ie la craignois deuant ma confession, mais maintenant ie l'aime. Si les Hiroquois te prenoient en remontant en ton païs que dirois-tu? ie parlerois à Dieu dans mes tourmens, & luy dirois, ce que ie souffre passera bien-tost, & ma gloire sera eternelle, fortifie-moy, toy qui t'es fait mon parent, & qui as

voulu mourir pour moy. Ne te fasches-tu point d'estre malade? le moyẽ de me fascher, puis que Dieu le veut ainsi? ie l'ay dy souuẽt, me voilà, fais tout ce que tu voudras, ie n'ay point d'esprit, c'est toy qui sçais bien ce qu'il faut faire. Ne crois-tu point que la creance & la priere que tu as embrassée, t'ayent fait malade? cette tentation est assez ordinaire aux Sauuages, car vous diriez que de receuoir la Foy, & estre persecutée, c'est vne mesme chose. Helas! répondit-elle, ie n'ay garde de penser que la priere m'ait causé cette affliction, & cette maladie, puis qu'elle est mon soulagement & ma force; ie sens tous les iours que mon cœur est dans la ioye quand il prie, ou qu'il pense à Dieu. Ie crains bien fort que plusieurs de ces contrées du Nord ne se viẽnent asseoir à la table d'Abraham, d'Isaac & de Iacob & que les enfans du Royaume n'en soient bannis.

Vn petit enfant estant tombé malade pendant l'hiuert, vn des Iongleurs ou Sorciers du païs se presenta pour le guerir auec ses cris, & auec ses hurlemens. Le pere de l'enfant baissa la teste

ſans mot dire, la mere voiant que ce Charlatan demandoit ie ne ſçay quelle recompenſe pour medicamenter ſon enfant à ſa mode, luy dit, s'il eſtoit en ta puiſſance de l'enchanter contre ma volonté, ie te donnerois ce que tu demande afin que tu ne le fiſſe pas: & quand ie ſçaurois que ton art luy pourroit rendre la ſanté, i'aimerois mieux le voir expirer deuant mes yeux, que de le voir en ſanté par tes remedes. Tous les Chreſtiens loüerent hautement ſa foy & ſa cōſtance, & elle pourſuiuant ſa pointe leur dit, or ſus aions recours à Dieu, mettons nous tous à genoux à l'entour de l'enfant, offrons nos prieres & nos deſirs à Dieu, recitons tous noſtre chapelet, & laiſſons faire le maiſtre de la vie, s'il le guerit nous l'en remercierons, s'il ne le fait pas au moins aurons nous cette conſolation, que ſon ame n'aura point eſté ſalie par les inuocations du demon: & qu'elle ſera pour vn iamais agreable à Dieu dedans le Ciel. Il pleut à noſtre Seigneur d'accorder à la foy des parens la vie & la ſanté de leur enfant, cette femme fait plus de fruit parmy ces pau-

ures peuples, que ne feroient dix grãds Docteurs.

Elle amena au Pere sept ou huit femmes auec leurs enfans & les presenta tous au Baptesme, le Pere les interroge, & les trouue vrayement instruites, mais il n'accorda neantmoins cette faueur qu'aux enfans, & à trois de ces Catechumenes qu'il auoit instruites assés legerement & depuis quatre années, il fut bien estonné quand il les entendit rendre cõpte de ce qu'il leur auoit enseigné, & des moyens dont elles s'estoient seruies pour conseruer en leur cœur l'amour & le desir de la priere, & l'affection au sainct Baptesme. Voulant éprouuer la plus feruente, & qui paroissoit la mieux née, il luy dit que le Sacrement qu'elle demandoit, ne s'accordoit qu'à de grands courages. Ie ne suis, répondit-elle, qu'vne femme, mais s'il falloit passer au trauers des Hiroquois pour obtenir le Baptesme, il me semble que i'y passerois libremẽt, vous voiés que ie m'en retourne dans les bois, & que peut estre ie mourray cét hiuer, attenderez-vous à me baptiser apres ma mort? quel regret auriés-vous

de m'auoir refusé ce Sacrement si on vous rapportoit que ie suis passée de cette vie sans l'auoir receu ?

Mais encore luy dit le Pere, quelle gratification attends-tu de nous autres, quand tu seras auec nous dans vne mesme Eglise ? Tu sçais bien, repart-elle, que ny moy ny mon mary ne vous auons encore iamais rien demandé, sinon d'estre faits enfans de Dieu, c'est l'vnique de nos importunités. En verité mon Pere, si on vendoit le Baptesme, ie l'achepterois quoy qu'il me deut coûter, & ie suis assurée que mon mary est dans les mesmes sentimens : c'est assés, dit le Pere, vous serés toutes deux baptisées. Dieu sçait si la ioye s'empara du cœur de cette bonne sunamite : poursuiuons nostre route. Vn Capitaine de cette nation souhaittoit le Baptesme depuis deux ans, le Pere luy demanda ce qu'il faisoit pour s'y disposer, i'éloigne de mon cœur, & de ma bouche tout ce qui me semble estre mauuais, & si quelque chose me paroît estre agreable à Dieu, c'est cela que i'aime. Ie sçay toutes les prieres que tu as enseignées, ie les recites fort souuent, &

il ne se passe aucun iour de feste que ie ne dise trois fois mon chappelet, ouy, mais as-tu vne forte creance des choses qui te sont enseignées? il faut mon Pere, que tu sçache, qu'auparauant que i'eusse ouy parler de la doctrine que vous enseignés, i'auois quelques fois passé huit ans sans venir voir les François, la crainte des Agnerronons m'enfermoit les passages, mais aiant appris de mes gens qui vous venoient voir, l'importance de ces veritez, i'ay passé à trauers de tous les dangers, ie vous suis venu prester l'oreille, & du momẽt que i'appris de ta bouche, qu'il y auoit vne autre vie de ioie ou de douleur, & qu'il falloit que nostre ame fut lauée dans les eaux du Baptéme, i'ay souhaitté ces eaux si ardemment, que ie ne te laisseray iamais en repos que tu ne me les aye accordées; mes Compatriotes me voyant sortir de mon païs m'ont dit le dernier adieu, croians que ie m'allois ietter entre les mains des Hiroquois, mais i'ay respondu que les demons estoiẽt pires que les Hiroquois, & qu'il valoit mieux estre prisõnier de ceux-cy que d'étre esclaue du malheureux Ma-

nitou, cela n'est-il pas veritable? disoit-il au Pere.

Tres-veritable: mais apres tout, que pense-tu des Misteres de nostre creance? En voicy ma pensée: La terre n'est pas de prix ny de valeur, le Ciel n'est pas beau, le Soleil n'est point luisant ny admirable; ce que tu nous enseigne de la vie qui ne meurt iamais, est precieux, il est beau, il est admirable, voilà ce que ie pense: c'est leur façon de s'énoncer.

Mais encore, poursuit le Pere, qu'est-ce qui te porte à croire ces verités? peut estre que tu t'en rapporte à mes paroles? Pourquoy dis-tu cela? n'és-tu pas vn homme comme les autres? ne nous as-tu pas dit, que tu n'estois qu'vn interprete? que ta bouche empruntoit la parole de celuy qui a tout fait? c'est à celuy-là que ie croy & non pas aux hommes; c'est pour son amour que ie descendray de temps en temps malgré tous les perils des eaux, des hommes & des demons. Ces épreuues n'estoient que trop suffisantes pour luy donner le Baptesme auec consolation de tous costés. Or il arriua que les Hurons qui estoient

estoient aux trois Riuieres luy déroberent l'vn de ses Canots, ce qui luy deuoit estre fort sensible, car il ne pouuoit reporter son bagage en son païs, il en fit ses plaintes au Pere, qui aussi tost s'en voulut mettre en peine, mon Pere ne faisons point de bruit, luy dit ce bon Neophite, ie t'ay voulu donner aduis de ma perte, afin que tu dise en public, que le larcin est meschant, & qu'il ne se doit iamais trouuer és endroits où reigne la priere. Le Pere luy portant compassion luy repliqua qu'il pourroit recognoistre son Canot à l'embarquement des Hurons qui deuoient partir dans peu de iours. Quand ie descouurirois le larron, ie n'aurois pas le cœur de luy faire vn affront si public; & si ie luy faisois, il en faudroit venir aux mains: car ie voudrois emporter de force, ce qu'il ne quitteroit iamais de bon gré, le tumulte est vne chose mauuaise, n'en parlons plus mon Pere, en effet iamais sa bouche ne s'en est plainte depuis ce temps-là.

Ie fermeray ce chapitre par vne simplicité merueilleusement naïfue. Apres que les peres & meres se sont cõfesses,

ils font confesser les enfans qui sont capables de ce Sacremēt, mais pour ceux qui n'ont pas encore le discernement, leurs meres les apportent aux Confesseurs, & disent deuant eux leurs petites malices, qu'elles font aduoüer à leurs enfans, leur faisant demander vne penitence qu'elles accomplissent elles-mesmes pour leurs petits. Ce procedé si innocent est à mon auis agreable aux hommes & aux Anges & à Dieu mesme.

---

*De la Mission de Sainte Croix à Tadoussac.*

## CHAPITRE IX.

IAy desia dit plusieurs fois que la Foy estoit pour l'ordinaire suiuie des afflictions en toutes les contrées de ce nouueau monde où elle auoit entrée. L'an passé plusieurs Sauuages des nations du Nord, estans descendus à Tadoussac, remonterent en leurs païs auec des desirs, & auec des affections bien fortes, d'embrasser nostre creance. A peine en auoient-ils connoissance, que la mala-

die les saisit, & les poursuiuit iusques dans le fond de leurs grands bois: où elle en égorgea vn bon nombre: ce fleau a donné de la terreur aux autres si bien que plusieurs n'ōt osé approcher ny du lieu, ny des personnes, d'où ils pouuoiēt tirer la vie, croiās qu'ils estoient coupables de leur mort. Le Pere qui a soin de cette missiō, & qui la va cultiuer aux entrées du Printemps, fut saisi d'étonnement, & de douleur, apprenant la mort si soudaine de quelques Neophites, & de plusieurs Cathecumenes, & l'épouuante de ceux qui n'aians pas connoissance des grands biens de l'eternité, craignoient les petits maux qu'on souffre dans les temps. Il n'a pas laissé de recueillir du fruit d'vne terre assez exposée aux injures des saisons, ie veux dire au mélange des nations qui n'apportēt ordinairement que de la confusion dans les affaires de nostre Seigneur, mais venons au détail.

Apres qu'il eut plainement satisfait à ceux qui frequentent ordinairement cette petite Eglise, il presta l'oreille aux Sauuages étrāgers, qui ne laissoient pas d'aborder en ce port malgré les

épouuantes que la nature & le demon leur auoient donnez, ils racomptoient comme au depart de leur païs, on les regardoit comme des gens qui venoient chercher la maladie, mais nous esperons, disoient-ils, remporter vne bonne santé, nous sommes venus tout exprés pour nous confesser, & pour receuoir celuy qui nous a fait ses enfans au Baptesme: c'est l'vnique commerce & le seul trafic qui nous amene. Le Pere les ayans consolez & loüé hautement leur foy & leur courage, leur accorda auec plaisir les biens qu'ils recherchoient auec ardeur, & qu'ils receurent auec mille benedictions & mille actions de graces.

Non seulement les Chrestiens, mais encore quelques Catechumenes ont surmonté les affres que leurs donnoiēt les Payens. Nos Compatriotes & mesme nos parens, disoient ils, épouuantez par les maladies qui les accueilloient l'an passé au sortir de Tadoussac, nous vouloient arrester, disans que c'estoit fait de nostre vie si nous approchions de la maison de Prieres: mais l'esperance d'estre baptisez nous a fait quitter

nostre patrie & surmonter la crainte de nos parens pour receuoir cette faueur, c'est à ce coup qu'elle nous sera accordée, puisque c'est l'vnique sujet de nostre venuë. Nous sçauons mon Pere, ce que tu nous as tant recommandé, nous auons fait nos prieres tous les iours sans y manquer, nous auons resolu d'obeïr constamment à Dieu. Tu nous as dit, ie vous baptiseray si vous cheminez droit, demande à ceux qui nous ont veu marcher tout l'hyuer, si pas vn s'est écarté de la voye que tu luy as tracée? tu dis que c'est vne chose mauuaise de mentir, sus donc mon Pere, tiens ta parole, accorde-nous ce que tu nous as promis. Le Pere les ayant encore examinez & éprouuez quelque temps, les baptiza & en suitte les renuoya plains de ioye en leur païs.

Entre ceux qu'il baptisa des païs plus éloignez, il s'en trouua vn doüé d'vne excellente volonté, mais d'vne memoire si courte qu'il ne pouuoit retenir les articles de nostre creance, ce pauure homme ne sçauoit à qui s'en prendre, si ie sçauois, disoit-il, comme il faut parler à Dieu, ie luy demanderois de l'es-

prit, vous autres qui sçauez les prieres qu'il faut faire, que ne les dites vous pour moy, afin que ie sois baptisé auec vous? Ie veux aimer Dieu & ie ne sçaurois: car ie ne sçaurois retenir ce qu'il luy faut dire, mon cœur luy veut parler, mais ma bouche demeure muette, pour ce qu'elle ne sçait comme il faut dire. Ie crains l'Enfer & encore plus les pechez qui nous y menent, & peut estre que n'ayant point d'esprit ie ne les pouray euiter. Le Pere le consola & luy fist entendre que le langage du cœur valoit bien celuy de la bouche.

Vn autre venãt d'estre laué des eauës sacrées du Baptesme, & montant en Canot pour s'en retourner en son païs, s'écria au Pere qui le conduisoit de la veuë, mon Pere redouble tes prieres, tu m'as donné de la crainte auec le Baptesme, i'ay peur que le demon ne me rauisse les grands biens que ie remporte auec moy, ce malheureux m'attaquera bien plus fortement quand il me verra seul, ie ne le crains pas auprés de toy, il a peur de la maison de Prieres, mais lors que ie seray dans le fond des forests parmy des gens attachez à leurs super-

ſtitions, qui ſe mocqueront de moy quand ie feray mes prieres, c'eſt lors que le demon ſe ioignant auec leurs gauſſeries, me donnera bien de la peine, c'eſt lors que i'auray bon beſoin de tes prieres, ie taſcheray de tenir ferme, mais ayde-moy mon Pere, tant que tu pouras auprés de Dieu.

Il s'eſt rencontré parmy ces étrangers vn fameux Sorcier ou vn Charlatan qui auoit tellement épouuanté ſes Compatriotes, que pas vn de ceux qui eſtoient deſcendus auec luy n'oſoit approcher de la Chappelle. Le Pere en ayant eu le vent l'engagea à y venir luy meſme & luy demanda en bonne compagnie les raiſons qui l'empeſchoient de ſe rendre aux veritez Chrétiennes, il ſe ietta ſur ſes ſonges, i'ay veu, dit-il, pluſieurs fois cét hyuer le Manitou qui determine des oyſeaux, des poiſſons & des animaux, il m'a promis que i'en prendrois ſi ie luy voulois obeïr, & de fait tant que ie l'ay conſulté dans nos tabernacles & que i'ay chanté & battu mon tabour, mes attrappes aux Ours, aux Caſtors, & aux autres n'ont point manqué. Il m'a dit que les Sauuages

mouroient de faim & de maladie, pource qu'ils s'amusoient à certaines paroles où à certaines prieres qu'on leur enseignoit. Qu'au reste il auoit veu le lieu où alloient les ames baptisées & non baptisées, que ce n'estoit point le Ciel ny les abysmes, mais vn lieu vers le Soleil couchant où elles se rassemblent.

On voit en France qu'il est bien aisé de refuter ces badineries, mais quand des esprits sont preoccupez depuis tant de siecles, & qu'ils naissent auec ces songes & qui les succent auec la mammelle, ils ne les quittent pas si aisement: les principes qui nous sont comme éuidens, & sur lesquels nous fondons nos raisonnemens, leur paroissent au commencement fort tenebreux, mais enfin comme ils ont du rapport auec la raison, leurs esprits qui en son doüez les reçoiuent petit à petit & les goustent, se mocquans par apres de leurs niaiseries, pour conclusion le Pere l'ayant mené battant par vn discours moins riche pour la langue Sauuage, mais plus succulant que le sien, le fist taire, & se seruant de menaces de la part de celuy qui commande au Manitou, il l'epou-

uanta, non pas tant qu'il eust apprehension des feux de l'autre vie qu'il ne voyoit pas, que pour la crainte que le Pere communiquant auec Dieu ne le fist bien tost mourir, comme ils font ou desirent faire de ceux qui leur resistent, par le commerce qu'ils ont ou croyent auoir auec le demon. Enfin ce pauure homme vint trouuer le Pere en particulier & luy demande permission d'entrer en la Chappelle pour y estre instruit auec les autres, ce qui luy fut accordé à condition qu'il condamneroit publiquement deuant les Sauuages, toutes les impostures qu'il auoit jamais auancées, il accepta la condition, mais le Diable est tousiours Diable, & ses supposts sont tousiours fourbes: il parla en effet, mais si obscurement, & si ambiguëment, que les auditeurs ne sçachans ce qu'il vouloit dire, se retirerent les vns apres les autres en sorte qu'il ne resta que le Pere auec luy, lequel apres de bons & forts auis, ne l'éloigna pas de la Foy, mais il ne l'approcha pas si tost du Baptesme, luy demandant deux années d'épreuues.

Il en est des hommes, comme des

poiſſons pris dans les filets de l'Euangile, on en conſerue quelqu'vn & on rebute les autres: Vne mere vint en ce temps-là racompter la mort de ſa fille, qui en verité eſt toute pleine de conſolation. Cette enfant deſia aagée ſe voyant malade à la mort diſoit à ſa pauure mere, que ie mourois contente ſi i'auois vn Pere auprés de moy pour me cõfeſſer; ie n'ay que cét vnique regret, mais ma mere écoutez mes pechez, & quand vous verés le Pere vous luy direz tout ce que i'ay fait, & ma confeſſion ſe fera par voſtre bouche, là-deſſus cette ieune ame dit tout ce qu'elle auoit ſur ſon cœur fort innocent, & ſa mere le racomptant par apres fondoit en larmes deuant le Pere. Ie conſolois, adioutoit-elle, mon pauure enfant, ma fille ne craignez point, celuy qui a tout fait eſt bon, croyez fortement en luy, il vous fera miſericorde, allez mon enfant allez le voir, vous marchez deuant, ie vay apres vous, ie vous trouueray au Ciel, au païs des croyans. Quoy que ces perſonnes ſoient éloignées de nos Egliſes, elles ſont bien proches de leur Dieu, qui ſupplée auec largeſſe aux

deffauts de ces ministres, quand cét éloignement se trouue dans les ordres de sa prouidence.

Le Pere voyant que la crainte retenoit vne partie de ses oüailles en leur païs, se resolut de les aller chercher, il s'embarqua auec des Sauuages dans vn Canot d'écorce, pour entrer en de grandes forests par des chemins quasi inaccesibles, sur vn fleuue merueilleusement rapide, estant à michemin il rencontre vne escoüade qui luy dist que les autres auoient decampé depuis quelque temps, & qu'il ne les pourroit pas attrapper, il s'arreste donc auec ceux-cy prenant le couuert dans leurs cabanes. Apres auoir rendu vn grand tesmoignage de leur ioye dans cette heureuse rencontre, ils le prierent sur le soir de leur faire les prieres, mais il leur repartit qu'ils fissent à leur ordinaire, & qu'il seroit bien aise de les entendre, s'estans tous mis à genoux l'vn d'eux prononça les prieres fort distinctement, & tous les autres le suiuoient posement, & auec vne deuotion non attenduë de ces pauures barbares, les prieres acheuées ils reciterent en com-

mun trois dixaines de leur chappellet, chantans vn cantique ſpirituel à la fin de chaque dixaine, ils en firent autant le matin du iour ſuiuant, & voila, dirent ils, comme nous auons paſſé tout l'hyuer, ſinon que les Dimanches & les iours de feſtes nous prolongeons de beaucoup nos prieres.

Le Pere grandement conſolé s'en retourne auec eux à Tadouſſac pour leur adminiſtrer les Sacremens de la Confeſſion & de l'Euchariſtie, & pour les inſtruire quelque temps, & puis les rẽuoyer en leur païs. Dãs la cõmunicatiõ qu'ils eurent auec le Pere, ils loüerent grandement le zele & la charité d'vne femme Chrétienne, comme la maladie les pourſuiuoit par tout, cette bonne femme alloit de cabane en cabane, exhortant tout le monde à tenir ferme en la foy, & à ietter toutes leurs eſperances en Dieu, mes ſœurs, diſoit elle, aux femmes malades, ne vous affligez pas de vous voir dans cette langueur, ce mal n'eſt rien en comparaiſon des feux de l'Enfer que vous ſouffririez ſi vous n'eſtiez pas Chrétiens, ſouuenez-vous de ce que noſtre Pere nous a ſi ſouuent

dit à Tadoussac, que les souffrances estoient bonnes, & qu'elles seroient hautement recompensées au Ciel, & qu'il falloit payer le mal que nous auõs fait par nos pechez.

Si quelque enfant venoit à mourir elle fortifioit ses parens, & par son exemple ayant perdu les siens auec vne grande resignation, & par ses discours, d'autant plus animez qu'ils auoient fait impression sur son esprit. Vostre enfant n'est pas mort, disoit-elle, il a changé de païs, il est sorti de la terre des mourans, pour entrer au païs des viuans: s'il n'eût pas esté baptisé vous auriez subiet de deplorer sa misere, mais vous luy faites tort de vous affliger de son bon-heur, Dieu peut-estre preuoyoit qu'il eust esté meschant, s'il eust fait vn plus long seiour sur la terre, & qu'il seroit allé au païs des demons: il l'a pris & la logé en sa maison pource qu'il vous aime & qu'il cherit vostre enfant, pourquoy vous en fâchez-vous? ma consolation dans le trepas de mes enfans qui viennent d'expirer aussi bien que les vostres est renfermée dans ces paroles que me dit mõ cœur, tu verras tes enfans au Ciel ré-

ioüis toy, ils sont en assurance. L'esprit de Dieu est éloquent dans la bouche des pauures aussi bien que dans la bouche des riches, mais changeons de propos.

Le Pere estant de retour à Tadoussac, trouua que la boisson auoit causé du desordre parmy ses gens, il crie, il tance, il prie, il conjure, il fait voir l'enormité d'vn peché qui seroit autant enraciné dans les bois des Sauuages qu'il a iamais esté dans le fond de l'Allemagne, s'ils auoient de ces malheureuses potions ou boissons qui renuersent la teste des hommes, les coulpables couuerts de honte se declarent eux-mesmes, ils s'accusent, ils se condamnent, ils portent sentence contre eux-mesmes, ils l'executent, ils grimpent sur des rochers inaccessibles, & là estãs exposez à la veuë de tous ceux qui estoient en bas, & des François mesme qui auoient mouillé l'ancre deuant cette montagne, ils se font donner de grands coups d'escourgées sur les épaules qui plus qui moins selon la griefueté de leur crime, qui consistoit en vn excez de vin ou d'eau de vie dont les vns s'estoient plus les

autres moins estourdis la teste; C'est en ce poinct qu'ils mettent l'yurongnerie, car ceux-là mesmes qui ne perdent pas la raison passent pour yurongnes chez eux, si la boisson leur fait mal à la teste.

Il eût esté bien souhaitable que deux Apostats eussent preuenu par vn semblable chastiment le careau de foudre que Dieu a lancé sur leurs testes.

Les Neophites de Tadoussac ont eu vne consolation particuliere cette année voyans plusieurs Sauuages dans leur Eglise chanter les loüanges de Dieu en diuerses langues. Le Pere Martin Lionne qui entend fort bien la langue de Miskou, où il a demeuré quelques années, s'estant trouué en cette mission auec le Pere Dequen, a instruit ceux qui ont fait quelque sejour en ce port, & baptisé les enfans qu'il iugeoit estre en quelque danger de leur vie.

*Diuerses choses qui n'ont peu estre rapportées sous les Chapitres precedens.*

## CHAPITRE X.

VN Sauuage ayant tué vn Loutre, le mit encor tout chaud à l'entour du col d'vn François, & aussi-tost le François tomba en syncope, comme s'il eut esté mort, le Sauuage prenant ce Loutre par les pieds de derriere, en donne quelques coups sur le ventre du François, qui reuint à soy quasi en vn moment: ie laisse aux Medecins à iuger de la cause, mais il est certain que ce que ie viens de dire a esté fait.

Ce Chapitre sera composé de bigareures. Il y a desia assez long-temps que deux Sauuages voulans passer la grande Riuiere sur la fin de l'hyuer, & n'aiãt point de batteau de bois ny d'écorce, ils en firent vn de glace en ayant trouué vne assez grande sur les bords, ils la font flotter, & s'estans mis dessus, ils estendent vne grãde couuerture, dont ils saisirent les deux extremitez, d'en bas

bas auec leurs pieds, éleuant le reste en l'air auec leurs espées, afin de receuoir vn vent fauorable qui les fit passer ce grand fleuue à la voile, sur vn pont ou sur vn batteau de glace. Ce jeu est vn jeu de hazard, si quelqu'vn y gaigne, d'autres y perdent.

Voicy vne simplicité bien agreable à nostre Seigneur, deux Sauuages se trouuans en danger, dont l'vn estoit Chrestien & l'autre Catechumene, celuy-cy craignant plus pour son ame que pour son corps, dit à son camarade, que feray-ie si ie meurs, moy qui ne suis pas Chrestien? ne pourrois-tu pas bien me baptiser? si tu ne le fais, ie suis perdu pour vn iamais? ie ne sçay pas bien, repart son camarade, comme il faut faire, car i'estois bien malade quand on me baptisa, ie me souuiens neantmoins qu'on fit le signe de la Croix sur ma teste, & qu'on me dit que mes pechés estoient effacés, & que ie n'irois point au feu, si ie ne me salissois derechef, hé bien, dit le Catechumene, fais-moy la mesme chose, car ie t'asseure que ie croy tout ce qu'on nous a enseigné, i'en suis content, répond le Chrestien, &

là-dessus il fait mettre son proselite à genoux, puis s'addressant à Dieu il luy dit, toy qui as tout fait, empesche cét homme d'aller en Enfer, cela ne seroit pas bien qu'il y allast, efface tous ses pechez, & le destourne du mauuais chemin : il fit en suitte le signe de la Croix sur luy, & voila vn Baptesme à la Sauuage. Dieu peut donner à ces bonnes gens vn acte d'vn vray amour, en consideration de leur foy & de leur simplicité, ce qui n'empesche pas qu'on ne leur confere par apres le veritable Sacrement. On dira qu'il seroit bien à propos, que quelques-vns d'entre eux, fussent bien instruits sur la forme du Baptesme : cela est ainsi, en effet, & nous n'y manquons pas : mais on n'ose pas confier ces grands Mysteres à toutes sortes de personnes, plusieurs s'en seruiroient sans discretion.

Voicy vne réponse prudente pour vn Sauuage, ceux de Tadoussac s'estans liés auec ceux de Kebec, vindrent salüer Mõsieur nostre Gouuerneur, pour découurir quelles estoient ses pensées, touchant les prisonniers Hiroquois, qui s'estoient venus ietter entre nos mains,

ils apprehendoient que nous ne fissions la paix independamment d'eux : ils alleguoient mille raisons, pour monstrer la perfidie de ces peuples, & pour nous engager à continuer la guerre. Monsieur le Gouuerneur leur fit dire, qu'il s'estonnoit, comme ils vouloient entrer dans la cõnoissance de ses pensées, eux qui sembloient cacher leurs desseins, on voit, adiousta il, arriuer tous les iours nombre de Sauuages étrangers, qui de vous autres les a mandés sans m'en rien communiquer ? qui les doit commander? vn Capitaine répondit fort addretement; ceux que vous voyez sont des enfans sans peres, & sans parens, sans chefs, & sans conduite, leurs Capitaines qui leur seruoient de Peres estans morts l'an passé, ces pauures orphelins se sont venus retirer vers leurs Alliez. Allons (ce sont-ils dit les vns aux autres) allons voir nos Amis, on nous apprend qu'ils ont la guerre, allons gouster de la chair de leurs ennemis: au reste ils sont sous vostre cõduite; ils auanceront ou reculeront selon vos ordres. Cette repartie fort prompte, fut prise pour vne deffaite pleine d'esprit: car on

sçauoit bien que ces étrangers auoient esté mandez.

Voicy vn autre petit trait facecieux, vn François desireux d'apprendre quelque chose de la langue Algonquine, pressoit fort vn Sauuage de l'instruire: celuy-cy le faisoit auec beaucoup d'affection, mais comme ils ne s'entendoient pas bien l'vn l'autre, & que le François rompoit la teste au Sauuage, luy disant souuent Ka kinisttꝟtꝟsirꝟ, ie ne t'entends pas, le Sauuage le voulant deliurer de cette importunité, luy dit d'vne voix forte, tu n'as garde de m'entendre, tu as des oreilles Françoises, & i'ay vne lãgue Sauuage, le moyen que tu m'entendes? couppe tes oreilles, & prends celles de quelque Sauuage, & alors tu m'entendras fort bien.

Ie ne veux pas oublier vne gentille defaitte, accõpagnée d'vne rodemontade, faite par vn poltron, dans le combat entre les Hurons & les Hiroquois, vn Huron desia âgé, épouuanté à la veuë des feux, & au bruit des armes, s'enfuit si auant dans les bois, qu'il fut vn long-temps sans paroistre: les victorieux ne l'ayans point trouué entre les

morts, & le voyant de retour, luy donnerent en riant quelque soubriquet, luy voulant éluder leur gausserie, leur dit, mes neueux, vous n'auez pas subjet de vous rire, & de vous gausser de moy, si bien de vostre lascheté: si vous auiez autant de courage à poursuiure l'ennemy, comme en a eu vostre oncle, vous auriez plus de prisonniers que vous n'auez pas. I'ay couru si loin, & si fort, qu'enfin ceux que ie poursuiuois m'ayans lassé, ie me suis perdu, & fouruoyé dans les bois, c'est pourquoy i'ay tant tardé apres les autres. Les Sauuages se payerent de cette raison, non pas qu'ils ne vissent bien, que c'estoit vne fausse monnoye: mais ils ne sçauent quasi que c'est, de couurir de honte, & de confusion le visage d'vn pauure homme, iamais ils ne se poursuiuent l'espée dans les reins, pour se confondre de parole, & pour se mettre à non plus.

Ie placeray en ce lieu vne action, qui doit estre mise entre les amitiez memorables de l'antiquité. Vn ieune Hiroquois âgé de 19. à vingt ans, s'estant sauué dans la défaite de ces gens dont nous

auons parlé cy-deuant, mais en sorte qu'il estoit entierement hors de tout danger, voyant que son frere aisné, auquel il auoit donné parole qu'il ne l'abandonneroit iamais, ne paroissoit point, il s'en retourne froidement sur ses pas, & se doutant bien que son frere estoit pris, il le vient chercher entre les mains de ses ennemis: Il aborde les trois Riuieres, il passe deuant plusieurs François qui ne luy disent aucun mot, ne le distinguans pas des Hurons: il mõte sur vn petit tertre, sur lequel le fort est basty, & se va froidement asseoir au pied d'vne croix, plantée à la porte du fort. Vn Huron l'ayant apperceu ne fit pas comme les François, il le reconnut, & s'en saisit aussi-tost, le dépoüillant & le garrottant, & le faisant monter auec son frere sur vn échaffaut ou estoient tous les captifs. Ce pauure garçon interrogé pourquoy il se venoit ietter dãs les feux, dans les marmittes, & dans les estomachs des Hurons ses ennemis, répondit qu'il vouloit courir la mesme fortune que son frere, & qu'il auoit plus d'amour pour luy, que de crainte des tourmens, qu'il n'auroit peu souffrir en

son païs, le reproche de l'auoir lasche-ment abandonné. Cette amitié n'est pas commune.

Il faut remarquer, icy en passant la pieté des Hurons Chrestiens. Quand ils aborderẽt les trois Riuieres, & qu'ils vinrent à passer deuant cette croix posée à l'entrée du fort, ils commanderent à leurs prisõniers de flechir auec eux le genoüil deuant cét arbre sacré, voulãt qu'ils recõnussent par cét abaissemẽt, la grandeur de celuy qui les a racheptez sur ce bois, & qu'ils luy fissent amande honorable, pour auoir abbatu celle qui estoit plantée proche de Richelieu.

Ce que les Poëtes ont feint du rapt de Ganimedes, est fondé sur la hardiesse des Aigles, il n'y a pas long-temps, que l'vn de ces grands oiseaux, vint fondre sur vn ieune garçon âgé de neuf ans, il posa vne de ses pates sur son espaule, & de l'autre il le prit auec ses serres par l'oreille opposée, ce pauure enfant se mit à crier, & son petit frere âgé de trois ans, tenant vn baston en main, taschoit de frapper l'Aigle: mais il ne bransla point. Cela peut estre l'empescha de porter son bec sur les yeux & sur le vi-

sage de cét enfant, & donna loisir à son pere de venir au secours; cét oiseau entendant vn bruit de voix humaines, parut vn petit estonné, mais il ne quitta pas sa prise : il falut que le pere, qui estoit accouru, luy cassast la cuisse, & comme de bonne fortune il tenoit en main vne faucille, à mesme temps que cét Aigle se sentant blessé se voulut éleuer, à mesme temps on luy coupa la teste. Les Sauuages disent qu'assez souuent des Aigles se sont iettés sur des hommes, qu'ils enleuent quelquefois des Castors, & des Eturgeons plus pesans que des moutons: cela ne me semble pas beaucoup probable; quelques-vns disent que ce sont des Griffons, & qu'on en a veu en ces contrées, ie m'en rapporte.

Ie ne sçay si i'ay autrefois remarqué, qu'vn François ayant tiré vn coup d'arquebuse sur vne gruë, & luy ayant cassé vne aile, cét oiseau courut droit à luy auec ses grandes iambes, portant son bec cõme vne demie lance, vers sa face, mais auec vne telle impetuosité, qu'il cõuint au chasseur de quitter le champ de bataille à son ennemy, qu'il vainquit

enfin par finesse: car s'estant caché dans le bois, & rechargé son arquebuse, il l'empescha non seulement de voler, mais encore de courir.

Dieu a donné de la colere à tous les animaux pour repousser ce qui leur est contraire : il n'est pas iusques aux tortuës qui ne tirent vengeance de leurs ennemis: il y en a icy de plusieurs sortes, les vnes ont vne grosse & forte escaille, les autres l'ont plus mince & plus delicate: celles-cy, qui n'ont pas tant d'armes deffensiues, sont plus hardies. Vn François en ayant pris vne assez grande, qu'il pensoit auoir assommée, l'attacha auec vne corde par la queuë la iettant derriere son dos, cét animal qui a la vie assez dure, reuenant de l'endormissemēt que les coups qu'on auoit deschargez sur sa teste, luy auoit causé, empoigne auec sa petite gueule son ennemy par le dos, mais si viuement, qu'il luy fit crier les hauts cris; il lâche la corde pour faire tomber la tortuë, point de nouuelle, elle demeure penduë par sa gueulle serrant de plus en plus, sans jamais demordre: enfin il luy fallut couper la teste pour apaiser sa colere.

Terminons ce Chapitre par vne action, d'autant plus remarquable, qu'elle est toute nouuelle en ces contrées, les vaisseaux apportent tant de boissons, & si bruslantes, pour vendre à la dérobée aux Sauuages, que le desordre estoit entierement lamentable. Monsieur d'Aillebouts nostre nouueau Gouuerneur, y voulant aporter remede, fit venir les Capitaines des Sauuages, & leur demanda leurs pensées sur ce subiet, c'est vn acte de prudence, de gouuerner les peuples, par ceux-là mesmes qui sont de leur nation: ces bons Neophites répondirent, qu'il y auoit long-temps qu'ils souhaittoient, que l'yurongnerie qui passe la mer dans nos vaisseaux, n'abordast point leurs cabanes: mais qu'ils ne pouuoient obtenir de leurs gens, qu'ils declarassent ceux qui leur vendoiẽt ces boissons à la sourdine. Il faut dont, repart Monsieur le Gouuerneur, qu'ils subissent les loix, qu'on portera contre leurs excés: s'y estant accordé, on fit battre le tambour au sortir de la grande Messe, en la Residence de Saint Ioseph: tous les Sauuages prestent l'oreille, les François qui

estoient là s'assemblent, vn Truchement tenant en main l'ordonnance la leut aux François, puis la presenta à vn Capitaine Sauuage, luy interpretant ce qu'elle vouloit dire, afin qu'il la publiast à ses gens, elle portoit vne deffence de la part de Monsieur le Gouuerneur, & de la part des Capitaines des Sauuages, de vendre ou d'achepter de ces boissons, & notamment d'en prendre auec excés, sur peine des punitions portées dans l'ordonnance; & vn commandement à tous ceux qui auroient quitté ou qui ne voudroient point embrasser la Foy, de sortir de cette Residence, où Monsieur nostre Gouuerneur & les Capitaines des Sauuages ne vouloient souffrir aucun Apostat, les Sauuages depuis le commencement du monde, iusques à la venuë des François en leur païs, n'ont iamais sceu que c'estoit de deffendre si solemnellement quelque chose à leurs gens, sous aucune peine pour petite qu'elle soit; ce sont peuples libres, qui se croyent tous aussi grands seigneurs les vns que les autres, & qui ne dependent de leurs chefs, qu'autant qu'il leur plaist. Ce-

pendant le Capitaine harangua fortement, & pour autant qu'il connoissoit bien, que les Sauuages ne reconnoistroient pas bien les deffences faites par vn François, il repeta plusieurs fois ces paroles: ce n'est pas seulement le Capitaine des François qui vous parle, ce sont tels & tels Capitaines, dont il prononça les noms, c'est moy auec eux qui vous asseure que si quelqu'vn tombe dans les fautes deffenduës, nous l'abandonnerons aux loix, & aux façons de faire des François. Voila le plus bel acte public de iurisdiction, qu'on ait exercé parmy les Sauuages, depuis que ie suis en ce nouueau Monde. Il est bon de les reduire petit à petit sous les ordres de ceux que Dieu a choisis pour commander; car encor que la liberté soit la premiere de toutes les douceurs de la vie humaine, neantmoins comme elle peut degenerer en la liberté, ou plustost en la dissolution d'Asnes Sauuages, il la faut regler, & la soumettre aux loix emanées de la loy eternelle.

Pour le commandement qui estoit fait aux Apostats de sortir de la Residence de saint Ioseph, Paul Iesouchat,

nommé vulgairement le Borgne de l'Isle, se trouua vn petit estonné: car comme il ne faisoit pas profession du Christianisme, il voyoit bien que cela s'adressoit & à luy, & à quelques autres. Noel Negabamat, l'vn de nos braues Capitaines Chrestiens, le voyant tout pensif, luy dit, il y a tant d'années que ie te presse de te rendre à Dieu, & d'embrasser fortement la priere, & tu n'as iamais donné de parole assurée, parle maintenant: car ie te declare en bonne compagnie, que ie ne veux personne auprés de moy qui ne croye fortement en Dieu. Ie traite comme i'ay autrefois desiré qu'on me traitast. Le Pere le Ieune m'instruisant, m'éprouua vn assez long-temps, ie luy en sçauois bon gré, mais enfin, comme ie pris resolution d'embrasser veritablement la Foy, ie luy dy, mon Pere, ie n'ay point deux langues, mon cœur & ma bouche parlẽt vn mesme langage, ie t'asseure que c'est tout de bon que ie croy en celuy qui a tout fait, ie ne sçay pas le futur: mais si iamais ie me démens de cette parole, chasse-moy bien loin d'icy. Voila ce que ie demanday au Pe-

re, & c'est cela mesme qu'on te veut donner, ouure ta bouche, & laisse sortir nettement ce qui est caché dans ton cœur, ce pauure homme, qui a si souuent tonné dans les assemblées de ses Gens, répondit, qu'il n'auoit point de parole que ses gens ne fussent retournez de la guerre, mais on luy fit bien entendre, que s'il perdoit la parole, qu'il deuoit trouuer ses pieds, on dit le mesme à vn autre qui auoit deux femmes, qui en quita vne bien-tost apres. Bref, ils ont donné tous deux quelque esperance de leurs Conuersion: ie prie nostre Seigneur qu'il leur ouure les yeux. La superbe, qui est le plus grand vice de l'esprit, & la luxure, qui est le plus vilain peché de la chair, sont deux obstacles à la Foy, & à la vraye penitence.

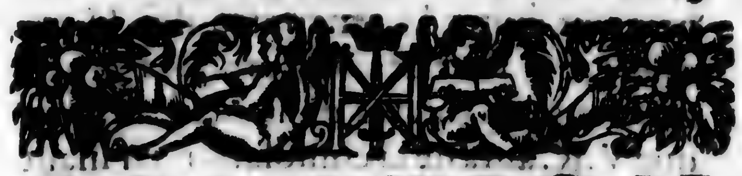
FIN.

ue
ir
on
u-
es
le
r-
en
,
le
n-
s:
ue
ie
es
nd
le
ux
i-

# RELATION

## DE CE QVI S'EST PASSÉ DANS LE PAYS DES HVRONS,

Pays de la Nouuelle France, és années 1647. & 1648.



# RELATION DE CE QVI S'EST PASSÉ EN LA MISSION DES PERES DE LA COMPAGNIE de IESVS aux Hurons pays de la Nouuelle France, és années 1647. & 1648.

Enuoyée

*AV R. P. ESTIENNE CHARLET Prouincial de la Compagnie de* IESVS, *en la Prouince de France.*

*Par le P.* PAVL RAGVENEAV *de la mesme Compagnie, Superieur de la Mission des Hurons.*



MON R. PERE,

Si nos lettres ont le bon-heur d'arriuer iusqu'en France, & si ceux qui les portent

peuuent euiter le rencontre des Hiroquois, qui sont des voleurs plus cruels que tous les Pirates de la mer, i'espere que V.R. aura de la consolation en lisant cette Relation : car elle y verra comment Dieu nous va protegeant au milieu des mal-heurs qui nous enuironnent de toutes parts, & comment cette Eglise naissante dans cette barbarie, va croissant & en nombre & en sainteté, plus que iamais nous n'eussions osé l'esperer. Si Dieu se plaist à verser sur ces peuples les benedictions du Ciel, à mesure que les miseres nous pourront accueillir, nous le prions de tout nostre cœur qu'il continuë à nous affliger de la sorte, puisque ce nous doit estre assez qu'il en tire sa gloire, & le salut des ames, qui est l'vnique bien qui nous amene en ces pays. Nous demandons pour cét effet l'assistance de ses SS. SS. & prieres,

Mon Reuerend Pere,

*Des Hurons ce 16. Auril 1648.*

Vostre tres-humble & tres-obeïssant seruiteur en N. S.
PAVL RAGVENEAV.

*Situation du pays des Hurons, de leurs alliez, & de leurs ennemis.*

## Chapitre I.

Qvoy que dans nos Relations precedentes nous ayons pû donner quelques lumieres touchant la situation d'vne partie de ces pays : toutefois i'ay creu qu'il seroit expedient d'en proposer icy brieuement vne veuë plus distincte & plus generale, tant à cause que le temps nous en a donné des notions bien plus asseurées, qu'à raison que nous deuons parler dans les suiuans Chapitres, de diuerses choses qui supposent ces connoissances.

Le pays des Hurons est entre le quarante-quatre & le quarante-cinquiéme degré de Latitude, & de Longitude, demie heure plus à l'Occident que Quebec.

Du costé de l'Occident d'Esté vient aboutir vn Lac, dont le tour est quasi de quatre cens lieuës, que nous nommons la Mer douce ; qui a quelque flux & reflux, & qui dans son extremité plus eloi-

gnée de nous, a communication auec deux autres Lacs ; encore plus grands, dont nous parlerons dans le Chapitre dixiéme. Cette Mer douce a quãtité d'Isles, & vne entr'autres, qui a de tour pres de soixante lieuës.

Du costé de l'oüest-suroüest, c'est à dire quasi à l'Occident, nous auons la nation du Petun, qui n'est éloignée qu'enuiron douze lieuës.

Du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Occident, nous regardons la Nation Neutre, dont les bourgs qui sont sur la frontiere en deçà, ne sont éloignez des Hurons, qu'enuiron trente lieuës. Elle a quarante ou cinquante lieuës d'estenduë.

Au delà de la Nation Neutre, tirant vn peu vers l'Orient, on va à la Nouuelle Suede, où habitent les Andastoërõnons, alliez de nos Hurons, & qui parlent comme eux ; éloignez de nous en ligne droite, cent cinquante lieuës ; nous en parlerons au Chapitre huitiéme.

De la mesme Nation Neutre tirant presque au Midy, on trouue vn grand Lac, quasi de deux cens lieuës de tour, nommé Erié, qui se forme de la deschar-

ge de la Mer douce, & qui va se precipiter par vne cheute d'eaux d'vne effroyable hauteur, dans vn troisiéme Lac, nommé Ontario, que nous appellons le Lac Saint Louys, dont nous parlerons cy-apres.

Ce Lac, nommé Erié, estoit autrefois habité en ses costes qui sont vers le Midy, par de certains peuples que nous nommons la Nation du Chat; qui ont esté obligez de se retirer bien auant dans les terres, pour s'éloigner de leurs ennemis, qui sont plus vers l'Occident. Ces gens de la Nation du Chat ont quantité de bourgades arrestées, car ils cultiuent la terre & sont de mesme langue que nos Hurons.

Partant des Hurons, & marchant vers le Midy, ayant fait trente ou quarante lieuës de chemin, on rencontre le Lac S. Louys, qui a quatre-vingts, ou nonante lieuës de longueur, & en sa mediocre largeur, quinze ou vingt lieuës. Sa longueur est quasi de l'Orient à l'Occident; sa largeur du Midy au Septentrion.

C'est ce Lac Saint Louys, qui par sa descharge forme vn bras de la Riuiere Saint Laurent, sçauoir celuy qui est au Midy de l'Isle de Mont-Real, & qui va descendre à Quebec.

Au delà de ce Lac Saint Louys, vn peu dans les terres, habitent les cinq Nations Hiroquoises, ennemies de nos Hurons, qui dans leur situation, sont quasi paralleles à la longueur de ce Lac.

Les plus proches de la Nation Neutre, sont les Sonnontoüeronnons, à septante lieuës des Hurons, suiuant le Sud-Sudest; c'est à dire, entre le Midy & l'Orient, plus vers le Midy. Plus bas suiuent les Onionenronnons, quasi en droite ligne, à vingt-cinq lieuës enuiron des Sonnontoüeronnons. Plus bas encore les Onnontaeronnons, à dix ou douze lieuës des Onionenronnons. Les Onneiochronnons, à sept ou huit lieuës des Onnontaeronnōs. Les Annieronnons, sont éloignée des Onneiochronnons, vingt-cinq ou trente lieuës; ils destournent tant soit peu dans les terres, & sont plus Orientaux aux Hurons. Ce sont eux qui sont les plus voisins de la Nouuelle Hollande, & qui sont aussi les plus proches des Trois Riuieres.

Ce seroit par ce Lac Saint Louys, que nous irions droit à Quebec, en peu de iours, & auec moins de peine, n'y ayant que trois ou quatre saults, ou plustost courant d'eau plus rapide à passer iusqu'à

Mont-Real, qui n'est distant de l'amboucheure du Lac Saint Louys, qu'enuiron soixante lieuës: mais la crainte des ennemis, qui habitent le long de ce Lac, oblige nos Hurons & nous auec eux, de prendre vn grand destour, pour aller gagner vn autre bras de la Riuiere Saint Laurent, sçauoir celuy qui est au Nord de Mont-Real, que nous nommons la Riuiere des Prairies. Ce qui allonge nostre voyage quasi de la moitié du chemin; nous obligeant en outre à plus de soixante saults, où il faut mettre pied à terre & porter sur ses espaules tout le bagage & les canots, ce qu'on éuiteroit par le droit chemin, sans compter vne grande quantité de courans rapides, où il faut traisner les canots marchant en l'eau, auec grande incommodité & danger.

Du costé du Septentrion des Hurons, il y a diuerses Nations Algonquines, qui ne cultiuent point la terre, & qui ne viuent que de chasse & de pesche, iusqu'à la mer du Nord, laquelle nous iugeons estre éloignée de nous en droite ligne, plus de trois cens lieuës. Mais nous n'en auons autre connoissance, comme aussi de ces Nations-là, sinon par le rapport que nous

en font les Hurons & quelques Algonquins plus proches, qui y vont en traite, pour les Peltries & Castors, qui y sont en abondance.

---

## De l'estat general de la Mission.

### CHAPITRE II.

IE puis dire que iamais ce pays n'a esté plus auant dans l'affliction, que nous l'y voyons maintenant, & que iamais la Foy n'y a paru auec plus d'auantage. Les Hiroquois ennemis de ces peuples continuent auec eux vne guerre sanglante, qui va exterminant nos bourgades frontieres, & qui fait craindre aux autres vn semblable mal-heur: & Dieu en mesme temps va peuplant d'excellens Chrestiens ces pauures Nations desolées, & se plaist à y establir son saint Nom au milieu de leurs ruines.

Depuis nostre derniere Relation nous auons baptizé pres de treize cens personnes: mais ce qui nous console le plus est de voir la ferueur de ces bons Neophytes, & vn esprit de Foy en eux, qui n'a rien de

la barbarie, & qui nous fait benir les misericordes de Dieu, qui se vont respandant de iour en iour si richemēt iusqu'aux derniers confins de ce nouueau monde.

L'Esté dernier se passa quasi entier dans les attentes & les alarmes d'vne armée ennemie des Hiroquois nos voisins, qui fut la cause que les Hurons ne descendirent point à Quebec, estans demeurez pour defendre leur pays menacé; & craignans aussi d'autre part vne autre armée des Hiroquois Annieronnons, qui les attendoient au passage, s'ils eussent descendu la Riuiere. Ainsi nous ne receusmes l'an passé aucun secours, & non pas mesme aucune lettre de Quebec, ny de France. Mais nonobstant Dieu nous a soustenu, ayant esté luy seul nostre Pere & nostre Pouruoyeur, nostre defense, nostre ioye, nostre consolation, nostre tout; chose aucune ne nous ayant manqué, aussi peu qu'aux Apostres, lors que Nostre Seigneur les enuoya quasi tous nuds à la conqueste des Ames.

Nos Missions ont esté à l'ordinaire; & de plus nous en auons entrepris de nouuelles, non seulement parmy les Hurons, mais aussi parmy les Algonquins: Dieu

donnant à nos Péres du courage au dessus de leurs forces, vn homme faisant luy seul ce qui eust donné vn employ raisonnable à plusieurs.

Mais apres tout, *Messis multa, operarij verò pauci.* Ie veux dire que quoy que nous soyons en vn pays abandonné, où la Pauureté est nostre appennage, & où nous ne viuons que des aumosnes, qui venant de quinze cens lieuës, doiuent passer & la mer, & la rage des Hiroquois auant que nous puissions en joüir; Ce n'est pas toutefois ce secours temporel qui nous presse, ny celuy que nous demandons auec plus d'instance: Ce sont des Missionnaires desquels nous auons grand besoin, ce sont là les thresors que nous desirons de la France. I'aduoüe que pour venir icy, apres auoir trauersé l'Ocean, il faut sentir de pres la fumée des cabanes Hiroquoises, & peut-estre y estre bruslé à petit feu: mais quoy qui nous puisse arriuer, ie sçay bien que le cœur de ceux que Dieu y aura appellé, y trouuera son Paradis, & que leur charité ne pourra pas s'esteindre ny dans les eaux, ny dans les flammes.

Nos Hurons sont bien auant dans vn

pourparler de Paix, auec l'Onnontaeronnon (c'est vne des cinq nations Hiroquoises, qui cy-deuant a tousiours plus vexé ce pays) & il y a quelque esperance que deux autres des Nations ennemies entreront dans le mesme traité: les ambassades sont reciproques de part & d'autre. Si cette affaire reüssit, il ne leur restera plus sur les bras que le Sonnontoueronnon, le plus proche ennemy que nous ayons, & les Hiroquois Annieronnons, plus voisins de Quebec, ausquels on feroit bonne guerre, nos armes n'estant plus diuerties ailleurs.

De plus nos Hurons ont enuoyé vn ambassade aux Andaftoëronnons, peuples de la Nouuelle Suede, leurs anciens alliez, pour les solliciter à leur moyenner vne Paix entiere, ou à reprendre la guerre qu'ils auoient il n'y a que fort peu d'années, auec les Hiroquois Annieronnons. On en espere vn grand secours, & vn grand soulagement pour ce pays. Mais apres tout, nos esperances sont en Dieu; car la perfidie de ces peuples ne permet pas que nous nous appuyons aucunement sur leurs paroles, & nous fait craindre vn aussi grand mal-heur au milieu de ces

traitez de paix, que dans le plus fort de la guerre.

## De nostre maison de Sainte Marie.

### Chapitre III.

LA maison de Sainte Marie ayāt esté iusqu'à maintenant dans le cœur du pays, en a aussi esté moins exposée aux incursions des ennemis. Ce n'est pas que quelques auanturiers ne soient venus de fois à autre faire quelque mauuais coup, à la veuë mesme de nostre habitation: mais n'osans pas en approcher qu'en petit nombre & à la desrobée, crainte qu'estans apperceus des bourgades frontieres on ne courut sur eux, nous auons vescu assez en asseurance de ce costé là; & Dieu mercy pas vn de nous n'y a encore esté surpris dans leurs embusches.

Nous sommes quarante-deux François au milieu de toutes ces Nations infideles; dix-huit de nostre Compagnie; le reste de personnes choisies; dont la pluspart ont pris dessein de viure & de mourir auec nous; nous assistans de leur trauail

& industrie auec vn courage, vne fidelité & vne sainteté, qui sans doute n'a rien de la terre : aussi n'est-ce que de Dieu seul qu'ils en attendent la recompense, s'estimans trop heureux de respandre & leurs sueurs, & s'il est besoin tout leur sang, pour contribuer ce qu'ils pourront à la conuersion des barbares. Ainsi ie puis dire auec verité que c'est vne maison de Dieu & la porte du Ciel, & c'est le sentiment de tous ceux qui y viuent, & qui y trouuent vn Paradis en terre, où la Paix y habite, la ioye du Saint Esprit, la charité, & le zele des ames.

Cette maison est vn abord de tout le Pays, où les Chrestiens y trouuent vn Hospital durant leurs maladies, vn refuge au plus fort des alarmes, & vn hospice lors qu'ils nous viennent visiter. Nous y auons compté depuis vn an plus de trois mille personnes, ausquelles on a donné le giste, & quelquefois en quinze iours les six & les sept cens Chrestiens, & d'ordinaire trois repas à chacun. Sans y comprendre vn plus grand nombre qui sans cesse y passent tout le iour, ausquels on fait aussi la charité. En sorte que dans vn Pays estranger, nous y nourrissons ceux qui

deuroient nous y fournir eux-mesmes les necessitez de la vie.

Il est vray que ce n'est pas dans les delices ny l'abondance de la France. Le bled d'Inde pilé dans vn mortier & boüilly dedans l'eau, assaisonnée de quelque poisson enfumé, qui tient lieu de sel, estant reduit en poudre, nous sert ensemble de boire & de manger, & nous apprend que la Nature se contente de peu, nous fournissant Dieu mercy vne santé moins sujette aux maladies, qu'elle ne feroit dans les richesses & la varieté des viures de l'Europe.

Il n'y a d'ordinaire que deux ou trois de nos Peres residens en cette maison, tous les autres sont dissipez dans les Missions, qui sont maintenant dix en nombre: les vnes plus arrestées dans les bourgs principaux du Pays; les autres plus errantes, vn seul Pere estant contraint de prendre le soin de dix & de douze bourgades; & quelques-vns allans plus loin, les quatre-vingts & les cent lieuës, afin que toutes ces Nations soient esclairées en mesme temps des lumieres de l'Euangile.

Nous taschons toutefois de nous rassembler tous, deux ou trois fois l'année, afin

afin de rentrer en nous-mesmes, & vaquer à Dieu seul dans le repos de l'Oraison; & en suite conferer des moyens & lumieres que l'experience & le Saint Esprit va nous donnant de iour en iour, pour nous faciliter la conuersion de tous ces peuples. Apres quoy il faut au plustost retourner au trauail, & quitter les douceurs de la solitude, pour aller chercher Dieu dans le salut des ames.

---

## *De diuerses defaites de nos Hurons par leurs ennemis.*

### Chapitre IV.

Les Arendaenronnons qui estoient à nos frontieres vers le costé de l'Orient, que nous appellions la Mission de Saint Iean Baptiste, ont receu tant d'eschecs ces dernieres années, qu'ils ont esté contrains de quitter leur Pays, trop exposé à l'ennemy, & se retirer dans les autres Bourgs plus peuplez, qui sont aussi de meilleure defense. Nous y auons perdu bon nombre de Chrestiens, le Ciel s'entrichissant tousiours dedãs nos pertes.

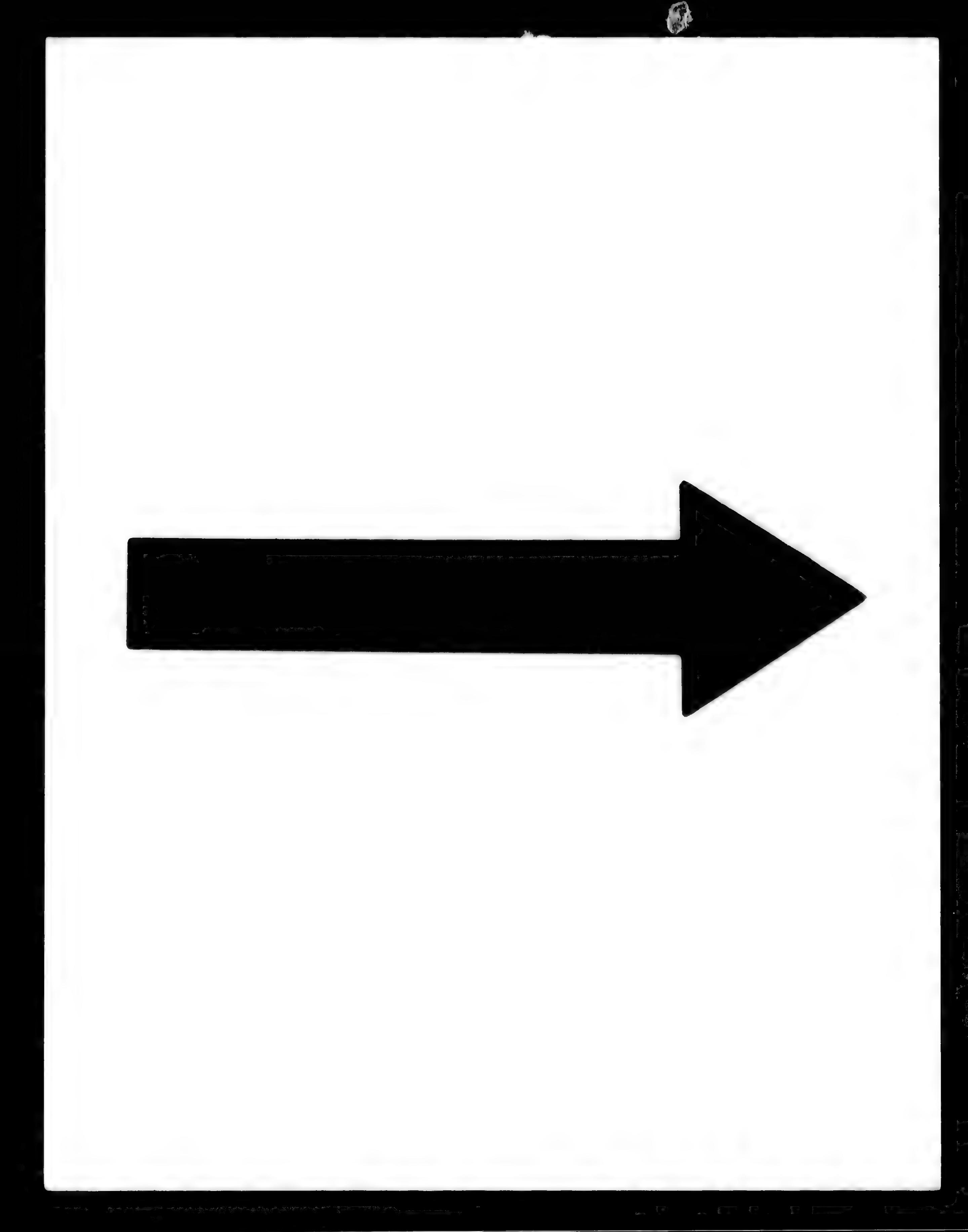
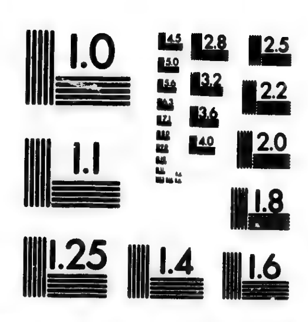


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




6"



Tout ce pays fut menacé l'Esté dernier d'vne armée ennemie, qui en effet venoit fondre sur nous : mais leur dessein ayant esté rompu, pour les raisons dont nous parlerons cy-apres, la pluspart s'estans dissipez vne bande de trois cens Sonnontoüeronnons allerent se ietter sur le bourg des Aøndironnons, où ils en tuerent quantité, & emmenerent tout tout ce qu'ils purent de captifs.

Ces Aondironnons sont peuples de la Nation Neutre, les plus voisins de nos Hurons, qui n'estans point en guerre auec les Sonnontoüeronnons, les auoient receus comme amis dans leur bourg, & leur preparoient à manger dans toutes les cabanes, dans lesquelles les Sonnontoüeronnons s'estoient diuisez expres, pour y faire plus aisément leur coup ; qui en effet leur reüssit, ayans plustost ou massacré ou saisi ceux qui eussent esté pour rendre du combat, qu'on n'eust pû s'apperceuoir de leur mauuais dessein, ayans tous en mesme temps commencé ce massacre.

Ce qui poussa le Sonnontoüeronnon à cette trahison, fut le ressentiment qu'ils auoient de la mort d'vn de leurs

hommes, qui retournant l'Hyuer precedent de la petite guerre, apres auoir fait quelque meurtre aux frontieres de la Nation du Petun, auoit esté poursuiuy viuement, & pris par les Hurons aux portes des Aondironnons, auant qu'il fust entré dans aucune cabane, ce qui auoit fait iuger qu'il estoit de bonne prise: mais nonobstant sa mort a esté vengée de la sorte.

On croyoit qu'en suite de cette desloyauté si indigne, toute la Nation Neutre prendroit la guerre contre les Hiroquois, & en effet de part & d'autre ils se sont tenus sur leurs gardes, & dans la deffiance: mais toutefois rien ne bransle ce semble de ce costé là, & ils continuent dans leur neutralité. D'aucuns disent que ce ne peut estre pour long-temps, & que le dessein de ceux de la Nation Neutre est de rauoir paisiblement & à l'amiable leurs captifs, puis prendre leur auantage pour venger à leur tour cette perte qu'ils ont receuë.

Les derniers mal-heurs qui nous sont arriuez, ont esté sur la fin de cét Hyuer. Quelques-vns du bourg de Saint Ignace, enuiron trois cens, tant hommes que

femmes, estans cabanez pour la chasse à deux iournées dans les bois, vers le pays ennemy; vne trouppe de Sonnontoüeronnons vint se ietter sur vne des cabanes, vn peu trop escartée des autres, lors qu'elle estoit moins de defense, la plus-part estans dissipez çà & là, selon que leur chasse auoit donné. Il y eut sept personnes tuées sur la place, & vingt-quatre tant hommes que femmes emmenez captifs; l'ennemy s'estant retiré promptement, crainte d'estre poursuiuy.

Cette cabane estoit quasi toute de Chrestiens, qui s'estoient reünis ensemble, pour y faire mieux leurs prieres matin & soir: & en effet ils y viuoient dans l'innocence, & respandoient par tout vne bonne odeur du Christianisme. Le feu aura sans doute esté le partage de quelques-vns: ie prie Dieu que les autres, à qui peut-estre les ennemis auront donné la vie, leur donnent en eschange la Foy & la pieté qui vit dedans leur cœur.

De ceux qui furent tuez sur la place, ie puis dire auec verité qu'il y auoit vne perle de nos Chrestiens. C'estoit vn ieune homme de vingt-quatre ans, nommé Ignace Saonaretsi, exemplaire à toute la

ieuneſſe, & irreprochable en ſes mœurs, qui eſtoit d'vn excellent eſprit, mais d'vne foy & pieté auſſi ferme que i'en aye veu dans ce pays. Il y auoit quelques mois qu'il ſe diſpoſoit à la mort, diſant qu'il en auoit de fortes penſées; & pour cela il venoit d'ordinaire ſus iour, dire ſon Chapelet en l'Egliſe, outre la Meſſe du matin, & les Prieres du ſoir, qu'il faiſoit extraordinairemẽt longues. Il eſtoit heureux à la chaſſe; ayant tué vn cerf, auſſitoſt les deux genux en terre, pour en remercier Dieu.

Eſtant dans le combat auec l'ennemy, & voyant bien qu'ils n'eſtoient pas de forces égales, & qu'il pourroit eſtre emmené captif, il dit à vn ſien couſin qu'il voyoit s'enfuir; Mon couſin, va porter les nouuelles à ma mere que ie ſeray bruſlé; mais dis luy qu'elle ne deplore point ma mort; ie n'auray pour lors autre choſe dans l'eſprit que le Paradis. Il auoit proche de ſoy ſon frere aiſné Catechumene, lequel on nous a dit qu'il baptiza: & tous deux furent les premiers qui demeurerent ſur la place. Leur mere & toute ſa famille a embraſſé la Foy depuis cette mort, & nous voyons à l'œil que ce ieune

Chrestien les a laissez heritiers de sa pieté.

Ce ieune homme estoit si innocent, qu'estant qu'estion de le marier, & ses parens luy parlans d'vn party qui leur sembloit auantageux; Ie n'ose, leur dit-il, enuisager aucune fille, & ainsi ie ne la connois pas : i'ay crainte d'offenser Dieu & de me voir engagé dans le mal, par vne œillade, qui porteroit mon cœur, plus loin que n'auroit esté mon dessein & le vostre.

Vn iour, deux de nos Peres estans en voyage auec luy, dans des neiges hautes de quatre pieds, par vn froid & vn vent excessif; Vn des Peres n'en pouuant plus, le pria de le descharger, & voyant qu'il trembloit de froid, estant fort mal vestu, luy presenta dequoy se couurir: Ce ieune Chrestien luy respondit que volontiers il prendroit non seulement sa charge, mais aussi celle de l'autre Pere; & en effet il se chargea de ces deux fardeaux tres-pesans, ne voulant pas se couurir dauantage, disant qu'il eust esté trop à son aise estant si bien vestu, qu'il auoit desia offert à Nostre Seigneur tout ce froid qu'il alloit endurant; & les fatigues de ce chemin fas-

cheux, pour se disposer à la Communion du lendemain, & qu'il se consoloit dans la pensée qu'vn iour dedans le Ciel il beniroit Dieu d'auoir paty si peu de chose pour son amour.

Quelque temps auant sa mort, ayant esté choisi pour porter la Croix, en vn enterrement public ; La ceremonie estant acheuée vn de nos Peres luy demanda s'il n'auoit pas esté honteux de se voir suiuy & regardé de tant d'infideles ? Nenny, dist-il, ie pensois que ce que ie faisois estoit glorieux deuant Dieu, & que les vices & les débauches de tant de personnes qui estoient autour de moy, estoit ce que Dieu haïssoit, & ce dont on deuoit auoir honte.

Cette perte fut suiuie d'vne plus grande fort peu de iours apres. Plus de trois cens du mesme bourg de Saint Ignace, estans retournez au mesme lieu, tãt pour enterrer leurs morts, que pour enleuer quantité de chair de vaches sauuages qu'ils auoient tué, sur leur retour, s'estans diuisez, çà & là & sans ordre ; ils furent surpris par vne centaine d'Hiroquois Annieronnons, à quatre ou cinq lieuës du bourg : & enuiron quarante de nos

gens y demeurerent ou furent pris captifs ; Ce qui depuis a obligé ceux de ce bourg de Saint Ignace à s'approcher de nous, & se mettre plus à l'abry qu'ils n'estoient des incursions de l'ennemy.

---

## *De la Prouidence de Dieu sur quelques Chrestiens pris ou tuez par les ennemis.*

### CHAPITRE V.

SVR la fin de l'Esté vne trouppe de quelques auanturiers Hiroquois, conduite par vn Huron, de long-temps captif parmy eux, surprirent dans vne Isle escartée, vne cabane de Chrestiens qui estoient à la pesche : ils en tuerent quatre ou cinq sur la place, & emmenerent sept captifs. Quelqu'vn sauué de la meslée courut en porter les nouuelles au bourg voisin. Le Missionaire qui y estoit accouru en haste vers le lieu du massacre, se doutant qu'il y auroit quelque ame à gagner pour le Ciel. Ayant fait deux lieuës de chemin, & ne pouuant passer plus outre, arriué qu'il estoit sur les riua-

ges du grand Lac ; il entend vne voix d'infideles, qui l'appellent pour s'embarquer. Haste toy, dirent-ils au Pere, peut-estre que tu en trouueras quelqu'vn en vie qui n'est pas encore baptizé. En effet les Prouidences de Dieu sont adorables pour ses eslus : Ceux qui auoient receu le saint Baptesme, & qui s'estoient venus confesser auant que de partir, se trouuerent roides morts sur la place : vne seule fille de dix-huit ans, bonne Catechumene, restoit encore en vie dans vn corps transpercé de coups, nageante dans son sang, & la peau de la teste arrachée de son crane, qui est la despoüille ordinaire que les ennemis emportent. Le Pere n'eut de temps que ce qui estoit necessaire pour la baptizer ; comme si cette ame dans vn corps demy-mort, n'eut attendu que cette grace du Baptesme pour s'enuoler au Ciel.

La Prouidence de Dieu ne fut pas moins aimable sur ceux qu'on emmenoit captifs : car l'ennemy fut poursuiuy si viuement, qu'on luy couppa chemin, lors qu'il auoit desia gagné huit ou dix lieuës hors le pays. On recouura tous les captifs, sans que pas vn eust receu encore

aucun coup, ny que mesme on leur eust arraché les ongles, ce qui toutefois est la premiere des caresses qu'on fait aux prisonniers de guerre. Le chef des ennemis fut pris, & vn autre auec luy, le reste se mit en fuite, n'ayans pas le loisir de descharger vn seul coup de hache, pour assommer les captifs qu'ils menoient. Vne bonne Chrestienne, nõmée Marthe Andionra, qu'on emmenoit captiue auec son mary, & deux de ses enfans, attribuë cette deliurãce au secours de la Vierge, qu'elle inuoquoit durant tout le chemin, disant son chapelet, qu'vn ennemy luy arracha, luy defendant de faire ses prieres. Mais il ne sçauoit pas que le cœur parloit bien plus haut que la langue; il fut le premier pris, & elle fut la premiere deliurée.

Vn Chrestien estant tombé entre les mains des ennemis, fut traité si cruellement que la pluspart luy portoient compassion: son recours estoit tout à Dieu, auquel il s'escrioit dans le plus fort de ses tourmens; Mon Dieu soyez beny de m'auoir appellé à la Foy; que mon corps soit brisé de coups, ces cruautez n'iront pas plus loin que ma vie; vous me ferez misericorde, & ie croy fermement que mon

ame sera bien-tost auec vous dans le Ciel. Puis s'addressant à vn infidele, qui estoit dans les tourmens auec luy: Mon camarade, luy disoit-il, ie te porte plus de compassion qu'à moy-mesme, car apres ces miseres ie crains pour toy vn mal-heur eternel, d'vn feu moins pitoyable que ne sont ceux qui nous tourmentent: si tu veux que ie te baptize, & si de tout ton cœur tu prie Dieu qu'il ait pitié de toy apres la mort, il te fera misericorde. Les ennemis entendans ces discours luy coupperent la main, le separerent d'auec son compagnon, & redoublerent ses tourmens: mais ils ne purent tirer de luy autre parole, sinon d'vn courage vrayment Chrestien; Vos tourmens cesseront, disoit-il, & finiront auec ma vie; apres cela ie ne suis plus vôtre captif; i'adore vn Dieu qui vn iour me rendra cette main coupée, & ce corps tout brisé de vos cruautez.

Vne ieune fille Chrestienne de quatorze à quinze ans, auoit esté emmenée captiue à Sonnontouan: y estant arriuée, elle entendit qu'on parloit de la faire mourir: la peur luy donna du courage, & Dieu conduisit son innocence pour la tirer de ce peril. Elle trouue moyen de s'eschap-

per, se iette dans des brossailles à quatre ou cinq cens pas du bourg ; tout le monde est campagne & nuit & iour pour la chercher ; on approche du lieu où elle est, & souuent elle fut sur le point de se descouurir elle-mesme, se croyant apperceuë, lors que Dieu qui vouloit la sauuer conduisoit autre part les pas de ceux qui venoient droit à elle, luy donnant assez de cœur pour demeurer ainsi cachée trois iours entiers sans boire ny manger. La troisiéme nuit elle sort en tremblant du lieu de son azyle, & prend sa route vers la Nation Neutre, ne sçachant bonnement où elle alloit. Apres trois iournées de chemin, ayant passé vne riuiere à guay, elle fait rencontre de quatre hommes qui luy demandent où elle va ; Elle leur raconte sa fortune, & leur dit qu'elle s'eschappe de la mort : Deux de ces hommes estoient ennemis, qui parlent de la remener dans sa captiuité, c'est à dire à vne mort certaine : Les deux autres estoient gens de la Nation Neutre, qui ayans pitié de cette petite innocente, prirent sa cause en main, disans qu'estant passée au deçà de cette riuiere, elle estoit sur leurs terres, dans vn pays de paix, & non plus

dans le pouuoir des ennemis. Dieu ſçait auec combien de confiance elle ſe recommandoit à luy. Enfin les deux hommes de la Nation Neutre l'emporterent au deſſus des deux ennemis. Il y auoit plus de ſix iours qu'elle n'auoit mangé, & toutefois elle ne ſentoit ny faim, ny laſſitude. Ils luy donnerent dequoy rompre ſon ieuſne, aſſez pour atteindre les bourgs de la Nation Neutre, où eſtant en lieu d'aſſeurance elle continua ſon chemin, & arriua icy le iour de Paſques. Son pere bon Chreſtien, nommé Antoine Otiatonnety, & ſes autres parens la receurent des mains de Dieu, comme vn enfant reſuſcité.

Nous ne deſirons pas ny les ſouffrances, ny les malheurs à nos Chreſtiens; mais toutefois ie ne puis m'empeſcher de benir Dieu dans ceux qui leur arriuent, l'experience m'ayant fait reconnoiſtre que iamais leur Foy n'eſt plus viue, ny leur cœur iamais plus à Dieu, qu'au temps qu'enuiſageant les choſes d'vn œil trop humain, nous auons plus de crainte & plus de compaſſion pour eux. Ie n'en ay veu aucun de ceux qui ſont tombez entre les mains de l'ennemy, & ſe ſont ſauuez

par apres, qui ne m'ayent auoüé que dans le plus fort de leur mal ils n'y eussent esprouué vn courage plus Chrestien, vne consolation plus douce, & vn recours à Dieu plus entier, qu'ils n'auoient ressenty toute leur vie passée, & que mesme ils n'en ressentoient apres leur deliurance. Ainsi nous ne sçauons que desirer à nos Chrestiens & à nous-mesmes, & quelques grandes pertes que puisse receuoir cette Eglise, nous en benirons Dieu, voyans à l'œil qu'il en tire sa gloire plus auantageusement que nous n'eussions osé l'esperer par aucune autre voye.

Au milieu de l'Esté, dans le plus fort de la terreur d'vne armée ennemie, qu'on disoit n'estre qu'à demie lieuë du bourg de S. Ioseph, les femmes ne songeoient qu'à la fuite, les hommes à soustenir l'assaut, l'effroy & l'espouuante estoit par tout. Au milieu de toutes ces alarmes, les Chrestiens, les Catechumenes, & mesme plusieurs infideles accoururent à l'Eglise, les vns pour receuoir l'absolution, les autres pour presser leur Baptesme, tous craignans plus l'Enfer qu'ils ne craignoient la mort. Le Pere ne sçauoit pas ausquels entendre, car voulant satisfaire aux vns,

les autres le pressoient & luy crioient misericorde. C'estoit vn combat de la Foy, qui viuant dans leur cœur, leur donnoit vn legitime droit à ce qu'ils desiroient : ainsi le Pere se vid heureusement contraint de leur accorder leurs demandes. Plusieurs estoient armez de pied en cap, & receurent ainsi le Baptesme. Apres tout il se trouua que c'estoit vne fausse alarme, mais la Foy & les saintes promesses de ces personnes baptizées à la haste, se trouuerent toutefois veritables. Le Saint Esprit est vn bon maistre, & quand il appelle quelqu'vn à soy, il supplée abondamment tout ce qui peut manquer à nos instructions.

Ie ne puis pas obmettre icy vn sentiment de pieté vrayment Chrestienne, d'vne mere pour son enfant vnique. Cette femme s'estoit refugiée dans le departement de nostre habitation de Ste Marie, qui est destiné aux sauuages Chrestiens : elle se vid obligée de retourner à Saint Ioseph au plus fort des alarmes ; elle emmena auec soy son fils, aagé seulement de quatre ans. Vn de nos Peres luy demanda pourquoy elle n'auoit pas laissé ce petit innocent en nostre maison, en vn lieu

d'asseurance. Helas! respondit-elle, i'aime mieux le voir tuer dedans mon sein, & mourir auec moy, que de le laisser suruiure apres ma mort : Mes parens qui sont infideles corromproient bien-tost son innocence, & perdroient son ame en luy faisant perdre la Foy, & ie serois la mere d'vn damné. Ie prefere le salut de son ame à la vie de son corps; ie demande pour nous deux le Ciel, & non pas vne longue vie.

---

## *Des Baptesmes de quelques Hiroquois pris en guerre par les Hurons.*

### CHAPITRE VI.

LE bon-heur de la guerre n'est pas tousiours tout d'vn costé; si nos Hurons ont fait des pertes, ils ont aussi eu leurs victoires ou le Ciel à plus gagné qu'eux: car la plus part des Hiroquis qu'ils ont pris à diuerses fois, ayant esté bruslez à l'ordinaire, ont trouué le chemin du Ciel au milieu des flammes, & leur salut à l'heure de la mort. Mais il faut auoüer que iamais nous ne faisons aucun de ces

Baptesmes, qu'auec des combats & des resistances nompareilles, non pas tant de la part de ceux du Baptesme desquels il s'agit, que du costé des Hurons infideles qui ont de la peine à permettre qu'on procure vn bon-heur eternel à ceux qu'ils n'enuisagent que d'vn œil ennemy. Si la ferueur de nos Chrestiens ne nous aidoit en ces rencontres, nous ne serions pas assez forts pour en venir à bout: mais leur zele & leur charité se trouue plus puissante à procurer ce bien à leurs ennemis, que la haine des infideles à souhaitter leur mal.

Vn excellent Chrestien, dont l'aage est remply de merites, & qui estant d'vn rare esprit a vne Foy tout à fait eminente, voyant l'opposition opiniastre des infideles à ne vouloir permettre qu'on baptizast quelques captifs. Et quoy mes freres, leur dit-il, si vous ne croyez pas que nostre Foy soit veritable, pourquoy vous opposez vous à l'instruction de ces captifs? Et si c'est vn mensonge ce que nous preschons du Paradis & de l'Enfer, pourquoy nous refusez vous ce contentement de raconter ces fables, & de tromper vos ennemis? Que si vous pen-

ſez qu'en effet la parole de Dieu que nous portons ſoit veritable, embraſſez donc la Foy vous-meſmes, & redoutez pour vous ces feux d'Enfer que vous ſouhaitez à ces pauures miſerables. Là-deſſus il ſe met à preſcher à toute l'aſſemblée, qui luy preſte audiẽce; il parle du Paradis, de l'Enfer, de la Reſurrection, & parcourt les principaux myſteres de noſtre Foy. Enfin voyãt tout ſon monde gagné; mes freres, leur dit-il, ie voy bien que la Foy eſt dans le fond de voſtre cœur, que vous differez ſeulement à en faire la profeſſion: mais ſçachez que vous irritez Dieu, vous opposant au ſalut de ces ames, & que l'Enfer ſera voſtre partage, ſi vous voulez que ves haines ſoient immortelles: bruſlez leurs corps à la bonne heure, qui eſt voſtre captif; mais leurs ames ſont inuiſibles, & non pas de voſtre domaine; vous auriez tort de leur ſouhaiter aucun mal. Apres cela il s'addreſſe aux captifs, leur demande s'ils conçoiuent ces veritez, & s'ils deſirent le Bapteſme. Leur cœur y eſt tout diſpoſé, tout le monde eſt dans le ſilence, & ces Bapteſmes ſe font d'vn conſentement ſi public, qu'on euſt iugé que l'aſſemblée eſtoit toute Chreſtienne.

En vn autre occasion les infideles ayans preuenu les captifs, & leur ayans donné des impressions de nous & de la Foy, qui ne leur en laissoient que de l'horreur ; vn Capitaine Chrestien en eut aduis, & nous pria de ne pas paroistre en l'assemblée qu'il ne nous eust appellé. Il prend auec soy quatre ou cinq des Chrestiens plus feruens ; ils s'approchent des prisonniers. Mes freres, leur dirent-ils, nous ne portons ny torches ny flambeaux pour vous venir brusler : si vous ne mouriez que de nos mains, vos vies seroient en asseurance ; nostre cœur n'a point de cruautez ny pour vous, ny pour qui que ce soit au monde. Tous les autres qui vous enuironnent sont armez de feux & de flammes, & leurs mains sont encore toutes couuertes de vostre sang : iugez maintenant si leur cœur a de l'amour pour vous, & si les auersions qu'il vous ont donné de la Foy, procedent d'vn desir qu'ils ayent de vostre bien ; ou plutost de la rage qui les anime contre vous. L'esprit de ces captifs estant appriuoisé, ils se mettent à les instruire tout à loisir, & les voyans bien disposez, vn Chrestien nous vint appeller pour leur conferer le Baptesme.

La femme d'vn de ces bons Chreſtiens danna aduis à ſon mary que les infideles eſtoient animez contre luy, de ce qu'il ſe meſloit ſi auant dedans ces Bapteſmes, & luy conſeilla de s'en deporter vne autrefois. Et quoy ma femme, luy dit-il, tu veux ſeruir de truchement au diable; eſt-ce vn conſeil d'amy? Et faut-il que les médiſances nous empeſchent de gagner le Ciel, & d'y mener meſme nos ennemis. Si on parle de me tuer pour quelque autre ſujet, ie pourray bien craindre la mort; mais s'il eſt queſtion & de ſouffrir les calomnies, & de mourir pour l'auancement de la Foy, ma vie ne m'eſt plus rien, & ie veux bien qu'on ſçache que iamais ie ne trembleray de ce coſté là.

Mais ce qui a plus eſtonné les infideles, eſt d'auoir veu en ces rencontres des femmes plus fortes qu'eux. Nous ne pouuions vn iour nous faire aſſez entendre à vn captif Sonnontoueronnon (car quoy que le fond de leur langue ſoit le meſme qu'icy aux Hurons, toutefois les dialectes ſont ſi differens, qu'on iugeroit que ce ſoient des langues diuerſes.) Il nous vint en penſée d'auoir recours à vne bonne Chreſtienne, venuë il y a neuf ou dix

ans d'vn bourg de la Nation Neutre voisin des ennemis. Cette femme s'approche du captif, & comme elle possede parfaitement bien nos mysteres, il ne fut pas besoin de luy mettre en bouche ce qu'elle diroit, elle se met à l'instruire elle-mesme. Mon frere, luy dit-elle, ie porte compassion à ton corps; mais toutefois sa misere ne sera pas longue, quelques tourmens que luy preparent les Hurons: Tu sçais que nos ames sont immortelles, & que ces flammes que tu voy, ne pourront pas consommer la tienne; elle suruiura à ces cruautez que tu crains: Mais il faut que tu sçaches qu'il y a vn mal-heur eternel, qui nous attend apres la mort, si nous n'auons reconnu en ce monde, & adoré le Createur du ciel & de la terre. C'est à quoy ie te viens inuiter.

Les infideles ne sçauoient que dire à cette Chrestienne, car les hommes Hurons auroient honte d'entrer en dispute auec vne femme. Elle continuë son instruction paisiblement, & ce pauure captif fut si touché de cette charité, qu'il demanda à estre baptizé, & le lendemain son ame fut, comme nous croyons, dans le Ciel.

Ie finy ce Chapitre par la mort d'vne captiue Hiroquoise. C'estoit vne ieune femme d'enuiron vingt-cinq ans, à qui les Hurons auoient donné la vie : toutefois l'ennuy de sa captiuité & le desir de sa patrie, l'auoient poussé à s'enfuir seule, à trauers les bois : mais l'ayant poursuiuie à la piste, on la recouura apres quelques iournées, heureusement pour son salut. Elle tomba bien-tost malade : vn de nos Peres va pour l'instruire, il la trouue toute disposée au Baptesme, & qui sçauoit tous nos mysteres. Il y a long-temps que ie croy, luy dit-elle, & ce que i'ay veu des Chrestiens dés le commencement de ma captiuité est entré dans le fond de mon cœur ; i'ay iugé leur Foy veritable, & les Commandemens de Dieu si iustes, que i'ay creu que vrayment il estoit luy seul le maistre de nos vies. I'auois demandé le Baptesme à Ouracha (c'est le nom Huron d'vn autre de nos Peres) mais il m'a refusée, croyant peut-estre que ma Foy ne fust que sur mes levres, & non pas dans mon cœur. I'ay nonobstant vescu du depuis en Chrestienne, & i'esperois toûjours que Dieu qui void dans le fond de nos ames, auroit pitié de moy. Ie te prie

donne moy le Baptesme, car c'est sans doute pour cela que Dieu n'a pas voulu que i'allasse mourir en mon pays tout infidele. Le Pere m'escriuit que iamais il n'auoit baptizé aucun Sauuage auec plus de satisfaction. Elle vescut encore vn mois, mais en vn lieu où nos visites ne peuuent pas estre frequentes. A l'heure de la mort, elle enuoye querir en l'absence du Pere vn bon Chrestien, qui nous sert de Dogique dans ce bourg là, & le prie de l'assister à bien mourir comme font les Chrestiens: mais ce bon Dogique trouua que le Saint Esprit y faisoit plus que luy; car les sentimens de pieté estoiẽt si tendres dans le cœur de cette captiue mourante, sa Foy si viue, & ses esperances si douces pour le Ciel, qu'il nous a dit n'auoir iamais rien veu de plus Chrestien. Elle rendit l'ame auec ces dernieres paroles, Iesus ayez pitié de moy, oüy ie seray auiourd'huy auec vous dans le Ciel. Elle auoit nom Magdelaine Arihoüaon.

A ce propos ie ne puis obmettre vn coup de la Prouidence de Dieu sur vne ame qui sans doute estoit née pour le Paradis, Vne ieune femme infidele legere-

ment malade, escoutoit attentiuement les instructions qui se donnoient à quelques Neophytes de la mesme cabane, & monstroit y prendre plaisir: mais comme elle auoit esté assez dans les débauches & n'estoit mariée, celuy de nos Peres qui auoit soin de cette Mission la negligeoit, quoy qu'elle demandast souuent à prier Dieu & à estre receuë au nombre des Catechumenes. Cependant le mal s'augmenta, & la mit à l'extremité, le Pere ayant desisté vn ou deux mois d'aller en cette cabane. Il y entra vn iour par accident, sans penser à cette pauure fille, qui ne songeoit qu'à luy, & nuit & iour. De loin qu'elle l'eust apperceu, elle luy fit signe de la main qu'il approchast, ne pouuant plus se faire entendre pour sa foiblesse. Mon frere, luy dit-elle, enfin tu ne differeras pas de m'instruire; tu as sans doute creu que mon cœur n'estoit pas destaché des affections qu'il a eu autresfois pour le peché, & tu m'as negligée à cause de cela: Non, c'estoit tout de bon que ie voulois viure en Chrestienne, & maintenant i'y veux mourir. Haste toy, ie te prie, & baptize moy dés auiourd'huy, car ie suis morte, & ie priois Dieu qu'il

t'amenaſt icy, aye pitié de moy. En effet le Pere la trouua ſi bien diſpoſée des inſtructions que iamais il n'auoit eu deſſein de luy donner en inſtruiſant les autres, & vid ſon cœur ſi fortement preuenu des graces de Dieu, & ſi auant dans les deſirs du Paradis, qu'il la baptiza ſans delay. De ce moment elle n'eut plus ny d'oreilles, ny de langue que pour Dieu, auquel ſans doute elle rendit ſon ame, ayant expiré peu apres.

---

*Des pourparlers de paix entre les Hurons & Onnontaeronnons.*

## CHAPITRE VII.

LEs Onnontaeronnons, la plus belliqueuſe des cinq nations ennemies de nos Hurons, ſont bien auant dans vn traité de paix auec eux. Voicy comme le tout eſt arriué.

Au commencement de l'an 1647. vne bande d'Onnontaeronnons ayant paru ſur nos frontieres, fut pourſuiuie d'vne troupe de guerriers Hurons, auſquels la victoire demeura, le chef des ennemis

ayant esté tué sur la place, quelques autres saisis captifs, & le reste ayant pris la fuite.

Ces prisonniers de guerre furent brûlez à l'ordinaire, à la reserue du plus considerable de tous, qui eut la vie, nommé Annenraes; Ie diray seulement en passant, qu'vn de ceux qui estoient destinez pour le feu, ayant horreur des cruautez qui l'attendoient, se ietta la teste la premiere dans vne grande chaudiere d'eau toute boüillante, afin d'abreger ses tourmens auec sa vie.

Sur le commencement du Printemps, Annenraes qui auoit eu le vie, fut aduerty sous main que quelques particuliers mescontens de ce qu'il viuoit, le vouloient tuer: il communiqua à quelque sien amy les pensées qu'il prit en suite de cela de s'eschapper, & s'en retourner en son pays. L'affaire fut rapportée à quelques Capitaines, les principaux chefs du conseil, qui trouuerent à propos de l'ayder dans son dessein, esperans que cét homme estant de grande authorité à Onnontaé, pourroit leur rendre quelque bon seruice. Ils l'equiperent, luy donnerent quelques presens, & le firent partir de nuit *incognito*.

Cét homme ayant passé le Lac Saint Louys, qui nous diuise d'auec les ennemis, fit rencontre de trois cens Onnontaeronnons, qui faisoient des canots pour trauerser ce mesme Lac, à dessein de venir venger sa mort; & qui pour cét effet deuoient se ioindre à d'autres bandes de huit cens, tant Sonnontoüeronnons que Onionenronnons, qui estoient aussi en chemin.

A ce rencontre, qui fut bien inopiné pour les Onnontaeronnons; Annenraes qu'on enuisageoit comme vn homme resuscité, se comporta de telle sorte que les trois cens Onnontaeronnons quitterent le dessein de leur guerre, & prirent des pensées de paix: en sorte qu'estans de retour à Onnontaé, & y ayans tenu conseil, ils enuoyerent vn ambassade aux Hurons, auec des presens, pour commencer les pourparlers de paix.

Le chef de cét ambassade fut vn nommé Soionés, Huron de nation, mais si naturalisé parmy les ennemis depuis plusieurs années, qu'il n'y a aucun Hiroquois qui ait fait plus de massacres en ces pays, ny des coups plus mauuais que luy. Ce Soionés amena auec soy trois autres Hu-

rons, captifs depuis peu à Onnontaé, qui nous sont demeurez. Ils arriuerent au Bourg de Saint Ignace, le neufiéme Iuillet.

A cette nouuelle le pays se trouua puissamment partagé. Ceux des Hurons, que nous appellons la Nation des Ours, craignoient cét ennemy, mesme auec ses presens. Les Bourgs plus voisins esperoient que cette paix reüssiroit, à cause qu'ils la souhaitoient dauantage: mais les Arendaentronnons, plus qu'aucune autre Nation, à cause qu'on leur faisoit esperer qu'on leur rendroit quantité de leurs gens, captifs à Onnontaé.

Apres bien des conseils, enfin on trouua bon pour voir plus clair en cette affaire, d'enuoyer vn ambassade reciproque à Onnontaé. Vn Capitaine Chrestien, nommé Iean Baptiste Atironta, en fut le chef, & quatre autres Hurons auec luy. Ils partirent d'icy le premier d'Aoust, & porterent des presens reciproques pour respondre à ceux de l'Onnontaeronnon. Nos Hurons se seruent pour ces presens de peltries, precieuses dans le pays ennemy: les Onnontaeronnons se seruent de coliers de Porcelaine.

Apres vingt iournées de chemin, Iean Baptiste Atironta arriua à Onnontaé, l'Ambassadeur des ennemis estant retourné auec luy. On accueillit nostre ambassade auec de grands tesmoignages de ioye, & ce ne furent que conseils l'espace d'vn mois qu'il fut là: apres lesquels l'Onnontaeronnon conclut de renuoyer auec Iean Baptiste Atironta, vn second ambassade; dont le chef fut vn Capitaine Onnontaeronnon, nommé Scandaouati, aagé de soixante ans, & auec luy deux autres Onnontaeronnons, auec lesquels ils renuoyerent quinze captifs Hurons, ayans retenu pour ostage, vn de ceux qui auoient accompagné Iean Baptiste.

Ils arriuerent icy le vingt-troisiéme d'Octobre, & auoient mis en leur retour depuis Onnontaé, trente iours: car quoy qu'il n'y ait qu'enuiron dix iournées de distance, toutefois ils sont souuent obligez de s'arrester, soit à faire des canots pour passer les Riuieres, & le Lac Saint Louys; soit à cause du mauuais temps & des tempestes; ou mesme à cause de la chasse, dont ils viuent faisans chemin.

Outre les captifs que ramenoit Iean

Baptiste, il estoit chargé de sept grands coliers de Porcelaine, dont chacun estoit de trois & quatre mille grains, (ce sont les perles & comme les diamans du pays.) Ces coliers estoient de nouueaux presens de l'Onnontaeronnon, pour affermir la paix ; auec parole que ce pays pouuoit encore esperer la deliurance de cent autres Hurons, qui restent dans la captiuité.

Ce qui, dit-on, a fait entrer l'Onnontaeronnon dans ces pensées de paix, est premierement la ioye qu'il a eu, qu'on eust donné la vie à Annentaés. Secondement, la crainte qu'il a que l'Hiroquois Annieronnon, qui deuient insolent en ses victoires, & qui se rend insupportable mesme à ses alliez, le deuienne trop fort, & ne les tyrannise auec le temps, si les Hurons deschargez d'vne partie de leurs guerres, ne reünissent toutes leurs forces contre luy. En troisiéme lieu, les Andastoeronnons peuples alliez de nos Hurons, contribuent, dit-on, puissamment à cette affaire, soit que l'Onnontaeronnon craigne de les auoir pour ennemis, soit qu'il cherisse leur alliance. Nous en parlerons dans le Chapitre qui suit.

Les Onnontaeronnons se comportent, dit-on, comme en vne affaire arrestée. Les Onionenronnons semblent estre aussi dans le mesme dessein, & pour cét effet, ont desia renuoyé pour asseurer de leur pensée, vn des Hurons qui estoit captif parmy eux, auec deux coliers de Porcelaine, dont ils ont fait present à nos Hurons. L'Onneiochronnon n'est pas aussi éloigné de cette paix, à ce qu'on dit. Le Sonnontoueronnon n'y veut pas entendre. L'Annieronnon en est encore plus éloigné; qui, dit-on, est jaloux de ce qu'a fait l'Onnontaeronnon, & veut tousiours se rendre redoutable. Et ce sont ces deux dernieres Nations dont le Bourg de Saint Ignace a esté mal traité sur la fin de cét Hyuer.

Au commencement de Ianuier de la presente année 1648. nos Hurons iugerent à propos de deputer vn nouuel ambassade à Onnontaé, de six hommes, qui partirent pour cét effet, auec vn des trois Onnontaeronnons qui estoient venus icy, les deux autres nous estans demeurez pour ostage, & nõmément Scandaouati, le principal Ambassadeur Onnontaeronnon. Mais du depuis nous auons appris

que nos Ambaſſadeurs tomberent entre les mains des cent Hiroquois Annieronnons, qui ſont venus iuſques ſur nos frontieres, & qu'ainſi ils ont eſté tuez en chemin, à la reſerue de l'Onnontaeronnon qui s'en retournoit, & de deux de nos hommes qui s'eſtans eſchappez ont pourſuiuy leur route vers Onnontaé.

Ce n'eſt pas tout. Au commencement du mois d'Auril, Scandaouati Ambaſſadeur Onnontaeronnon qui eſtoit icy demeuré pour oſtage ayant diſparu, nos Hurons creurent qu'il s'eſtoit eſchappé: mais apres quelques iours on trouua ſon Cadaure au milieu d'vn bois, aſſez proche du Bourg où il demeuroit. Ce pauure homme s'eſtoit fait mourir ſoy-meſme, s'eſtant donné vn coup de couſteau dans la gorge, apres s'eſtre fait comme vn lict de quelques branchages de ſapin, où on le trouua eſtendu.

A ce ſpectacle on enuoye querir ſon compagnon, afin qu'il fut teſmoin comme le tout s'eſtoit paſſé, & qu'il vid que les Hurons n'auoient pû tremper en ce meurtre. En effet, leur diſt-il, ie me doutois bien qu'il ſeroit pour faire vn coup ſemblable: ce qui l'aura ietté dans ce deſeſpoir,

ſeſpoir, eſt la honte qu'il aura eu de voir que les Sonnontoueronnons & Annieronnons ſoient venus icy vous maſſacrer iuſques ſur vos frontieres; car quoy qu'ils ſoient vos ennemis, ils ſont nos alliez, & ils deuoient nous porter ce reſpect, qu'eſtans venus icy en ambaſſade, ils attendiſſent à faire quelque mauuais coup, apres noſtre retour, lors que nos vies ſeroient en aſſeurance. Il a creu que c'eſtoit vn mépris trop ſenſible de ſa perſonne, & cette confuſion l'aura ietté dans ces penſées de deſeſpoir : & c'eſt ſans doute ce qu'il vouloit dire à noſtre troiſiéme compagnon qui s'en eſt retourné auec vos Ambaſſadeurs, lors qu'à ſon depart il luy diſt, qu'il donnaſt aduis à ceux de noſtre Nation, que ſi durant les pourparlers de cette paix, & tandis qu'il ſeroit icy, on faiſoit quelque mauuais coup, la honte qu'il en auroit le feroit mourir; adiouſtant qu'il n'eſtoit pas vn chien mort, pour eſtre abandonné, & qu'il meritoit bien que toute la terre euſt les yeux arreſtez ſur luy, & fuſt en alte, tandis que ſa vie ſeroit en danger. Voila iuſqu'ou nos Sauuages ſe piquent du point d'honneur. Nous attendrons l'iſſuë de toutes ces

affaires, & le temps nous y fera voir clair.

## D'vn Ambassade des Hurons à Andastoé.

### Chapitre VIII.

Andastoé est vn pays au delà de la Nation Neutre, éloigné des Hurons en ligne droite pres de cent cinquante lieuës; au Sud-est quart de Sud des Hurons, c'est à dire du costé du Midy, tirant vn peu vers l'Orient : mais le chemin qu'il faut faire pour y aller est pres de deux cens lieuës, à cause des destours. Ce sont peuples de langue Huronne, & de tout temps alliez de nos Hurons. Ils sont tres-belliqueux, & comptẽt en vn seul bourg treize cens hommes portans armes.

Au commencement de l'an passé 1647. deux hommes de cette Nation vinrent icy, deputez de leurs Capitaines, pour dire à nos Hurons que s'ils perdoient courage & se sentoient trop foibles contre leurs ennemis, ils le fissent sçauoir, & en-

uoyaſſent quelque Ambaſſade à Andaſtoé pour cét effet.

Les Hurons ne manquerent pas à cette occasion. Charles Ondaaiondiont excellent & ancien Chreſtien, fut deputé chef de cét ambaſſade, accompagné de quatre autres Chreſtiens, & de quatre infideles. Ils partirent d'icy le treiziéme d'Auril, & n'arriuerent à Andaſtoé qu'au commencement de Iuin.

La harangue que fit Charles Ondaaiondiont à ſon arriuée, ne fut pas longue. Il leur dit qu'il venoit du Pays des Ames, où la guerre & la terreur des ennemis auoit tout deſolé, où les campagnes n'eſtoient couuertes que de ſang, où les cabanes n'eſtoient remplies que de cadaures, & qu'il ne leur reſtoit à eux-meſmes de vie, ſinon autant qu'ils en auoient eu beſoin pour venir dire à leurs amis, qu'ils euſſent pitié d'vn pays qui tiroit à ſa fin. Apres cela il fit paroiſtre les raretez plus precieuſes de ce pays, que nos Hurons auoient porté pour en faire preſent, & dirent que c'eſtoit là, la voix de leur patrie mourante.

La reſponſe des Capitaines Andaſtoeronnons, fut premierement de deplorer

la calamité d'vn pays qui auoit souffert tant de pertes : puis adiousterent que les larmes n'estoient pas le remede à ces maux, ny d'enuisager le passé, mais qu'il falloit arrester au plustost le cours de ces mal-heurs.

Apres quantité de conseils, ils deputerent des Ambassadeurs vers les Ennemis de nos Hurons, pour les prier de mettre les armes bas, & songer à vne bonne paix, qui n'empeschast point le commerce de tous ces pays les vns auec les autres.

Ces deputez Andastoeronnons vers les Hiroquois n'estoient pas encore de retour à Andastoé le quinziéme d'Aoust; & toutefois Charles Ondaaiondiont estoit pressé de repartir, pour apporter icy dans le pays auant l'hyuer, la resolution des Andastoeronnons sur cette affaire. C'est pourquoy ayant laissé vn de ses compagnons à Andastoé pour estre tesmoin de tout ce qui s'y passeroit, il s'en reuint auec le reste de sa suite, & ne furent icy de retour que le cinquiéme d'Octobre.

Les Sonnontoueronnons qui dés le Printemps auoient eu aduis de cét ambassade de nos Hurons, les attendoient au passage dans leur retour : mais Charles

s'en estant bien douté, éuita leurs embusches ayant pris par des chemins perdus; vn grand destour par le milieu des bois, trauersant des montagnes quasi inaccessibles, qui l'obligerent à faire à son retour en quarante iours, auec des fatigues inconceuables, le chemin qu'en allant il auoit fait en dix iournées, depuis la Nation Neutre iusqu'à Andastoé.

Nous n'entendons point encore de nouuelles de celuy des Hurons qui resta à Andastoé, lors que Charles en repartit: mais nous sommes asseurez que les Ambassadeurs Andastoeronnons arriuerent aux ennemis; car Iean Baptiste Atironta, qui estoit à Onnontaé sur la fin de l'Esté, pour le traité de paix dont nous auons parlé au Chapitre precedent, en eut des nouuelles certaines, & vid mesme les presens venus d'Andastoé pour cét effet. Car tous ces peuples n'ont point de voix, sinon accompagnée de presens, qui seruent comme de contract & de tesmoignages publics, qui demeurent à la posterité, & font foy de ce qui s'est passé en vne affaire.

Le dessein de l'Andastoeronnon est, dit-on, de moyenner la paix entre nos

Hurons, & l'Onneiochronnon, l'Onnontaeronnon, & l'Onionenronnon, & mesme s'il se peut auec le Sonnontoueronnon, & de renouueller la guerre qu'il auoit il y a fort peu d'années auec l'Annieronnon, s'il refuse d'entrer dans ce mesme traité de paix.

Charles Ondaaiondiont estant à Andastoé alla voir les Europeans leurs alliez, qui sont à trois iournées de là. Ils le receurent auec bien des caresses. Charles ne manqua pas de leur dire qu'il estoit Chrestien, & les pria de le mener en leur Eglise pour y faire ses deuotions; car il croyoit que ce fut comme à nos habitations Françoises. Ils luy respondirent qu'ils n'auoient aucun lieu destiné pour leurs prieres. Ce bon Chrestien ayant apperceu quelques legeretez peu honnestes de quelques ieunes gens, à l'endroit de deux ou trois femmes Sauuages venuës d'Andastoé, il prit occasion de leur parler auec zele du peu de soin qu'ils auoient de leur salut, & de leur reprocher qu'ils ne songeoient qu'au trafic des pelteries, & non pas à instruire les Sauuages auec lesquels ils ont leur alliance.

Le Capitaine de cette habitation luy en

fit ses excuses, se plaignant qu'il n'estoit pas obey de ces gens pour ce qui concerne la pureté des mœurs; & luy fit mille questions touchant l'estat de cette Eglise, & de la façon que nous viuons icy parmy les Sauuages, des moyens que nous tenons pour les conuertir à la Foy; estant estonné de voir vn Sauuage qui non seulement ne rougissoit pas de prescher hautement ce qu'il sçauoit de nos mysteres, mais qui les possedoit en maistre, & en parloit auec des sentimens dignes d'vn cœur vrayment Chrestien. Et le bon est que sa vie a partout esté sans reproche, & qu'en mille occasions de peché il a fait paroistre sa Foy par ses œuures; ainsi que nous auons apris des autres Chrestiens qui ont fait le voyage auec luy, & mesme des infideles.

En ce mesme temps arriua là vn nauire qui auoit passé par la Nouuelle Hollande, qui sont les alliez des Hiroquois Annieronnons, éloignez sept iournées d'Andastoé. Charles aprit par leur moyen la mort du Pere Iogues, tué par les Hiroquois l'Automne precedent. De plus, il fut chargé de deux lettres pour nous apporter, & d'vn papier imprimé qu'ils des-

chirerent d'vn Liure. Il a perdu par les chemins vne desdites lettres, nous n'auons pû entendre l'autre, sinon qu'elle est datée en Latin, *ex Nouâ Sueciâ*, de la Nouuelle Suede. L'imprimé nous semble estre quelques prieres Hollandoises.

Nous iugeons que cette habitation d'Europeans, alliez des Andastoeronnons, sont la pluspart Hollandois & Anglois; ou plustost vn ramas de diuerses nations, qui pour quelques raisons particulieres s'estans mis sous la protection du Roy de Suede, ont appellé ce pays là, la Nouuelle Suede. Nous auions iugé autrefois que ce fust vne partie de la Virginie, leur Interprete dist à Charles qu'il estoit François de nation.

---

## *De l'auancement du Christianisme dans les Missions Hurones.*

### CHAPITRE IX.

IL y a quelque temps que demandant à vn de nos Chrestiens, d'où prouenoit à son aduis le retardement des progrez de la Foy icy dans les Hurons, qui quoy

qu'ils surpassent nos esperances, n'égalent pas toutefois nos desirs. Voicy la response qu'il me fit. Lors que les Infideles nous reprochent que Dieu n'a point pitié de nous, puisque les maladies, la pauureté, les mal-heurs & la mort nous accueille aussi-tost que les Infideles; & qu'à cela nous respondons, Que nos esperances sont dans le Ciel; plusieurs n'entendent pas ces termes, & conçoiuent aussi peu ce que nous leur disons, que si nous leur parlions d'vne langue inconuë. Plusieurs autres, adiousta-t'il, ont de bonnes pensées, de bons desirs, & mesme de bons commencemens: mais lors que les Infideles médisent d'eux, ils n'osent poursuiure leur chemin, ils retournent dans le peché, & n'en sortent pas quand ils veulent. Enfin l'impudicité renuerse l'esprit de plusieurs; car apres ce peché, ie ne sçay, disoit-il, comment se fait qu'on ne void plus dans la Foy, ce qu'on y voyoit auparauant.

Cette response me sembla n'auoir rien de Sauuage. Quoy qu'il en soit, ie ne croy pas qu'on doiue s'estonner que tout ce pays ne soit pas encore Chrestien: mais plustost ie croy que nous auons sujet de

benir les misericordes de Dieu sur ces peuples, de nous auoir donné vne Eglise, que ie puis asseurer estre remplie de son Esprit, & auoir vne Foy aussi forte, & vne innocence aussi sainte en la pluspart de ceux qui en font profession, que s'ils estoient nez au milieu d'vn peuple tout fidele.

La Mission de la Conception est la plus feconde de toutes, & pour le nombre des Chrestiens, & pour leur zele: leur Foy y paroist auec auantage, leur sainteté est respectée mesme des Infideles, trois des principaux Capitaines, & plusieurs gens considerables y viuent dans vn exemple qui presche plus que nos paroles: en vn mot la Foy de cette Eglise iette dans tout le reste du pays, vne bonne odeur du Christianisme.

La Mission de Saint Michel se soustient puissamment, & va croissant de iour en iour, nonobstant les oppositions des Infideles, qui iamais ne manqueront à vne Eglise naissante.

La Mission de Saint Ioseph est encore plus peuplée, comme aussi elle est plus ancienne.

La Mission de Saint Ignace, plus nou-

uelle que les precedentes, est dans vne ferueur & dans vne innocence qui estonne les Infideles, & que iamais nous n'eussions pensé voir en si peu de temps dans les commencemens d'vne Eglise.

Dans ces quatre Missions la Foy s'est augmentée au dessus de nos esperances, en sorte que par tout nos Chappelles se trouuent trop petites pour le nombre des Chrestiens, mesme hors les iours de Feste: & en quelques endroits vn Missionaire est contraint de dire deux Messes le Dimanche, afin que tout le monde y puisse assister: encore l'Eglise ayant esté pleine à chaque Messe *vsque ad cornu altaris*, il y en a grand nombre qui se voyent obligez de demeurer dehors, quoy qu'exposez durant l'hyuer aux rigueurs des neiges & du froid.

La Mission de Sainte Marie a douze ou treize bourgades, qu'vn seul Pere va continuellement visiter auec des fatigues bien grandes. Et nous nous sommes veus heureusement obligez depuis huit mois, d'eriger vne autre Mission semblable, mais encore plus penible, à quelques bourgades plus éloignées de nous, nous la nommons la Mission de Sainte Magdelaine.

Ceux que nous appellons la Nation du Petun, nous ayans pressé qu'on les allast instruire, nous y auons enuoyé deux de nos Peres, qui y font deux Missions, dans deux Nations differentes, qui composent tout ce pays là: l'vne appellée la Nation des Loups, que nous auons nommé la Mission de Saint Iean; nous nommons l'autre la Mission de Saint Mathias, qui est auec ceux qui s'appellent la Nation des Cerfs.

Il y a sans doute beaucoup à souffrir dans toutes ces Missions, pour la faim, pour l'insipidité des viures, pour le froid, pour la fumée, pour la fatigue des chemins, pour le peril continuel dans lequel il faut viure, d'estre assommé des Hiroquois marchans dans la campagne, ou d'estre pris captif, & y endurer mille morts auant qu'en mourir vne seule.

Mais apres tout, tous ces maux ensemble sont plus faciles à supporter qu'il n'est aisé de pratiquer le conseil de l'Apostre, *Omnibus omnia fieri propter Christum*, de se faire tout à tous, pour gagner tout le monde à Iesus-Christ. Il est besoin d'vne Patience à l'espreuue, pour endurer mille mépris; d'vn Courage inuincible qui en-

treprenne tout; d'vne Humilité qui se contente de ne rien faire ayant tout fait, d'vne Longanimité qui attende auec paix les momens de la Prouidence Diuine; enfin d'vne entiere Conformité à ses tres-saintes volontez, qui soit preste à voir renuerser en vn iour, tous les trauaux de dix & vingt années. C'est sur ces fondemens qu'il faut bastir ces Eglises naissantes, & qu'il faut establir la conuersion de ces pays: & c'est ce que Dieu demande de nostre part.

Pour ce qui concerne les Sauuages, nous allons croissans de iour en iour dans les lumieres, qui nous facilitent leur instruction, & qui leur rendent plus doux le joug de la Foy.

Si i'auois vn conseil à donner à ceux qui commencent la conuersion des Sauuages, ie leur dirois volontiers vn mot d'aduis que l'experience leur fera ie croy reconnoistre estre plus important qu'il ne pourroit sembler d'abord: sçauoir qu'il faut estre fort reserué à condamner mille choses qui sont dans leurs coustumes, & qui heurtent puissamment des esprits éleuez & nourris en vn autre monde. Il est aisé qu'on accuse d'irreligion ce

qui n'est que sottise, & qu'on prenne pour operation diabolique ce qui n'a rien au dessus de l'humain : & en suite on se croit obligé de defendre comme vne impieté, plusieurs choses qui sont dans l'innocence ; ou qui au plus sont des coustumes impertinentes, mais non pas criminelles; qu'on destruiroit plus doucement, & ie puis dire auec plus d'efficace, obtenant petit à petit que les Sauuages desabusez s'en mocquassent eux-mesmes, & les quittassent, non pas par conscience, comme des crimes, mais par iugement & par science, comme vne folie. Il est difficile de tout voir en vn iour, & le temps est le maistre le plus fidele qu'on puisse consulter.

Ie ne crains point de dire que nous auõs esté vn peu trop seueres en ce point, & que Dieu a fortifié le courage de nos Chrestiens, au dessus d'vne vertu commune, pour se priuer non seulement des recreations innocentes, dont nous leur faisions du scrupule ; mais aussi des plus grandes douceurs de la vie, que nous auions peine de leur permettre ; à cause qu'il leur sembloit qu'il y auoit quelque espece d'irreligion, qui nous y faisoit

craindre du peché. Ou pour mieux dire, il estoit peut-estre à propos dans les commencemens de nous tenir dãs la rigueur, ainsi que firent les Apostres touchant l'vsage des idolothytes & des animaux estouffez dans leur sang.

Quoy qu'il en soit, nous voyons cette seuerité n'estre plus necessaire, & qu'en plusieurs choses nous pouuons estre moins rigoureux que par le passé. Ce qui sans doute ouurira le chemin du Ciel à vn grand nombre de personnes, qui n'ont pas ces graces abondantes pour vne vertu si extraordinaire, quoy qu'ils en ayent d'assez puissantes pour viure en bons Chrestiens. Le Royaume du Ciel a des couronnes d'vn prix bien differend, & l'Eglise ne peut pas estre également sainte en tous ses membres.

---

## *Des Missions Algonquines.*

### Chapitre X.

Le grand Lac des Hurons, que nous appellons la Mer douce, de quatre cens lieuës de circuit, dont vne extremité

vient battre nostre maison de Sainte Marie, s'estend de l'Orient à l'Occident, & ainsi sa largeur est du Septentrion au Midy, quoy qu'il soit d'vne figure fort irreguliere.

Les costes Orientale & Septentrionale de ce Lac, sont habitées de diuerses Nations Algonquines, Oulaouakamigouk, Sakahiganiriouik, Aouasanik, Atchougue, Amikouek, Achirigouans, Nikikouek, Michisagnek, Paouitagoung, auec toutes lesquelles nous auons grande connoissance.

Ces derniers sont ceux que nous appellons la Nation du Sault, éloignez de nous vn peu plus de cent lieuës : par le moyen desquels il faudroit auoir le passage, si on vouloit aller plus outre, & communiquer auec quãtité d'autres Nations Algonquines plus éloignées, qui habitent vn autre lac, plus grand que la mer douce, dans laquelle il se descharge par vne tres-grande riuiere fort rapide, qui auant que mesler ses eaux dans nostre mer douce, fait vne cheute ou vn sault, qui donne le nom à ces peuples, qui y viennent habiter au temps que la pesche y donne. Ce Lac superieur s'estend au Nord-oüest,

c'est

c'eſt à dire entre l'Occident & le Septentrion.

Vne Peninſule, ou deſtroit de terre aſſez petit, ſepare ce Lac ſuperieur d'vn autre troiſiéme Lac, que nous appellons le Lac des Puants, qui ſe deſcharge auſſi dans noſtre mer douce, par vne embouscheure qui eſt de l'autre coſté de la Peninſule, enuiron dix lieuës plus vers l'Occident que le Sault. Ce troiſiéme Lac s'eſtend entre l'Oüeſt & le Sur-oüeſt, c'eſt à dire entre le Midy & l'Occident, plus vers l'Occident, & eſt quaſi égal en grandeur à noſtre mer douce: & eſt habité d'autres peuples d'vne langue inconnuë, c'eſt à dire qui n'eſt ny Algonquine, ny Hurone. Ces peuples ſont appellez les Puants, non pas à raiſon d'aucune mauuaiſe odeur qui leur ſoit particuliere, mais à cauſe qu'ils ſe diſent eſtre venus des coſtes d'vne mer fort éloignée, vers le Septentrion, dont l'eau eſtant ſalée, ils ſe nomment les peuples de l'eau puante.

Mais reuenons à noſtre mer douce, du coſté du Midy de cette mer douce, ou Lac des Hurons, habitent les Nations ſuiuantes, Algonquines, Ouachaskeſouek, Nigouaouichirinik, Outaouaſinagouk,

Kichkagoneiak, Ontaanak, qui ſont toutes alliées de nos Hurons, & auec leſquelles nous auons aſſez de commerce; mais non pas auec les ſuiuantes, qui habitent les coſtes de ce meſme Lac plus éloignées vers l'Occident : Sçauoir les Ouchaouanag, qui ſont partie de la Nation du feu, les Ondatonatandy & Ouinipegong, qui ſont partie de la Nation des Puants.

Si nous auions & du monde & des forces, il y a de l'employ pour conuertir ces peuples plus que nous ne pourrons auoir de vie : mais les ouuriers nous manquans, nous n'auons pû en entreprendre qu'vne partie; c'eſt à dire quatre ou cinq Nations de ce Lac : en chacune deſquelles nous auons deſia quelques Chreſtiens, qui ſeront Dieu aydant la ſemence d'vne plus grande conuerſion. Mais les fatigues ne ſont pas conceuables, ny les difficultez qu'il y a à conſeruer le peu de fruit qu'on y peut recueillir, eſtant ſouuent les ſix, ſept & huit mois, & quelquefois vn an entier, ſans pouuoir rencontrer ſes brebis vrayment diſſipées; car toutes ces Nations ſont errantes, & n'ont point de demeure arreſtée, ſinon en de certaines ſai-

ſons de l'année, où la peſche qui s'y trouue abondante, les oblige de ſeiourner.

Auſſi n'ont-ils point d'autre Egliſe, que les bois & forets; ny d'autre Autel que les rochers, où ce Lac vient briſer ces flots: où toutefois les Peres qui vont pour les inſtruire, ne manquent pas de lieu commode pour y dire la ſainte Meſſe, & conferer les Sacremens à ces pauures Sauuages, auec autant de ſainteté que ſi c'eſtoit dans le Temple le plus ſuperbe de l'Europe. Le Ciel vaut bien les voutes d'vne Egliſe, & ce n'eſt pas depuis vn iour que la terre eſt le marchepied de celuy qui eſt ſon createur.

Les Nipiſſiriniens, qui habitent les coſtes d'vn autre petit Lac, qui a de circuit enuiron quatre-vingts lieuës, ſur le chemin que nous faiſons pour deſcendre à Quebec, à ſeptante ou quatre-vingts lieuës des Hurons; ont receu vne inſtruction plus pleine & plus continuë que les autres: comme auſſi ce ſont eux par où nous commençaſmes il y a deſia quelques années, cette Miſſion des Nations Algonquines, que nous nommons la Miſſion du Saint Eſprit.

Cét Hyuer dernier quantité de ces Na-

tions Algonquines sont venuës hyuerner icy dans les Hurons. Deux de nos Peres qui ont soin des Missions de la langue Algonquine, ont continué leur instruction, iusqu'au Printemps, qui les a dissipé, & nos Peres en mesme temps sont partis pour les suiure, faisans deux Missions differentes; l'vne pour les Nations Algonquines qui habitent la coste Orientale de nostre mer douce, & pour les Nipissiriniens; l'autre pour les Nations de la mesme langue Algonquine, qui demeurent le long de la coste Septentrionale du mesme Lac. La premiere de ces deux Missions est celle que nous nommons du Saint Esprit; la seconde, que nous commençons cette année a pris le nom de la Mission de Saint Pierre.

C'est vrayment s'abandonner entre les mains de la Prouidence de Dieu que de viure parmy ces Barbares, car quoy que quelques-vns ayēt de l'amour pour vous, vn seul est capable de vous massacrer, quand il luy plaira, sans craindre aucune punition de qui que ce soit en ce monde.

L'Esté passé, vn Algonquin, Sorcier de son mestier, au moins de ceux qui font profession d'inuoquer le Manitou, c'est

à dire le Diable, se voyant conuaincu par le Pere, se ietta en fureur sur luy, le terrassa, le traisna par les pieds dans le foyer & dans les cendres, & si quelques Sauuages ne fussent accourus au secours, il alloit acheuer son meurtre. Voila ce qu'on peut craindre mesme de ses amis.

Les alarmes des ennemis donnent aussi sujet de crainte, obligeant quelquefois tout le monde à se disperser dans les bois. Vne pauure femme y entra si auant l'Esté dernier, auec trois de ses enfans, qu'ils s'y esgarerent : ils furent quinze iours sans manger que des fueilles d'arbres, & estoient à l'extremité, lors que par hazard on les trouua qui attendoient la mort au pied d'vn arbre. Dieu les y auoit conserué.

Vne pauure vieille Chrestienne de septante ans, ayant esté prise des Hiroquois, s'eschappa de leurs mains, lors qu'elle estoit desia condamnée à estre bruslée : mais fuyant vne mort, elle pensa mourir de faim, auant que d'arriuer en vn lieu d'asseurance. Ayant trouué le Pere, Ma fille est morte, luy dit-elle, laquelle tu auois baptizée il y a vn an : à peine puis-ie me soustenir; prends cou-

rage, fais moy prier Dieu, car c'est luy qui m'a deliurée. Cette bonne femme n'est que ferueur.

Ces bonnes gens sont souuent sans Pasteur, comme ils ont vne vie errante; mais Dieu qui est le grand Pasteur des ames, ne manque pas à leur necessité, & leur donne vn secours d'autant plus sensible, qu'ils paroissent estre plus dedans l'abandon.

Vne femme demandant il y a quelque temps à estre Chrestienne, disoit qu'hyuernant il y a vn an, à cent cinquante lieuës d'icy, vne ieune Chrestienne estant grieuement malade, & proche de la mort, luy auoit demandé & à plusieurs autres femmes infideles, qui estoient là presentes, qu'elles priassent Dieu pour elle. Nous le fismes, adiousta cette femme, & nous fusmes estonnées qu'incontinent elle guerit; & ie connu deslors que vrayment Dieu estoit le maistre de nos vies.

Vn Chrestien d'vne autre Nation Algonquine, racontoit de soy-mesme, qu'estant à l'extremité d'vne maladie il auoit refusé constamment les remedes superstitieux, dont les Infideles l'auoient

pressé de se seruir, estant d'ailleurs abandonné de tout secours. Mais qu'au soir priant Dieu dans le fort de son mal, Nostre Seigneur luy auoit dit dans le cœur, Tu n'en mourras pas ; & qu'en effet le lendemain il s'estoit trouué entierement guery. Ce bon homme a vne deuotion particuliere à son bon Ange.

Vn bon Chrestien Nipissirinien, nommé Estienne Mangouch, disoit il y a quelque temps à vn de nos Peres, qu'ayans coustume parmy eux lors qu'vn enfant est mort, de ietter son berceau; on auoit gardé celuy d'vne petite fille qui luy mourut il y a cinq ans, apres auoir receu le saint Baptesme : & que les Sauuages s'en seruoient tour à tour pour leurs enfans, ayans experimenté que ceux qu'on y mettoit ne mouroient point, & se portoient bien. Nous ne sçauons s'il y a du miracle; mais ce dont nous sommes asseurez est que ce bon Chrestien est d'vne vie irreprochable, & d'vne Foy inébranlable & à l'espreuue, aussi bien que sa femme, qui sont les deux premiers Chrestiens de cette Eglise Algonquine.

## Bons sentimens de quelques Chrestiens.

### Chapitre XI.

VN bon Chrestien qui fraischement venoit de perdre quasi tous ses parens & tout son bien, ayant trouué celuy de nos Peres qui autrefois l'auoit instruit & baptizé: C'est maintenant, luy dit-il, que ie conçois le prix du don que tu m'as procuré me donnant le Baptesme: la Foy est l'vnique bien qui me reste & l'esperance du Paradis qui me console. Si tu m'auois donné dix beaux coliers de Porcelaine, & vingt robes de castor toutes neufues, elles seroient vsées, & tout seroit pery auec le reste de mon bien. Mais la Foy que tu m'as donnée en m'instruisant, va s'embelissant tous les iours, & les biens qu'elle me promet ne periront iamais, mesme à la mort.

Dans ce mesme esprit de Foy vne femme Chrestienne estant sollicitée par vn Infidele à se tirer de la pauureté où elle estoit, par des voyes que sa conscience & son honneur ne pouuoient luy permet-

tre, respondit qu'elle n'auoit besoin de chose du monde. L'Infidele s'en estonnant, sçachant assez d'ailleurs sa pauureté, fut encore plus estonné de la Foy de cette Chrestienne, lors que s'expliquant dauantage elle adiousta que ses biens estoient dans le Ciel, que Dieu luy gardoit en depost, qu'elle en estoit tres-asseurée, & en auoit l'esperance plus ferme, que n'ont ceux qui ont semé du bled, lors que la saison de l'Esté estant belle, ils en attendent la recolte.

Vne femme infidele faisant vn iour quelques rapports à vne sienne amie Chrestienne, de quelques médisances qu'elle auoit entendu contre elle, luy demanda si ces calomnies ne la touchoient point : Nenny, respondit-elle, parce que ie suis Chrestienne, & que la Foy m'apprend d'estre bien aise en telles occasions, & que Dieu qui void mon innocence m'en recompensera dans le Ciel. L'Infidele insista que ces choses estoient insupportables, & qu'elle ne pourroit pas en endurer la milliesme partie : I'ay esté de mesme humeur que vous, repartit la Chrestienne, mais le Baptesme m'a tout changé le cœur, & m'a donné d'au-

tres pensées; Ie ne songe qu'au Paradis, & ne crains plus rien que l'Enfer & le peché.

Plusieurs Chrestiens ont vne pratique bien aimable, lors qu'ils se trouuent en quelque differend auec leur femme, & qu'ils voyent que les choses vont dans l'aigreur. Prions Dieu, disent-ils, le diable n'est pas loin d'icy. Ils se mettent à prier sur l'heure mesme fort innocemment de part & d'autre, & ils trouuent au bout de la priere la fin de leur procez.

Dans la defaite des Chrestiens du bourg de Saint Ignace, dont i'ay parlé dans le Chapitre quatriéme; ceux qui furent emmenez captifs, se voyans liez, & ayans receu commandement de marcher, firent tous ensemble leurs prieres. Bien auant dans la nuit, la difficulté des chemins à trauers les neiges, & la rigueur du froid ayant obligé les ennemis qui les menoiét à faire alte, & allumer du feu; le plus ieune de ces bons Chrestiens, mais le plus considerable, à cause qu'il estoit Capitaine, nommé Nicolas Annenharisonk, s'addressant à vne femme qu'on emmenoit aussi captiue; Te souuiens tu ma sœur que nous sommes Chrestiens? luy dist-il,

tout haut. Te souuiens tu de Dieu ? de fois à autre, luy dist-elle. C'est à ce coup qu'il faut estre Chrestien, adiousta-t'il : gardons bien de nous oublier de nos esperances pour le Ciel, en vn temps où il n'y a plus rien à esperer en ce monde. Dieu sera auec nous dans le plus fort de nos mal-heurs : pour moy, dist-il, ie ne veux plus auoir d'autre pensée qu'en luy, & ne cesseray de le prier, mesme apres qu'on m'aura creué les yeux, & en mourant au milieu des feux & des flammes. C'a commençons mes freres, & disons nos prieres. Il commença, & tous le suiuirent auec autant de paix & plus de ferueur, qu'ils n'auoient iamais fait. Les ennemis regardoient cette nouueauté auec estonnement; mais ie ne doute point que les Anges ne la vissent auec des yeux d'amour.

Cette femme Chrestienne à qui ce ieune Capitaine captif auoit addressé sa parole, fut deliurée le lendemain matin de sa captiuité. D'autant que celuy qui l'auoit prise estoit Onnontaeronnon, qui estant icy en ostage à cause de la paix qui se traite auec les Onnontaeronnons, & s'estant trouué auec nos Hurons à cette

chasse, y fut pris tout des premiers par les Sonnontoueronnons, qui l'ayans reconnu ne luy firent aucun mal, & mesme l'obligerent de les suiure, & prendre part à leur victoire: & ainsi en ce rencontre cét Onnontaeronnon auoit fait sa prise. Tellement neantmoins qu'il desira s'en retourner le lendemain; disant aux Sonnontoueronnons qu'ils le tuassent s'ils vouloient; mais qu'il ne pouuoit se resoudre à les suiure, & qu'il auroit honte de reparoistre en son pays, les affaires qui l'auoient amené aux Hurons pour la paix, ne permettant pas qu'il fit autre chose que de mourir auec eux, plustost que de paroistre s'estre comporté en ennemy. Ainsi les Sonnontoueronnons luy permirent de s'en retourner, & de ramener cette bonne Chrestienne, qui estoit sa captiue, laquelle nous a consolé par le recit des entretiens de ces pauures gens dans leur affliction.

Le Pere de ce ieune Capitaine captif, dont ie viens de parler, nous a estonné dans sa constance, au milieu des malheurs qui l'ont accueilly: car ayant perdu en ce rencontre ce fils, qui estoit son vnique; & cinq de ses neueux, & vne niece,

c'est à dire tout le support de sa vieillesse, il n'en a iamais lasché aucun mot, ny de plainte ny d'amertume; mais plustost en a beny Dieu; & se trouuant quelquefois saisi des larmes, qui le surprennent, il en demande incontinent pardon à Dieu, & se console dans la grace qu'il a fait à son fils de mourir Chrestien. C'est luy dans la cabane duquel estoit nostre Chapelle de Saint Ignace, & chez lequel demeuroit le Missionaire de ce bourg. Il se nomme Ignace Onakonchiaronk.

Ie ne veux pas icy obmettre vne chose qui merite que Dieu en soit beny. Au point qu'il falut demolir l'Eglise de Saint Ignace, & que tout le bourg cõmençoit à se dissiper, apres les pertes qui leur estoiēt suruenuës coup sur coup, & les alarmes qui les menaçoient d'vn dernier malheur; Ce bon homme ayant remarqué quelque tristesse sur le visage du Pere qui a soin de cette Mission, il s'en alla deuant l'Autel, où apres auoir demeuré en prieres vn temps notable, il s'approcha du Pere, & luy tint ce discours, auquel ie ferois conscience d'adiouster aucun mot. Aronhiatiri, luy dist-il, (c'est le nom que les Hurons donnent au Pere) i'ay l'esprit

tout abbatu, non pas de mon affliction, mais de la tienne. Tu t'oublie ce semble de la parole de Dieu que tu nous presche tous les iours. Ie me figure que la tristesse qui paroist sur ton visage, vient de nos afflictions, de ce que cette Eglise qui estoit si florissante va se dissiper : on va abbatre cette Chapelle : plusieurs de nos freres Chrestiens sont ou morts, ou captifs : ceux qui restent vont se disperser de tous costez, en danger de perdre la Foy. N'est-ce pas là ce qui te trouble? Helas! mon frere, adiousta-il, est-ce à nous à vouloir sonder les desseins de Dieu, & pouuons-nous bien les comprendre? Qui sommes-nous? vn rien. Il sçait bien ce qu'il faut, & void plus clair que nous. Sçais-tu ce qu'il fera? Ces Chrestiens qui se vont dissiper porteront leur Foy auec eux, & leur exemple fera d'autres Chrestiens où il n'y en a point encore. Pensons seulement que nous ne sommes rien, que nous ne voyons goute, & que luy seul sçait nostre bien. C'est assez ie t'asseure, pour me consoler en mon aduersité, me voyant miserable de tout point, de penser que Dieu aduise à tout, qu'il nous ayme & sçait bien ce qu'il nous faut. Il pour-

ſuiuit dans cét air vn demy quart d'heure, & le Pere admirant vne Foy ſi entiere dans le cœur de ce bon Sauuage, & cét eſprit vraymẽt Chreſtien, en benit Dieu; & n'ayant point d'autre penſée, ſinon que Noſtre Seigneur luy auoit mis ces paroles en la bouche pour ſa conſolation, il ne pût ſe tenir les larmes aux yeux de l'embraſſer, & luy dire qu'en effet il le conſoloit ſolidement, que ce qu'il diſoit eſtoit veritable, & qu'il parloit en la façon que les Chreſtiens ſe doiuent conſoler dans leurs afflictions. Ie n'obmettray pas icy vne circonſtance aſſez conſiderable, qui eſt que le Pere ayant voulu interrompre ce bon Sauuage au commencement de ſon diſcours; ce bon homme luy dit, Aronhiatiri laiſſe moy parler iuſqu'au bout, & puis tu parleras, car ie croy que Dieu m'a inſpiré ce que i'ay maintenant à te dire.

Vne femme Chreſtienne voyant vne petite fille qu'elle auoit au berceau bien proche de la mort, l'apporta à l'Egliſe pour en faire vne offrande à Dieu. Comme elle ſe croyoit ſeule & ſans autre teſmoin que Dieu, ſa deuotion la porta à parler d'vne voix plus haute. Mon Dieu,

luy disoit-elle, disposez de la vie de cét enfant, & de la mienne, ie vous l'ay offerte dés le moment de sa naissance, ie vous offre les douleurs que i'ay receu pour la mettre au monde, la douleur que i'ay de la voir en cét estat, & tous les regrets que i'auray la voyant morte. Pardonnez moy si ie ne puis reprimer ma douleur & mes larmes; vous voyez bien dedans mon cœur que ie suis contente qu'elle meure, puisque vous le voulez. Cette bonne femme fut vne demie heure entiere à faire son offrande, & se retira ne sçachant pas que le Pere qui a soin de cette Mission, auoit entendu sa priere. L'enfant mourut la mesme nuit.

Le lendemain la pauure mere desolée ne manqua pas de grand matin à venir s'accuser de ces larmes, qui ne luy estoient pas volontaires. Et comme quelqu'vn la vouloit consoler, de ce qu'elle auoit encore deux enfans au monde: Helas! dist-elle, ce n'est pas ce qui me console, mais c'est que ma fille est au Ciel, & ne peut plus offenser Dieu. Quoy que ie ne puisse m'empescher de pleurer, Dieu void bien que mon cœur est en repos pour celle qui est morte, & qu'il n'a que des craintes

pour

pour les deux qui viuent, car ils ſont en danger de ſe damner & moy auſſi.

Cette bonne femme depuis cinq ans qu'elle eſt Chreſtienne, a touſiours veſcu dans l'innocence & la ferueur, & quoy qu'elle ſoit vne des plus grandes meſnageres du pays, iamais elle n'a manqué vn ſeul iour à faire ſes deuotiõs, qui ſont bien longues, demeurant quelquefois les deux & les trois heures en oraiſon, auſſi immobile, non pas meſme d'vn ſeul eſgarement de veuë, que ſi elle eſtoit ſans ſentiment. Son mary luy diſant vn iour qu'elle eſtoit trop long-temps en ſes prieres, & qu'elle en reuenoit toute tranſie de froid: iamais, luy repliqua-t'elle, tu ne m'as reproché que ma charge fuſt trop peſante, & mon fardeau trop lourd, lors que ie reuiens des bois, & apporte de quoy nous chauffer: & toutefois i'en reuiens plus tranſie de froid, que de la priere. Pourquoy ne ferois-ie pas pour le Ciel, ce que ie fais pour cette vie? Enfin cette bonne femme a tant fait par ſes prieres, qu'elle a gagné ſon mary à la Foy, qui en eſtoit bien éloigné.

Ie me ſouuiens à ce propos de ce qu'vne autre femme Chreſtienne diſoit il y a

quelque temps fort ſimplement à vn de nos Peres. Lors que ie reuenois d'vn tel bourg, diſoit-elle, il m'eſt venu en penſée de dire mon chapelet, faiſant chemin: mais le froid & l'incommodité que ie ſentois d'vn vent perçant que i'auois au viſage, a fait que i'ay obey à ma chair, lors qu'elle m'a ſuggeré que i'attendiſſe à dire mon chapelet apres eſtre arriuée. Eſtant entrée dans la cabane, i'ay veu vn beau feu allumé; & ma chair a dit à mon ame, chauffe toy auparauant, & apres tu iras à l'Egliſe dire ton chapelet plus doucement. Incontinent, adiouſtoit cette bonne Chreſtienne, i'ay connu la ruſe du diable, & qu'il vouloit que ie perdiſſe vne partie de mon merite: & i'ay reſpondu à ma chair; C'eſt trop de t'auoir obey vne fois, il faut que tu obeïſſe à ton tour: allons prier, & nous nous chaufferons par apres. Ayant dit deux ou trois dixaines, ma chair a recommencé de me ſolliciter, & m'a dit que c'eſtoit aſſez, ou qu'au moins ie me haſtaſſe dauantage, le froid eſtant trop exceſſif: mais mon ame luy a reſpondu, Ma chair, il faut que Dieu ſoit ſeruy le premier, quand tu ſeras tantoſt deuant le feu, tu ne te haſteras pas

d'en ſortir, haſtons nous auſſi peu maintenant. Voila la ſpiritualité d'vne pauure femme Sauuage, qui dans vn langage barbare, n'en explique pas moins nettement le jeu de la nature, & les victoires de la grace.

Ce qui maintient dauantage ces bonnes gens dans l'eſprit de la Foy, & ce qui va le plus augmentant en eux les ſentimens de pieté, eſt vne pratique dans laquelle nous taſchons de les mettre, d'offrir ſouuent à Dieu leurs actions, & s'entretenir dans la deuotion par la voye des oraiſons iaculatoires. Cette pratique eſt ſi commune à la pluſpart, que meſme deuant les Infideles, au milieu d'vn chemin, dans la ſuite de leur trauail, dans le plus fort d'vne douleur, ou d'vne crainte, ils prieront Dieu tout haut, & ſe feront reſſouuenir les vns les autres de faire ces offrandes. Il n'y a pas iuſqu'aux enfans qui ne ſuiuent en cela la pieté de leurs parens.

Ie pris plaiſir il y a quelque temps de voir vne petite fille Chreſtiẽne, qui eſtant ſortie hors de la cabane pour joüer auec ſes petites compagnes, pieds nuds & ſur les neiges; y eſtant demeurée trop long-temps, ſe trouua ſi ſaiſie du froid, qu'elle

ſe mit à pleurer; & retournant les larmes aux yeux dans la cabane, ne iettoit point d'autres mots de plainte, ſinon ceux-cy: Mon Dieu ayez pitié de moy, ie vous offre le froid que ie ſens à mes pieds, & qui me fait pleurer: ce qu'elle alloit repetant tout le long du chemin.

Cette pauure petite innocente mourut à quelque temps de là, dans des ſentimens de pieté qui me firent admirer les bontez de Dieu ſur vn aage ſi tendre. Elle voulut durant tout le temps de ſa maladie eſtre portée tous les iours à la Meſſe, ne pouuant plus ſe ſouſtenir: & il falut luy obeïr iuſqu'au iour meſme de ſa mort. Elle y diſoit ſi deuotement ſes prieres que tous les aſſiſtans en eſtoient touchez de deuotion. Dans le plus fort meſme de ſa maladie, elle ne manqua iamais à dire ſon *Benedicite,* à la moindre choſe qu'on luy faiſoit prendre, quand bien ce n'euſt eſté qu'vne goutte d'eau Sa mere toute affligée la voyant tirer aux abois, ſe mit à pleurer, luy diſant, Ma fille, tu nous vas donc quitter? à quoy cét enfant reſpõdit, oüy ma mere, mais c'eſt pour aller au Ciel y eſtre bien-heureuſe: priez bien Dieu, & vous y viendrez apres moy. Elle fut long-

temps à l'agonie, ayant perdu ce sembloit, l'vsage de tous les sens; lors que sa mere luy voyant remuer les levres, s'en approcha, & entendit que d'vne voix mourante elle disoit en rendant l'ame, *Iesous taitenr*, Iesus ayez pitié de moy. Elle se nommoit Marguerite Atiohenret, aagée de dix ans.

Ie voyois aussi cét Hyuer vn petit enfant de quatre ans, fils d'vne fort bonne Chrestienne, qui ayant esté battu de sa mere, ne disoit autre chose en pleurant, sinon, Mon Dieu, ie vous offre les coups que i'ay receu de ma mere, ayez pitié de moy. La pauure mere se mit à pleurer auec son enfant, & à prier Dieu auec luy.

Vn bon vieillard nommé René Tsondihouanne, remply de merites, dont la vie est constamment dans la sainteté, & qui par tout où il se trouue presche & d'exemple & de parole, & auance puissamment nostre Christianisme; estant interrogé d'vn de nos Peres combien de fois par iour il songeoit à Dieu en vn voyage dont il estoit fraischement de retour. Vne seule fois, respondit-il fort simplement, mais qui duroit depuis le matin iusqu'au soir. Le Pere luy demanda si cét entretien

auec Dieu estoit mentalement. Nenny, dit-il, ie me trouue mieux de luy parler, & en suis moins distrait. Quelque peu de iours apres le mesme Pere apprit la façon d'entretien que ce bon vieillard auoit auec Dieu, en vn voyage qu'il fit auec luy. Car entrant en chemin, ce bon Sauuage se mit à dire les prieres qu'il sçauoit, puis ayant gagné le deuant, il éleua sa voix petit à petit. Le Pere fut curieux de prester l'oreille, le suiuant d'assez pres, & fut tout estonné d'entendre les doux colloques qu'il faisoit. Tantost il remercioit Dieu de l'auoir appellé à la Foy; tantost il le benissoit d'auoir crée les forets, & la terre, & le ciel, tantost il deploroit la misere des Infideles. Puis tout d'vn coup il remercioit Dieu d'auoir appellé en ces pays les Predicateurs de l'Euangile. Oüy, mon Dieu, disoit-il, vous les y auez attiré auec des cordes plus fortes que le fer; puisque ny les mesaises, ny les calomnies, ny les souffrances, ny mille dangers de la mort ne peuuẽt faire qu'ils se destachent d'auec nous, & retournent en leur pays, où ils viuroient à leurs aises. De fois à autre ce bon vieillard parloit plus bas, & le Pere ne pouuoit en re-

cueillir que des mots çà & là : puis tout d'vn coup comme enflammé d'vne nouuelle ardeur, il s'escrioit. O mon Dieu que vous estes grand, puisque la terre est grande, & que vous nourrissez tous les hommes ! O mon Dieu que vous estes bon, puisque vous auez pitié des pecheurs, ayez pitié de moy. Ouurez les yeux aux Infideles qui sont aueugles, & qui voyans ces arbres, ces forets, ce Soleil & cette lumiere, ne voyent pas que c'est vous qui auez tout creé ; & alloit continuant dans cét air deux & trois heures entieres.

Estant venu en vn lieu dangereux, il changea tout d'vn coup de ton, & tout d'vn autre accent il s'addressa à Dieu. C'est vous mon Dieu, luy disoit-il, qui conduisez icy mes pas, & qui voyez la crainte de mon cœur. Non, non, ie ne veux pas craindre la mort, & ie vous abandonne ma vie, si vous voulez que ie tombe dans les embusches de l'ennemy. Où fuyrois-ie pour éuiter la mort ? & où irois-ie pour estre plus en asseurance, qu'estant conduit de vostre main ? Si ie meurs auiourd'huy, i'espere qu'auiourd'huy ie vous verray là haut au Ciel.

En vn mot ce bon vieillard ne fut que feu durant tout ce chemin, & le Pere qui le suiuoit de compagnie, m'a asseuré que ses paroles estoient comme vn brasier ardant qui l'enflammoient luy-mesme.

Vn autre ancien Chrestien, qui nous sert aussi de Dogique, rendant compte de sa conscience, disoit que souuent il estoit les iournées entieres ne songeant rien qu'à Dieu, & ne pouuant quasi prendre d'autres pensées. Mais quelquefois, adioustoit-il, il m'arriue le mesme qu'à vn voyageur, qui va de nuit par des chemins inconnus, & qui se void incontinent perdu dans l'espoisseur d'vne forest, faisant rencontre à chaque pas d'vn arbre qui luy heurte la teste, ou des ronces qui l'escorchent de tous costez. Alors, disoit-il, ie suis contraint de m'arrester, comme ce voyageur au pied d'vn arbre, attendant que le iour soit venu; & tout ce que ie puis faire, est de dire de fois à autres à Nostre Seigneur que ie suis sans esprit, & que ie suis perdu s'il n'a pitié de moy en mes égaremens. Par fois, adioustoit-il, i'ay enuie de crier bien fort en priant Dieu, pour estouffer les distractions que le diable me va suscitant; de mesme que

ie ferois si i'estois aupres de quelques babillards, & que nonobstant le bruit & l'insolence de leurs discours, ie voulusse me faire entendre. Les demons ont beau faire, disoit-il, ie suis resolu de n'abandonner la priere qu'auec la vie; de mesme qu'estant entre les mains des Hiroquois, i'allois tousiours chantant, quelques tourmens qu'ils me fissent endurer, & i'auois la pensée de ne point quitter mon chant de guerre, que lors que la mort m'auroit osté les forces & la parole.

Ayant veu vn bon Chrestien retourné d'vn fort long voyage de six mois, encore plus ferue .t qu'il n'estoit party d'auec nous, ie voulu m'enquester plus particulierement de la façon dont il s'estoit conserué dans vne innocence qui m'estonnoit. I'ay tousiours marché sur mes gardes, me respondit-il; le matin ie pensois que peut-estre auant le midy ie serois pris des ennemis, qui sont à craindre durant tout le chemin, & ainsi ie me disposois à la mort: à midy ie pensois que peut-estre ie n'arriuerois pas iusqu'à la nuit, & ainsi ie m'entretenois auec Dieu: le soir ie craignois que la nuit on ne nous surprit

en dormant. Estant arriué en vn lieu d'asseurance, ie craignois les dangers du retour: Si i'eusse eu proche de moy vn Confesseur, la facilité du pardon eust fait peut-estre que i'eusse esté moins sur mes gardes. On me presenta à mon arriuée vne femme, ie ne voulus pas y entendre: le lendemain on m'en amena vne mieux faite, qui trouua aussi son refus: ils me prierent de faire moy-mesme le choix de celle qui m'aggreeroit dauantage; Ie leur dy que ce n'estoit pas cela qui m'arrestoit, mais la crainte d'vn Dieu & la Foy d'vn Paradis & d'vn Enfer; & là dessus ie leur parlay de nos mysteres, qu'ils admirerent, se plaignans que les Europeans auac lesquels ils ont commerce, ne les venoient pas instruire : & du depuis ils me laisserent en repos de ce costé là.

Tous les Ieudis ce bon Sauuage commençoit à se disposer à la Communion spirituelle; les Samedis il se confessoit à Nostre Seigneur, comme s'il eust eu vn Prestre auec soy : le Dimanche matin il assistoit spirituellement à la Messe, & communioit mentalement, & disoit que cela l'auoit le plus fortifié, taschant la semaine suiuante de garder tous les bons

propos & les promesses qu'il auoit fait à Nostre Seigneur.

Au retour de ce long voyage, ayant apris que les Hurons n'estoient point descendus à Quebec, & qu'en suite nous n'auions receu aucun secours de ce costé là; il partagea ce qu'il auoit rapporté de son voyage, enuiron quatorze mille grains de Porcelaine, qui sont icy de grands thresors, & vint nous en presenter autant qu'il s'en retenoit. Me disant que s'il estoit plus riche, il nous soulageroit plus puissamment dans nos necessitez, puis qu'il ne pouuoit assez reconnoistre les obligations qu'il nous auoit de luy auoir donné la connoissance de la Foy, & de l'auoir rendu Chrestien. Il se nomme Charles Ondaaiondiont.

Depuis sept ans qu'il est Chrestien, il n'a manqué qu'vne seule fois à entendre la Messe, lors qu'il a esté icy dans le pays, encore n'y auoit-il pas de sa faute, & toutesfois il en eut vn bien grand scrupule, disant qu'estant ordinairement tout l'Esté ou dans les guerres, ou en voyage, il ne se soustient que sur les prouisions & des merites & de vertu, qu'il doit tascher de faire tout le long de l'Hyuer qu'il en a la

commodité. Mais brisons ce Chapitre, car les sentimens de ces bons Chrestiens n'ont point de fin, & ce sera sans doute dans le Ciel, où nous benirons Dieu des graces qu'il leur fait, & où nous verrons qu'il n'a pas moins esté leur Createur, leur Redempteur, leur Pere, & tout Amour pour eux, que pour les peuples de l'Europe. *Domini est terra & plenitudo eius, orbis terrarum & vniuersi qui habitant in eo.*

---

## *Des principales superstitions qu'ayent les Hurons dans leur infidelité, & premierement leur sentiment touchant les songes.*

### CHAPITRE XII.

OVTRE les desirs que nous auons communément, qui nous sont libres, ou au moins volontaires, qui prouiennent d'vne connoissance precedente de quelque bonté qu'on ait conceu estre dans la chose desirée; les Hurons croyent que nos ames ont d'autres desirs, com-

me naturels & cachez; lesquels ils disent prouenir du fond de l'ame, non pas par voye de connoissance, mais par vn certain transport aueugle de l'ame à de certains objets : lesquels transports on appelleroit en termes de Philosophie, *Desideria innata*, pour les distinguer des premiers desirs, qu'on appelle *Desideria Elicita*.

Or ils croyent que nostre ame donne à connoistre ces desirs naturels, par les songes, comme par sa parole: en sorte que ces desirs estant effectuez, elle est contente : mais au contraire si on ne luy accorde ce qu'elle desire, elle s'indigne, non seulement ne procurant pas à son corps le bien & le bon-heur qu'elle vouloit luy procurer, mais souuent mesme se reuoltant contre luy, luy causant diuerses maladies, & la mort mesme.

Or de sçauoir d'où vient ce pouuoir à l'ame, tant pour le bien que pour le mal, c'est dont les Hurons ne s'enquestent pas; car n'estans ny Physiciens, ny Philosophes, ils n'examinent pas ces choses dans leur fond, & s'arrestent aux premieres notions qu'ils en ont, sans en rechercher les causes plus cachées, & sans voir s'il

n'y a point quelque contradiction dans leur raisonnement. Ainsi lors que dans le sommeil nous songeons à quelque chose d'éloigné, ils croyent que l'ame sort de son corps, & va se rendre presente aux choses qui luy sont representées durant tout ce temps-là : sans examiner plus auant l'impossibilité qu'il y auroit dans ces égaremens & ces longs voyages de nos ames, destachées de leurs corps durant le temps de leur sommeil : sinon qu'ils disent que l'ame sensitiue n'est pas celle qui sort, mais seulement la raisonnable, qui n'est pas dépendente du corps dans ses operations.

En suite de ces opinions erronées, la pluspart des Hurons sont fort attentifs à remarquer leurs songes, & à fournir à leur ame ce qu'elle leur a representé durant le temps de leur sommeil. Si par exemple ils ont veu vne espée en songe, ils taschent de l'auoir : s'ils ont songé qu'ils faisoient vn festin, ils en font vn à leur resueil, s'ils ont de quoy ; & ainsi des autres choses. Et ils appellent cela Ondinnonk, vn desir secret de l'ame, declaré par le songe.

Toutesfois de mesme que quoy que

nous ne declarions pas tousiours nos pensées & nos inclinations par la parole; ceux-là ne lairroient pas d'en auoir la connoissance, qui verroient par vne veuë surnaturelle le profond de nos cœurs. Ainsi les Hurons croyent qu'il y a de certaines personnes plus esclairées que le commun, qui portent pour ainsi dire, leur veuë iusques dans le fond de l'ame, & voyent ces desirs naturels & cachez qu'elle a, quoy que l'ame n'en ait rien declaré par les songes, ou que celuy qui auroit eu ces songes, s'en fust entierement oublié. Et c'est en cette façon que leurs Medecins, ou plustost leurs Iongleurs qu'ils appellent Saokata, s'acquierent du credit & font valoir leur art, disans qu'vn enfant au berceau, qui n'a ny iugement ny connoissance, aura vn Ondinnonk, c'est à dire vn desir naturel & caché de telle chose: qu'vn malade aura de semblables desirs, de diuerses choses, desquels il n'aura iamais eu aucune connoissance, ny rien qui en approche. Car comme nous dirons cy-apres, les Hurons croyent qu'vn des puissans remedes pour recouurer au plustost la santé, est de fournir à l'ame du malade, ces sortes de desirs naturels.

Mais d'où vient cette veuë si perçante à ces gens plus esclairez que le commun? Ils disent que c'est vn oky, c'est à dire vn puissant genie, qui estant entré dans leur corps, ou leur ayant apparu soit en songe, soit apres leur resueil, leur fait voir ces merueilles. Les vns disent que ce genie leur apparoist sous la forme d'vn Aigle: les autres disent le voir comme vn Corbeau, & mille autres formes semblables, selon que chacun aura diuerses fantaisies. Car ie ne croy pas qu'il y ait en tout cela aucune vraye apparition, ny aucune operation vrayment diabolique en toutes les sottises, dont tout ce pays est remply.

Or les façons sont differentes dont ces Medecins & trompeurs disent voir ces desirs cachez de l'ame du malade. Les vns regardans dans vn bassin plein d'eau, y voyent, disent-ils, comme on feroit dans vn miroir, passer diuerses choses; vn beau colier de Porcelaine, vne robe de peaux d'escurieux noirs, qui sont icy estimées les plus precieuses, vne peau d'asne sauuage richement peinte, selon la façon du pays, & choses semblables, qui disent-ils, sont les desirs de l'ame du malade. D'aucuns

cuns semblent entrer en furie, comme faisoient autrefois les Sybilles, & s'estans animez en chantant d'vne voix estonnante, ils disent voir ces choses, comme deuant leurs yeux. Les autres se tiennent cachez en vne espece de tabernacle, & dedans ces tenebres, font mine de voir tout autour d'eux les images des choses, dont ils disent que l'ame du malade a ces desirs, qui souuent luy seront inconnus à luy-mesme.

Mais pour reuenir aux songes ordinaires, non seulement la plusspart des Hurons taschent de fournir à leur ame, ces desirs pretendus des choses qui leur sont representées en songe, c'est à dire qu'ils taschent de les auoir: mais de plus ils ont coustume de faire festin, lors qu'ils ont eu quelque songe fauorable. Par exemple si quelqu'vn a songé qu'il prenoit en guerre vn ennemy, & luy fendoit la teste auec vne hache d'armes; il fera vn festin dans lequel il publiera aux inuitez son songe, & demandera qu'on luy fasse present d'vne hache d'armes; & quelqu'vn des inuitez ne manquera iamais de luy en offrir vne; car en ces occasions ils prennent à honneur de paroistre liberaux & magnifiques.

Ces festins ce font, disent-ils, afin d'obliger leur ame à tenir sa parole, croyans qu'elle est bien aise qu'on tesmoigne cette satisfaction du songe fauorable qu'on a eu, & qu'en suite elle se met plustost en deuoir de l'effectuer: & si on y manquoit, ils pensent que cela seroit capable d'en empescher l'effet, comme si l'ame indignée retiroit sa parole.

Non seulement ils font ces festins, mais ont coustume dans leurs chansons de faire mention de ces songes fauorables, comme pour en haster l'effet, & afin que leurs camarades les en congratulent par auance, & les en estiment dauantage: ainsi qu'en France on congratuleroit à vn Capitaine allant à la guerre, si on croyoit qu'il allast à vne victoire asseurée.

Mais apres tout, leurs songes ne sont rien que mensonges, & s'il s'en trouue quelqu'vn de veritable, ce n'est que par hazard: en sorte qu'ayant examiné le tout fort soigneusement, ie ne voy pas qu'il y ait rien de particulier en leurs songes; ie veux dire que ie ne croy pas que le diable leur parle, ou ait aucun commerce auec eux par cette voye: quoy que quelques trompeurs, pour se donner du credit,

disent des merueilles de leurs songes, & se fassent prophetes apres que les choses sont arriuées, publiant faussement qu'ils en auoient eu la connoissance auant l'euenement. Plusieurs estimez des plus clair-voyans, m'auoient asseuré qu'ils deuoient venir iusqu'à vne vieillesse tres-heureuse; & ie les ay veu mourir dés la mesme année: mais le mal est qu'apres leur mort ils ne pouuoient parler pour accuser leurs songes de fausseté.

---

## *Sentiment des Hurons touchant leurs maladies.*

### Chapitre XIII.

LEs Hurons reconnoissent trois sortes de maladies. Les vnes naturelles, lesquelles se guerissent par remedes naturels. Les autres, croyent-ils, causées par l'ame du malade, qui desire quelque chose; lesquelles se guerissent fournissant à l'ame son desir. Enfin les autres sont maladies causées par sortilege, que quelque sorcier aura donné à celuy qui est malade; lesquelles maladies se

guerissent faisant sortir du corps du malade, le sort qui est la cause de son mal.

Ce sort sera vn nœud de cheueux, vn morceau d'ongle d'hõme ou de quelque animal, vn morceau de cuir ou de bois, vne fueille d'arbre, quelques grains de sable, & autres choses semblables.

La façon de faire sortir ces sorts, est quelquefois par vomitoires, quelquefois suçant la partie dolente, & en tirant ce qu'on dit estre le sort. En quoy certains Iongleurs sont si subtils en leur mestier, qu'auec la pointe d'vn cousteau, ils tireront ce semble, ou plustost feront paroistre ce qu'il leur plaist; vn morceau de fer ou de caillou, qu'ils diront auoir tiré du cœur, ou du fond des os d'vn malade, sans toutefois auoir fait aucune incision.

Or quoy que ie ne croye pas qu'il y ait parmy eux autres maladies que naturelles, toutefois ils sont si portez à se persuader le contraire, qu'ils croyent que la plusspart de leurs maladies sont ou de desirs, ou de sortilege. En telle façon que s'ils ne guerissent au plustost d'vne maladie, qu'ils ne pourront nier auoir esté naturelle en sa cause, par exemple d'vn

coup d'espée, d'vne morsure de quelque ours; ils disent incontinent ou que quelque sorcier s'est mis de la partie & que quelque sort en empesche la guerison, ou que l'ame elle mesme a quelque desir qui l'inquiete, & qui tuë le malade, (car c'est ainsi qu'ils parlent.) C'est pourquoy il arriue souuent qu'ils esprouuent l'vn apres l'autre tous les remedes qu'ils sçauent contre toutes ces sortes de maladies.

Or cela vient de ce qu'ils se persuadent que les remedes naturels doiuent auoir leur effet comme infaillible, & deuroient rendre la santé si le mal estoit purement naturel, de mesme que le feu chasse infailliblement le froid: ainsi le mal continuant ils concluent qu'il doit y en auoir quelque autre cause non naturelle; dont ayans esprouué le remede, & n'en ayans point veu l'effet qu'ils desiroient, ils iugent n'auoir pas encore assez bien reconnu la cause principale du mal, & l'attribuent à quelque autre principe. En quoy il n'y a iamais de fin; car ces desirs de l'ame estans imaginaires, peuuent estre infinis; comme aussi les sortileges qui pourroient empescher vne parfaite guerison. Iusques-là mesme qu'apres que leurs Ion-

gleurs se seront vantez d'auoir tiré du corps du malade dix & vingt sorts, s'ils ne voyent le mal cessé, ils en attribuent la cause à quelque autre sort plus caché & inexpugnable à leur art. Et nonobstant cela ces Iongleurs & ces remedes impertinens ne laissent pas d'auoir tout leur credit dans l'esprit de nos Hurons, autant qu'en France pourroient auoir les plus habiles Medecins, & les remedes les plus exquis, quoy que souuent ils ne rendent pas la santé.

Ce qui leur donne ce credit est que comme souuent ils ont recours à ces remedes impertinens, & qu'ils s'en seruent aux moindres maux dont ils se sentent attaquez, d'vn mal de teste, d'estomac, de colique, & d'vne fievre fort legere qui passeroit d'elle-mesme en vn iour, se trouuans ou gueris ou quelque peu soulagez de leur mal, ou mesme de leur imagination, apres tels remedes, ils leur attribuent ce bon effet; ne iugeans pas que *post hoc, non propter hoc sanati sunt*, ce qui est ordinaire aux ignorans, *vt sumant non causam pro causâ*.

Ioint que non seulement les malades, mais quasi tout le monde trouuant son

conte en l'vſage de la pluſpart de tels remedes, chacun eſt puiſſamment porté à croire qu'en effet ils ont leur efficace pour rendre la ſanté, *Nam qui amant ipſi ſibi ſomnia fingunt*.

Voicy l'ordre qu'on y tient. Quelqu'vn eſtant tombé malade, ſes parens font venir le Medecin, i'euſſe mieux dit le Iongleur, qui doit porter iugement de la maladie. S'il dit que la maladie eſt naturelle, on ſe ſeruira de breuuages, de vomitoires, ou de certaines eaux dont ils feront iniection ſur la partie dolente: quelquefois de ſcarifications, ou bien de cataplaſmes. En quoy leur ſcience eſt bien courte, le tout ſe reduiſant à quelques racines pulueriſées, & quelques ſimples cueillis en leur ſaiſon.

Mais d'ordinaire ces Medecins vont plus auant, & diront que c'eſt vne maladie de deſir, afin qu'on les employe à deuiner quels ſont ces deſirs de l'ame, qui la troublent. Et quelquefois ſans beaucoup de ceremonie ils indiqueront au malade quatre ou cinq choſes, qu'ils luy diſent que ſon ame deſire; c'eſt à dire qu'il faut qu'il taſche à les trouuer, s'il veut recouurer la ſanté. En quoy ces Ion-

gleurs ſont pleins de ruſe & de malice; car s'ils croyent que quelqu'vn ne ſoit pas pour en reſchapper, ils diront que ſon ame a vn deſir de quelque choſe, qu'ils iugent aſſez que iamais il ne pourra recouurer: car ainſi cét homme mourant, on attribuë ſa mort à ce deſir qui n'aura pû eſtre effectué.

Mais lors qu'ils voyent que le malade eſt de conſideration, ils ne manqueront pas d'ordinaire à joüer de leur reſte, & faire vne ordonnance de medecine qui doit mettre tout le public en action. Ils diront que l'ame du malade aura quinze ou ſeize deſirs, dont les vns ſeront de choſes tres-riches & precieuſes; les autres de quelques danſes les plus recreatiues qui ſoient dans le pays, de feſtins, de balets, & de toutes ſortes de paſſe-temps.

L'ordonnance eſtant faite les Capitaines du bourg tiennent conſeil, comme en vne affaire importante pour le public, & deliberent s'ils s'employeront pour le malade: & lors qu'il y a quantité de malades qui ſont perſonnes conſiderables, on ne peut croire auec combien d'ambition & de brigues, leurs parens & amis s'employent à qui aura la preference, le

public ne pouuant pas rendre ces honneurs à tout le monde.

La conclusion des Capitaines estant prise en faueur de quelqu'vn, ils enuoyent des deputez vers le malade pour sçauoir de sa bouche quels sont ses desirs. Le malade sçait bien faire son personnage en ces rencontres; car quoy que bien souuent ce soient maladies fort legeres, ou plustost à vray dire des maladies d'ambition, de vanité, ou d'auarice; toutefois il respondra d'vne voix mourante qu'il n'en peut plus, que des desirs qui ne luy sont pas volontaires le font mourir, & que ces desirs sont de telle & telle chose.

Le rapport en estant fait aux Capitaines, ils se mettent en peine de fournir au malade l'accomplissement de ses desirs, faisans pour cét effet vne assemblée publique, où ils exhortent tout le monde à y contribuer; & les particuliers prenans à gloire de paroistre magnifiques en ces rencontres: car tout cela se fait à son de trompe, vn chacun à l'enuy l'vn de l'autre taschant de l'emporter sur son compagnon. Si que souuent en moins d'vne heure, on aura fourny au malade plus de vingt choses precieuses qu'il aura desi-

rées ; qui luy demeureront ayant recouuré la santé, ou s'il mouroit, à ses parens. En sorte qu'vn homme deuient riche en vn iour, & accommodé de tout ce dont il a besoin : car outre les choses qui estoient de l'ordonnance du Medecin, le malade ne manque iamais d'en adiouster quantité d'autres ; qui, dit-il, luy ont esté representées en songe, & dont par consequent dépend la conseruation de sa vie.

Apres cela on proclame les danses, qui doiuent se faire dans la cabane & à la veuë du malade, trois & quatre iours de suite, desquelles on dit aussi que dépend sa santé. Ces danses approchent pour la pluspart des branles de la France : les autres sont en forme de balets, auec des postures & des proportions qui n'ont rien de sauuage, & qui sont dans les regles de l'art : le tout à la cadence & à la mesure du chant de quelques-vns, qui sont les maistres du mestier.

C'est le deuoir des Capitaines de tenir la main à ce que le tout se fasse auec ordre, & dans la magnificence. Ils vont dans les cabanes y exhorter les hommes & les femmes, mais nommément l'eslite

de la ieunesse: vn chacun taschant d'y paroistre vestu à l'auantage, & de s'y faire valoir, de voir & d'y estre veu.

En suite les parens du malade font des festins tres-magnifiques, où vn grand monde est inuité; dont les meilleurs morceaux sont le partage des plus considerables, & de ceux qui ont le plus paru durant ces iours de magnificence publique.

Iamais le malade ne manque apres cela de dire qu'il est guery, quoy que quelquefois il meure vn iour apres cette celebrité. Mais comme d'ordinaire ces maladies ne sont rien que feintises, ou de petits maux passagers, on se trouue en effet guery, & c'est ce qui donne ce grand credit à ces remedes.

C'est l'occupation de nos Sauuages tout le long de l'Hyuer, & la plusspart de leurs chasses, de leurs pesches, de leur trafic & de leurs richesses s'employent en ces recreations publiques: & ainsi en dansant on guerit les malades.

Or dans ces choses, quoy qu'il y ait non seulement de l'erreur, mais aussi du desordre, & mesme souuent du peché, lequel sans doute ne peut estre permis aux

Chrestiens, toutefois le mal est bien moindre que nous ne le iugions d'abord, & bien moins estendu qu'il ne nous paroissoit.

---

*D'vn espece de sort dont les Hurons se seruent pour attirer le bon-heur.*

## Chapitre XIV.

LA plusspart des choses qui semblent auoir ie ne sçay quoy de monstrueux à nos Hurons, ou qui leur sont extraordinaires, passent facilement dans leurs esprits pour des Oky, c'est à dire comme des choses qui ont vne vertu cõme surnaturelle, dont en suite ils estiment à bonheur d'en auoir fait rencontre, & les gardent precieusement, autant que font quelques impies en Europe, des sorts ou characteres dont ils se seruent pour attirer apres eux le bon-heur.

Si par exemple nos Hurons estans à la chasse ont de la peine à tuer vn ours, ou vn cerf, & qu'en l'ouurant ils trouuent dans sa teste ou dans ses entrailles quelque chose d'extraordinaire, vne pierre,

vn ſerpent; ils diront que c'eſt là vn Oky, & que c'eſt ce qui donnoit cette vigueur à cét animal, & qui l'empeſchoit de mourir. Et ils prendront comme vn charactere, ce ſerpent ou bien cette pierre, & croiront que cela leur portera bon-heur.

Si dans vn arbre, ou meſme en foüiſſant la terre, ils font rencontre de quelque pierre d'vne figure extraordinaire, qui par exemple ait la façon d'vn plat, d'vne cuilliere, ou d'vn petit pot de terre, ils prendront ce rencontre à bon-heur, diſans que de certains Demons qui font leur demeure dans les bois, y oublient quelquefois ces choſes, & que c'eſt vn bon-heur à quiconque en a fait le rencontre. Et appellent ces choſes Aaskouandy.

Ils diſent que ces Aaskouandy, ou ces ſorts, changent quelquefois de forme & de figure, & qu'vn homme ayant ſerré ou cette pierre, ou ce ſerpent trouué dans les entrailles d'vn cerf, ſera eſtõné le lendemain de trouuer en ſa place vne feve ou vn grain de bled, d'autresfois le bec d'vn corbeau, ou les ongles d'vn aigle. Comme ſi cét Aaskouandy ou Demon familier, ſe transformoit, & prenoit plaiſir de

trompcr ainsi les hommes par ces metamorphoses. Mais ce sont fables qui se croyent, à cause qu'elles se disent souuent, chacun disant l'auoir oüy dire de quelque autre, & pas vn ne disant l'auoir veu; sinon quelques trompeurs pour se donner credit, & faire qu'on estime leur Aaskouandy, & qu'on leur achepte bien cher.

Ils croyent que ces Aaskouandy portent bon-heur à la chasse, à la pesche, dans le trafic, dans le jeu, & disent que quelques-vns ont vne vertu generale pour toutes ces choses; mais que les autres ont vne vertu limitée pour vne chose, & non pas pour vne autre; & que pour sçauoir leur vertu, c'est à dire en quoy ils portent le bon-heur, il faut en estre instruit en songe.

Or c'est vne pratique assez commune, que ceux qui ont ces Aaskouandy, leur font festin de fois à autre, comme si faisant festin en l'honneur de ce Demon familier, il leur estoit plus fauorable. D'autres fois ils l'inuoquerõt dans leurs chansons, & prieront leurs amis de se mettre aussi de la partie, & les ayder à faire ces prieres.

Il y a vne certaine espece de charactere,

qu'ils appellent Onniont, qu'ils croyent auoir vne vertu plus grãde. Ils disent que cét Onniõt est vne espece de serpẽt, quasi de la figure du Poisson armé; & que ce serpent va perçant tout ce qu'il rencontre en chemin, les arbres, les ours; & les rochers mesme; sans que iamais il se destourne, ou que rien les puisse arrester: & à cause de cette efficacité si rare, ils l'appellent Oky par excellence, c'est à dire vn vray Demon, & croyent que ceux qui peuuent le tuer, ou en auoir quelque morceau, attirent apres eux le bon-heur.

Nos Hurons disent ne connoistre point ce Serpent si prodigieux: mais tout ce qu'ils en sçauent n'est que par le rapport des Algonquins, qui leur vendent bien chair, mesme vn petit morceau, qu'on a de la peine à connoistre si c'est ou du bois, ou du cuir, ou quelque morceau de chair ou de poisson.

Au reste si on me demande si en effet ces Aaskouandy portent bon-heur; ie diray que ie n'en sçais rien: mais ce que ie puis asseurer, est que ie n'ay point veu que ceux qui font estat d'auoir ces characteres, ayent meilleur marché que les autres lors qu'ils vont au trafic; & s'ils rap-

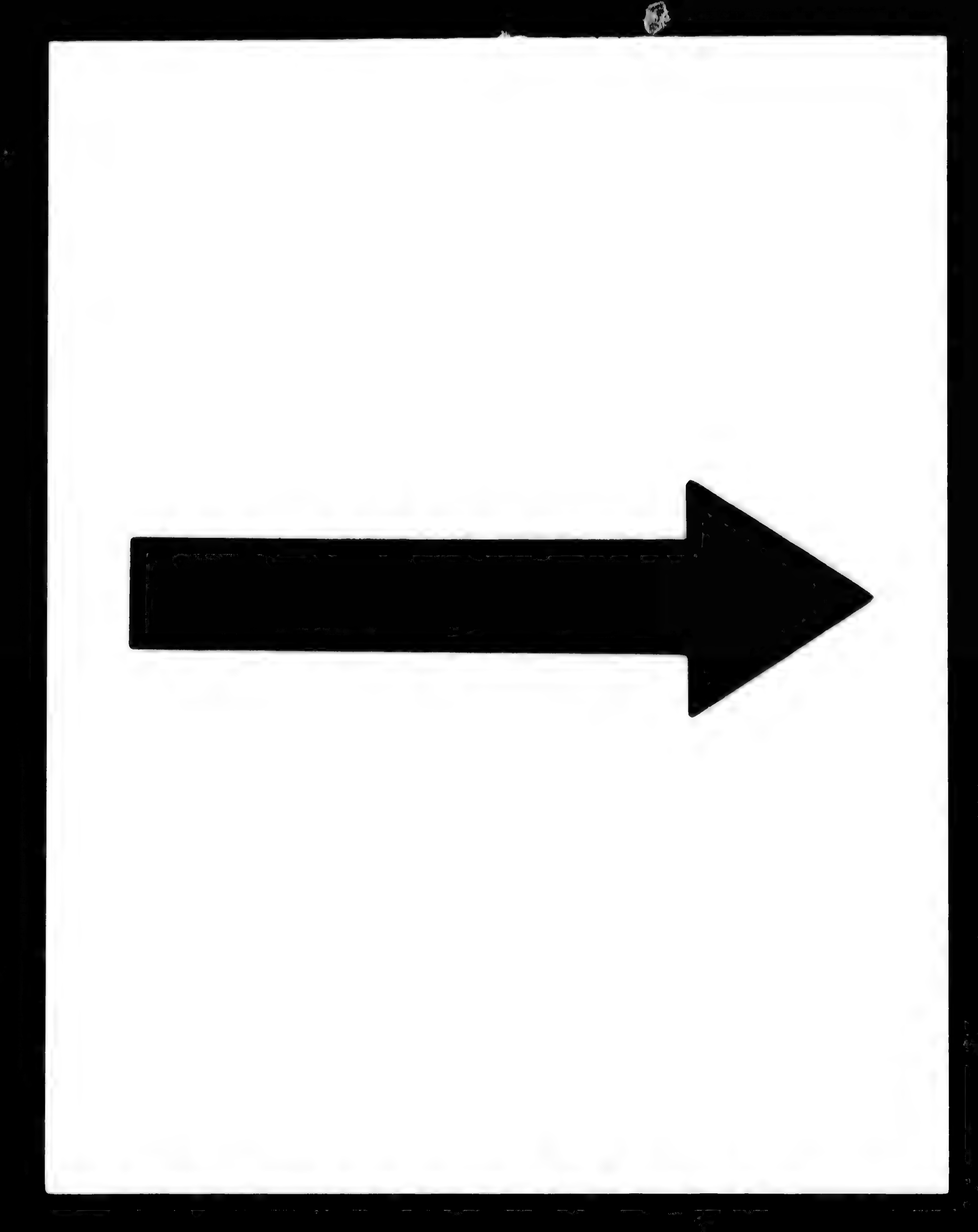
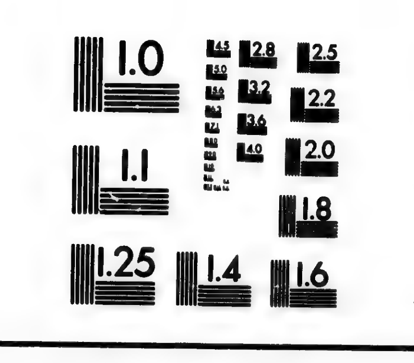


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)




6"


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

portent dauantage c'est qu'ils y ont plus porté, & souuent mesme ils en reuiennent plus gueux. Dans les pesches ie ne voy point que leurs retz y soient plus chargez de poisson. A la chasse, les plus robustes, ceux qui courent le mieux & qui sont les moins paresseux, sont ceux qui d'ordinaire en retournent les plus chargez: & souuent dans le jeu, ceux qui y perdent dauantage, sont ceux qui font estat d'auoir quelque sort pour y attirer le bon-heur. Et c'est vn prouerbe parmy les Hurons mesme, que l'industrie, la force & la vigilance sont le plus puissant Aaskouandy qu'vn homme puisse auoir.

---

*Sentiment qu'ont les Hurons des maladies qu'ils croyent venir par sortilege. De leurs Deuins & Magiciens.*

## CHAPITRE XV.

LES Hurons estiment qu'il y a vne espece de serpent monstrueux, qu'ils nomment Angont, qui porte auec soy les maladies, la mort, & quasi tous les malheurs

heurs du monde. Ils disent que ce monstre habite dans des lieux sousterrains, dans des cauernes, dessous quelque rocher, dans les bois & montagnes, mais d'ordinaire dans les Lacs & Riuieres.

C'est, disent-ils, de la chair & de ce serpent effroyable, dont les Sorciers se seruent pour faire mourir ceux sur lesquels ils veulent ietter leur sort, frottant de cette chair enuenimée quoy que ce soit, vne fueille de bled, vn floccon de cheueux, vn morceau de cuir ou de bois, vn ongle de quelque animal, ou autres choses semblables : en sorte que ces choses ainsi frottées de cét onguant, reçoiuent vne vertu maligne, qui les fait penetrer iusqu'au plus profond des entrailles d'vn homme, dans ses parties les plus vitales, & iusques dans la moëlle des os; y portant auec soy la maladie & la douleur, qui consomme & fait mourir ceux qui en sont atteins, si par quelque vertu contraire on ne trouue moyen de retirer ces choses, ausquelles le sort est attaché; ainsi que nous auons dit cy-dessus.

Or de sçauoir s'il y a vrayement des Sorciers en ce pays, ie veux dire des hommes qui fassent mourir par sortileges, c'est

ce que ie ne puis pas decider : ſeulement ie puis dire qu'ayant examiné tout ce qui s'en dit, ie n'ay point encore veu aucun fondement aſſez raiſonnable de croire qu'en effet il y en ait icy qui ſe meſlent de ce meſtier d'Enfer. Car premierement nous voyons que les maladies qu'ils diſent eſtre par ſortilege, ſont maladies tres-naturelles & ordinaires. Secondement, nous voyons que ceux qui font eſtat de tirer ces ſorts, hors le corps des malades, ou ne ſont rien que des trompeurs, qui feront paroiſtre vne choſe prodigieuſe qu'ils diront auoir arraché du profond des parties plus vitales d'vn homme, quoy que iamais elle n'y ait entré : ou ſi vrayement ils font ſortir par vomitoires vn floccon de cheueux, vn morceau de fueille ou de bois, ou quelque autre choſe ſemblable, qui accompagnera les choſes dont la nature ſe ſera deſchargée, c'eſt ſans raiſon qu'ils s'imaginent qu'il y ait vn ſort attaché à ce morceau de bois, ou à ce floccon de cheueux. Enfin ceux qui ont le renom d'eſtre Sorciers parmy eux, & qui meſme ſont maſſacrez ſous ce ſoupçon, n'ont rien qui les en rende criminels, ſinon ou la phantaiſie

d'vn malade, qui dira auoir songé que c'est vn tel qui le fait mourir par vn sort: ou la malice de quelque ennemy, qui en fera courir le bruit: ou l'imagination trop soupçonneuse de quelqu'vn, qui pour l'auoir veu dans les bois, ou dans quelque campagne hors du chemin, dira qu'il y faisoit des sortileges; car c'est là dessus qu'on leur fait leur procez, ou plustost que sans aucune forme de procez on assomme ces pauures gens, cōme Sorciers, sans que pas vn ose prendre leur cause en main, ou venger leur mort. Or sans doute, ce sont des fondemens trop legers de iuger qu'en effet ces pauures miserables soient vrayement des Sorciers, que nos Hurons eppellent Oky ontatechiata, c'est à dire qui tuent par sortileges, dont il n'y a aucun qui en fasse profession.

Mais ils appellent Arendiouanne, certains Iongleurs qui font des Deuins & Magiciens. Les vns font profession de procurer tantost la pluye, & tantost le beau temps, selon qu'il est necessaire pour les biens de la terre. D'autres se meslent de faire des Prophetes, predisent les choses futures, si par exemple on aura vn heureux succez à la guerre; voyant les

choſes éloignées, ſi par exemple les ennemis ſont en campagne; deſcouurant les choſes cachées, qui par exemple ſera l'autheur de quelque vol.

Ces trompeurs diſent auoir ce pouuoir & cette veuë ſi trāſperçante par la faueur du Demon qui leur eſt familier, & ils ſont creus à leur parole, où au moins pourueu que de cent propheties, ils rencontrent vne fois, cela ſuffit à leur donner vn grand credit. I'en ay veu qui aſſeuroient auoir fait des prodiges, auoir changé vne baguete en vn ſerpent, auoir reſuſcité vn animal qui eſtoit mort; à force de le dire quelques-vns les croyoient, & diſoient meſme l'auoir veu. On s'eſt vanté en noſtre preſence de faire ces coups, penſant que nous deuſſions prendre les paroles pour des effets : mais nous auons deffié ces gens-là, & pour les piquer dauantage au jeu, & les engager à vne confuſion publique, eſtant tres-aſſeuré qu'ils n'en viendroient iamais à bout, nous leur auons promis de grandes recompenſes, s'ils faiſoient ces miracles : Ils ont taſché de s'en retirer ſans confuſion; mais leur retraite honteuſe a eſté vn adueu ſolemnel que tout leur jeu n'eſtoit que fourbe,

& qu'ils ne paroissoient veritables, qu'à ceux qui reçoiuent les mensonges sans les examiner.

I'aurois diuerses choses à adiouster touchant les superstitions de ce pays, dont sans doute la connoissance est pleine de curiositez assez remarquables; mais le desir de la brieueté m'en fait retrancher la pluspart, qui seroient trop longues à deduire. Ce pourra estre pour quelque autre année.

---

## *Quelle connoissance auoient les Hurons infideles de la Diuinité.*

### Chapitre XVI.

A Vray dire tous les peuples de ces contrées n'ont retenu de leurs ancestres aucune connoissance d'vn Dieu, & auant que nous y eussions mis le pied, ce n'estoient que des fables tout ce qui s'y disoit de la creation de ce monde. Toutesfois, quoy qu'ils fussent barbares, il restoit en leur cœur vn secret sentiment de la Diuinité, & d'vn premier Principe autheur de toutes choses, qu'ils inuo-

quoient sans le connoistre. Dans les forests & dans leurs chasses, sur l'eau & dans le danger d'vn naufrage, ils le nomment Aireskouy Soutanditenr, & l'appellent à leur secours. Dans leurs guerres & au milieu de leurs combats, ils luy donnent le nom de Ondoutaeté, & croyent que c'est luy seul qui va partageant les victoires. Tres-souuent ils s'addressent au Ciel, en luy faisant hōmage, & prennent le Soleil à tesmoin de leur courage, de leur misere, & de leur innocence. Mais sur tout dans les traitez de paix & d'alliance auec les Nations estrangeres, ils inuoquent le Soleil & le Ciel cōme arbitre de leur sincerité, qui void le plus profond des cœurs, & qui est pour vanger la perfidie de ceux qui trahissent leur foy, & ne tiennent pas leur parole. Tant il est vray ce que dit Tertulien des Nations les plus infideles, que la nature au milieu des perils leur fait pousser vne voix Chrestienne, *Exclamant vocem naturaliter Christianam*, ayans recours à vn Dieu qu'ils inuoquent, quasi sans le connoistre. *Ignoto Deo.*

Les Ondataouaouat de la langue Algonquine, ont coustume d'inuoquer quasi tousiours dans leurs festins, celuy qui a

creé le Ciel, en luy demandant la santé & vne longue vie, vn heureux succez dans leurs guerres, dans leurs chasses, dans leurs pesches, & en tout leur trafic, & luy offrent pour cét effet les viandes qui se mangent au festin. Ils iettent aussi à mesme fin du petun dans le feu, l'offrant nommément au Genie qui a creé le Ciel, qu'ils croyent estre different de celuy qui a creé la terre; & ils adioustent qu'il y a vn Genie particulier qui fait l'hyuer, & qui habite vers le Nort; d'où il enuoye les neiges & les froidures. Vn autre qui domine dans les eaux, qui va causant & les tempestes & les naufrages. Ils disent que les vents sont produits par sept autres Genies qui habitent dans l'air, au dessous du Ciel, & soufflent les sept vents qui regnent en ces contrées.

Mais apres tout, lors mesme que ces peuples barbares inuoquent en cette façon le Createur du monde, ils auoüent ne sçauoir qui il est; ils n'ont ny crainte aucune de sa iustice, ny de l'amour pour sa Bonté; & tout ce qu'ils l'inuoquent est sans aucun respect & sans culte de Religion; mais seulement vne coustume sans ame & sans vigueur; qu'ils ont, disent-ils,

receuë de leurs ancestres, sans qu'elle laisse en leur esprit aucune impression, qui les dispose à receuoir plus saintement les mysteres de nostre sainte Foy.

---

## *Du meurtre d'vn François massacré par les Hurons, & de la iustice qui en a esté faite.*

### CHAPITRE XVII.

DEpuis que nous auons mis la derniere main à nostre Relation, Nostre Seigneur nous a ietté dans des accidens si diuers, & nous a secourus dans nos angoisses par des voyes si pleines d'amour que nous auions dequoy dresser vne nouuelle Relation. Mais laissant à vne autre saison ce qui ne se peut dire en peu de mots, ie ne parleray que d'vn meurtre arriué en la personne de l'vn de nos domestiques nommé Iacques Doüart. Ce ieune homme aagé de vingt-deux ans, s'estāt vn petit escarté de la maison sur le soir du vingt-huitiéme d'Auril, fut assommé d'vn coup de hache tres malheureux pour les meurtriers. Si Dieu ne leur fait misericor-

de ; mais tres-fauorable pour celuy qui la receu dans vne vie ſi innocente, & dans des circonſtances ſi remarquables qu'elles donnent plus d'enuie que de crainte & de douleur, le temps & le loiſir ne nous permettent pas d'en parler cette année. La ſuiuante fera voir que cét Agneau paroiſſoit deſtiné pour vn tel ſacrifice. Reprenons nos briſées.

Nous ne peuſmes douter que ce meurtre n'euſt eſté commis par quelques Hurons, nous en auons eu depuis des connoiſſances tres-certaines, on nous a dit de bonne part que ſix Capitaines de trois bourgs differens, en eſtoient les autheurs & qu'ils auoient employé pour commettre le crime deux freres qui le iour meſme eſtoient partis de cinq lieuës loing à deſſein de tuer le premier François qu'ils pourroient ſeulement rencontrer.

Nous ſommes tres-aſſeurez que ces Capitaines qui ne ſont pas des moins conſiderables du païs, ſe ſont touſiours declarez ennemis de la Foy, & dans la ſuite de cette affaire ils ont fait paroiſtre leur rage & leur venin contre nous & contre nos Chreſtiens, & quelque pretexte qu'ils puiſſent alleguer touchant ce meurtre,

nos Capitaines Chrestiens nous ont informez qu'ils en vouloient à Iesus-Christ dans les personnes de ceux qui le reconnoissent & qui l'adorent.

Le lendemain de cét attentat, nos Chrestiens des bourgades prochaines en ayant appris la nouuelle, vindrent fondre de toutes parts en nostre maison de sainte Marie. Ce meurtre, disoient-ils, nous apprend qu'il y a vne conspiration contre vous, nous voicy prests de mourir pour la deffence de nos Peres, & pour soustenir le party de la Foy contre tous ceux qui le voudront attaquer.

Tout le pays fut en émeute, & les plus considerables des nations qui le composent furent conuoquez en vne assemblée generale sur cette affaire. Ceux qui sous main auoient esté les autheurs de ce meurtre, y parurent ce qu'ils estoient ennemis de la Foy: disans qu'il falloit nous fermer les portes de leurs bourgs, & nous chasser de ce pays: & d'aucuns mesme adioustoiét qu'il falloit en bannir les Chrestiens, & empescher que le nombre n'allast augmentant. Mais le zele de ces bons Chrestiens se fit paroistre auec éclat en ce rencontre; Les vns disoient que volontiers

ils quitteroient, & leurs parens & leur patrie; Les autres disoient que leur vie ne leur estoit plus rien, depuis qu'ils sçauoiẽt le bon-heur de la Foy: Ie crains, disoient les autres, d'estre tué des Hiroquois, si la mort me surprenoit ayant commis quelque peché, ne m'en estant pas confessé; mais ie ne crains point d'estre massacré pour la Foy, & de dõner ma vie pour Dieu qui me la rendra immortelle. Plusieurs parloient d'vn autre ton, & d'vne liberté vrayement Chrestienne, blasmoient ceux qui auoient trempé dans ce meurtre, sans toutesfois nommer aucun de ceux qu'on connoissoit assez en estre les autheurs: Ce sont ces gens-là, disoient-ils, qui veulent la ruine de ce pays, ce sont eux qui sans doute reçoiuent quelque pension secrete de nos ennemis pour nous trahir; la Foy ne leur déplaist, qu'à cause qu'elle blasme les crimes dont ils sont tous couuerts; qu'ils paroissent & on le verra.

Deux & trois iours se passerent dans ces combats de part & d'autre, qui ne seruoiẽt qu'à viuifier la foy de nos Chrestiens, & faire paroistre d'auantage l'amour qu'ils ont pour nous, & pour le seruice de Dieu. Enfin leur party se trouua le plus fort, y

ayant plusieurs Capitaines & gens considerables, qui entraisnerent apres eux, mesme les infideles pour la pluspart: en sorte qu'il fut conclud publiquement qu'on nous satisferoit au nom de tout le pays, pour ce meurtre arriué.

Ce seroit tenter l'impossible, & mesme empirer les affaires, plustost que d'y apporter remede, qui voudroit proceder auec les Sauuages selon la iustice de France, qui condamne à la mort celuy qui est conuaincu du meurtre. Chaque pays a ses coustumes, conformes aux diuers naturels de chaque nation. Or veu le genie des Sauuages, leur iustice est sans doute tres-efficace pour empescher le mal, quoy qu'en France elle parut vne iniustice: Car c'est le public qui satisfait pour les fautes des particuliers, soit que le criminel soit reconnu, soit qu'il demeure caché. En vn mot c'est le crime qui est puny.

I'ay creu que ce seroit vne curiosité assez raisonnable de vouloir sçauoir en cecy leurs coustumes, & les formalitez de leur droit. Voicy donc ce qui se passa.

Les Capitaines ayans pris leur resolution; nous fusmes appellez à leur assemblée generale. Vn ancien porta la parole pour

tous, & s'adressant à moy, comme au chef des François, nous fit vne harangue qui ne ressent point son Sauuage, & qui nous apprend que l'eloquence est vn don de la nature plus que de l'art. Ie n'y adiouste rien.

Mon frere, me dit le Capitaine, voicy toutes les nations assemblées, (il les nomma les vnes apres les autres;) nous ne sommes plus qu'vne poignée de gens: c'est toy seul qui soustiens ce pays, & le porte en tes mains. Vn foudre du Ciel est tombé au milieu de nostre terre, qui l'a entreouuerte; si tu cessois de nous soustenir, nous tomberions dans cét abisme. Aye pitié de nous. Nous venons icy pour pleurer nostre perte, autant que la tienne, plustost que pour parler. Ce pays n'est plus qu'vne squelete deseichée, sans chair, sans veines, sans nerfs, & sans arteres; comme des os qui ne tiennent plus les vns aux autres qu'auec vn filet delicat: Le coup qui a porté sur la teste de ton nepueu que nous pleurons, a couppé ce lien. C'est vn demon d'Enfer qui a mis la hache dans la main de celuy qui a fait ce meurtre. Est-ce toy, Soleil qui nous esclaire, qui l'as conduit à ce mal-heur? pourquoy n'as-tu pas

obscurcy t'a lumiere, afin que luy-mesme eust horreur de son crime. Estois tu son complice ? Nenny; car il marchoit dans les tenebres, & n'a pas veu où il potroit son corps. Il pensoit, ce miserable meurtrier, viser sur la teste d'vn ieune François, & il a frappé sa patrie d'vn mesme coup, & d'vne playe mortelle. La terre s'est entre-ouuerte pour receuoir le sang de l'innocent, & a fait vn abisme qui nous doit engloutir, puisque nous sommes les coupables. Nos ennemis, les Hiroquois se resjoüyront de cette mort, & en feront les solemnitez d'vn triomphe, voyans que nos armes nous destruisent nous-mesmes, & font vn coup en leur faueur, apres lequel ils sçauent bien que ce pays ne peut suruiure. Il continua bien long-temps dans cét air, puis s'adressant derechef à moy.

Mon frere, adiousta-il, aye pitié de ce pays; toy seul luy peus rendre la vie. C'est à toy à rassembler tous ces os dissipez. C'est à toy à reformer cette ouuerture de l'abisme qui nous veut engloutir. Aye pitié de ton pays, ie le dis tien, car tu en es le maistre, & nous venons icy comme des criminels, pour receuoir nostre arrest de condemnation, si tu veux agir sans misericor-

de auec nous. Aye pitié de ceux qui ſe condamnent eux meſmes, & viennent te demander pardon. C'eſt toy qui as affermy ce pays par ta demeure, & ſi tu te retirois d'auec nous, nous ſerions comme vne paille arrachée de la terre, qui ne ſert que de joüet aux vents. Ce pays eſt vne Iſle; la voila deuenuë flottante, pour au premier orage eſtre abiſmée dans la tempeſte. Affermiſſez cette Iſle flottante. La poſterité t'en loüera, ſans que iamais la memoire s'en perde. Aux premiers bruits de cette mort, nous auons tout quitté, & n'auons apporté que des larmes, tous preſts de receuoir tes ordres, & d'obeïr à ta demande. Parle donc maintenant, & demande la ſatisfaction que tu veux, car nos vies & nos biens ſont à toy: & lors que nous deſpoüillerons nos enfans pour t'apporter la ſatisfaction que tu deſireras, nous leur dirons que ce n'eſt pas à toy qu'il faut s'en prendre; mais à celuy qui nous a rendu criminels, ayant fait vn ſi mauuais coup; Ce ſera contre luy que ſeront nos indignations, & nous n'aurons à iamais que de l'amour pour toy. Il nous auoit cauſé la mort, & toy nous rendras la vie, pourueu que tu veüille parler, & nous propoſer tes penſées.

Apres auoir respondu à cette harangue, nous leur donnasmes en main vne botte de petits bastons liez ensemble, vn peu plus longs & plus gros que des alumetes ; c'estoit le nombre des presens que nous desirions pour la satisfaction de ce meurtre. Nos Chrestiens nous auoient informé de toutes leurs coustumes , & nous auoient exhorté puissamment de tenir bon, si nous ne voulions tout gaster les affaires de Dieu, & les nostres ; qu'ils enuisageoient comme leur propre affaire, & le plus grand des interests qu'ils eussent en ce monde.

Les Capitaines partagerent incontinent entr'eux, tous ces bastons, à ce que chaque Nation fournissant vne partie des presens necessaires, la satisfaction nous fust faite selon la coustume du pays. Mais il fallut qu'vn chacun retournast en son bourg, pour y assembler tout son monde, & l'exhorter à fournir ce nombre de presens. Pas vn n'y est contraint ; mais ceux qui sont de bonne volonté apportent publiquement ce qu'ils veulent y contribuer, & ce semble à l'enuy l'vn de l'autre, selon qu'ils sont plus ou moins riches, & que le desir de la gloire, & de paroistre affectionnez

affectionnez au bien public, les incite en semblables occasions.

Le iour assigné pour cette ceremonie estant venu, on y accourt de toutes parts. L'assemblée se tenoit hors de nostre maison.

Le soir quatre Capitaines furent deputez par le conseil general, pour me venir parler, deux Chrestiens, & deux infideles. Ils se presenterent à la porte. On ne parle & ne fait rien icy que par presens: & ce sont les formalitez de droit, sans lesquelles vne affaire ne peut estre en bon train.

Le premier present de ces Capitaines fut afin d'obtenir qu'on leur ouurit la porte. Vn second present, afin qu'on leur permit l'entrée. Autant de portes qu'ils auoient à passer, auant que d'arriuer au lieu où ie les attendois, nous eussions pû exiger autant de presens.

Lors qu'ils y furent entrez, ils commencerent à me parler par vn present qu'ils appellent l'essuyment des larmes. Nous essuyons tes larmes par ce present, me dirent-ils; afin que tu n'aye plus la veuë troublée, la iettant sur ce pays, qui a commis le meurtre. Suiuit le present,

qu'ils appellent vn breuage. C'est pour te remettre la voix, disent-ils, que tu auois perduë, & qu'elle sorte auec douceur. Vn troisiéme present, pour calmer l'esprit agité. Vn quatriéme, pour appaiser les émotions d'vn cœur iustement irrité. Ces presens sont la pluspart de porcelaine, de vignots, & autres choses, qui passent icy pour les richesses du pays, & qui en France seroient de grandes pauuretez.

Suiuirent neuf autres presens, comme pour eriger vn sepulchre au defunct, car chaque present a son nom. Quatre presens pour les quatre colomnes qui doiuent soustenir ce sepulchre. Quatre autres autres presens, pour les quatre pieces trauersantes, sur lesquelles doit reposer le lict du defunct. Vn neufuiéme present, pour luy seruir de cheuet.

Apres cela, huit Capitaines, des huit nations qui composent le pays des Hurons, apportent chacun vn present, pour les huit os qui sont les plus remarquables en la structure du corps humain; des pieds, des cuisses, & des bras.

Leur coustume m'obligea icy de parler, & de faire vn present d'enuiron trois

milles grains de porcelaine, leur disant que c'estoit pour redresser leur terre, & qu'elle peust les receuoir plus doucement, lors qu'ils tomberoient renuersez par la violence des reproches que ie deuois leur faire, d'auoir commis vn meurtre si indigne.

Le lendemain matin ils disposerent dans vne place publique, comme vne espece de theatre, où ils suspendirent cinquante presens, qui font le principal de la satisfaction, & qui aussi en emporte le nom. Ce qui precede & ce qui suit, n'estant que l'accessoire.

Pour vn Huron tué par vn Huron, on se contente d'ordinaire de trente presens; Pour vne femme on en demande quarante, à cause, disent-ils, que les femmes n'estans pas tant pour se deffendre, & d'ailleurs estans celles qui peuplent le pays, leur vie doit estre plus precieuse au public, & leur foiblesse doit trouuer vn plus puissant soustien dans la iustice. Pour vn estranger on en demande encore dauantage, à cause, disent-ils, que sans cela les meurtres seroient trop frequens, le commerce en seroit empesché, & les guerres se prendroient trop aisément en-

tre des nations differentes.

Ceux à qui on fait la satisfaction examinent soigneusement tous ces presens, & rebuttent ceux qui ne leur aggreent pas; il faut en remettre d'autres en leur place qui puissent contenter.

Ce n'est pas tout. Le corps auquel on a erigé vn sepulchre, ne doit pas y reposer tout nud; il faut le reuestir de pied en cap: c'est à dire qu'il faut faire autant de presens, qu'il faut de pieces pour le mettre dans l'estat auquel il doit estre, selon sa condition. Pour cét effet ils firent trois presens, qui ne portent que le nom des choses qu'ils representent, d'vne chemise, d'vn pourpoint, d'vn haut de chausse, des bas de chausses, des souliers, d'vn chapeau, d'vne arquebuse, de la poudre & du plomb.

Il falut en suite de cela, retirer de la playe, la hache qui auoit fait le coup: c'est à dire qu'ils firent vn present qui portoit ce nom. Autant de coups qu'auroit receu le mort, il faudroit autant de presens, pour refermer toutes ces playes.

Suiuirent trois autres presens. Le premier, pour refermer la terre qui s'estoit entr'ouuerte de l'horreur de ce crime,

Vn second, pour la fouler des pieds, & alors la coustume est que toute la ieunesse, & mesme les plus anciens se mettent à danser, pour tesmoigner leur ioye, de ce que la terre n'est plus ouuerte pour les abismer dans son sein. Le troisiéme present, est pour ietter au dessus vne pierre, afin que cét abisme soit fermé plus inuiolablement, & ne puisse plus se rentr'ouurir.

Apres cela, ils firent sept autres presens. Le premier, pour rendre la voix à tous nos Missionaires; Le second, pour exhorter nos domestiques à ne tourner pas leurs armes contre le meurtrier, mais plustost contre les Hiroquois, ennemis du pays. Le troisiéme, pour appaiser Monsieur le Gouuerneur, lors qu'il aura appris ce meurtre. Le quatriéme, pour rallumer le feu, que nous auons tousiours pour chauffer les passans. Le cinquiéme, pour r'ouurir la porte de l'hospice de nos Chrestiens. Le sixiéme, pour remettre à l'eau *le* batteau, dans lequel ils passent la riuiere, lors qu'ils viennent nous visiter. Le septiéme, pour remettre l'auiron en main, à vn ieune enfant qui a le soin de ce passage. Nous eussions pû exiger deux autres

presens semblables, pour rebastir nostre maison, pour remettre sur pied nostre Eglise, pour redresser quatre grandes Croix qui sont aux quatre coins de nostre enclos. Mais nous nous contentasmes de cela.

Enfin ils terminerent le tout par trois presens que firent les trois principaux Capitaines du pays, pour nous raffermir l'esprit, & nous prier d'auoir tousiours de l'amour pour ces peuples. Tous ces presens qu'ils nous firent, monterent enuiron à vne centaine.

Nous leur en fismes aussi de reciproques; à toutes les huit nations en particulier, pour raffermir nostre alliance auec eux. A tout le pays en commun, pour les exhorter à se tenir vnis ensemble, & auec les François, pour soustenir plus fortement leurs ennemis. Vn autre present considerable, pour nous plaindre des médisances qu'on faisoit courir contre la Foy, & les Chrestiens: comme si tous les mal-heurs qui arriuent dans ce pays, des guerres, des famines, des maladies, estoient vn effet de la Foy que nous venons leur annoncer. Nous leur fismes aussi quelques presens, pour les consoler

de quelques pertes, qu'ils auoient receuës depuis peu, de quelques perſonnes tuées par l'ennemy. Enfin nous terminaſmes par vn preſent qui les aſſeuroit que Monſieur le Gouuerneur, & tous les François de Quebec, de Montreal, & des trois Riuieres, n'auroient que de l'amour pour eux, & oublíroient ce meurtre, puis qu'ils y auoient ſatisfait.

Dieu nous aſſiſta puiſſamment en toute cette affaire, qui nous ſucceda au deſſus de nos eſperances, & dans laquelle nous remarquaſmes vne prouidence de Dieu ſi aymable ſur nous, & ſur noſtre Egliſe, vne protection ſi paternelle, vne conduite ſi puiſſante, que nous voyons bien qu'il eſt vray ce que dit l'Eſcriture, *Dicite iuſto quoniam bene*. Le tout ſe termina l'vnziéme de May.

FIN.